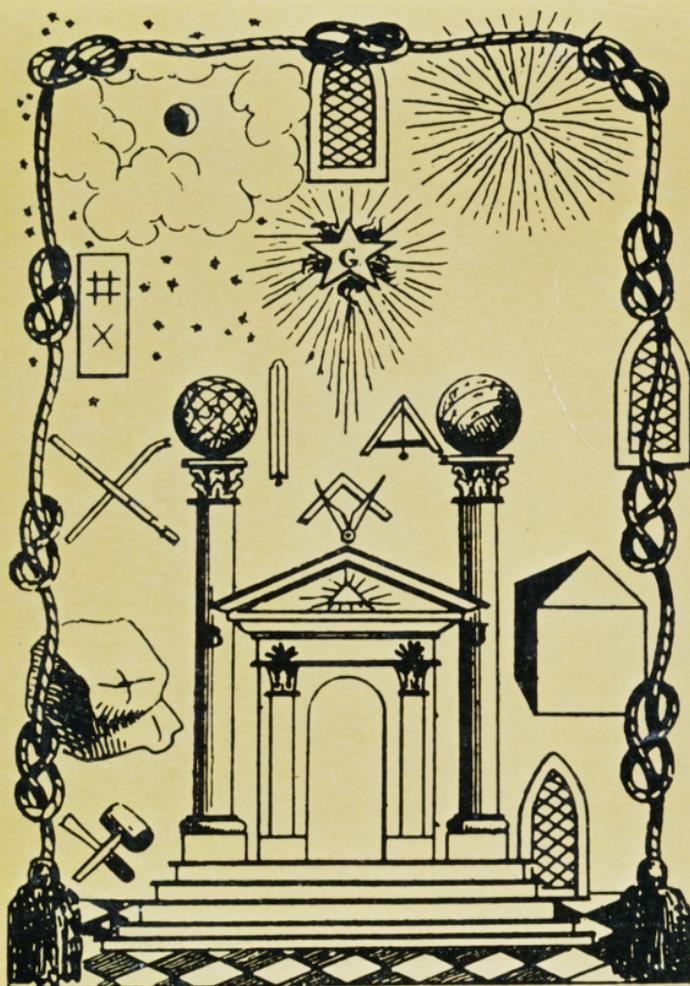


# dictionnaire des symboles

MYTHES, RÊVES, COUTUMES, GESTES, FORMES, FIGURES, COULEURS, NOMBRES



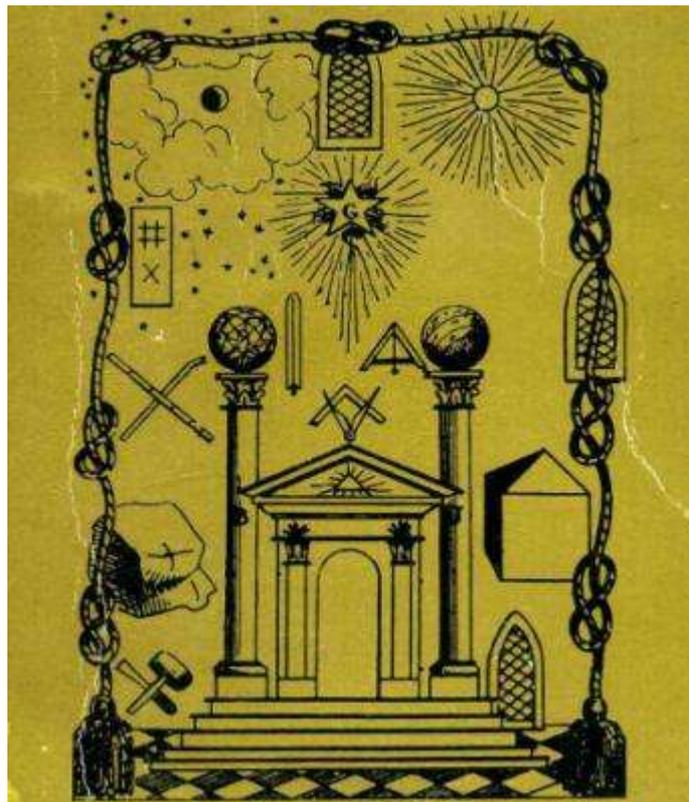
SEGHERS

# Dictionnaire des Symboles

Mythes, Rêves, Coutumes, Gestes, Formes,  
Figures, Couleurs, Nombres

Jean CHEVALIER - Alain GHEERBRANT

## E à G



Réalisation MARIAN BERLEWI - Neuvième édition.

## TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES .....	2
INDEX.....	2
AVERTISSEMENT.....	4
E .....	5
F.....	54
G.....	97

## INDEX

<b>E</b>		ÉROTISME .....	40	FLEUR .....	72
EAU .....	5	ESCALIER.....	41	FLEUVE .....	74
ÉBÈNE .....	12	ESCARGOT .....	42	FLOTS .....	75
ÉCAILLES.....	12	ÉTENDARD .....	42	FLÛTE .....	76
ÊCHASSE.....	12	ÉTERNITÉ .....	43	FOIE.....	77
ÉCHECS.....	13	ÉTERNUEMENT .....	43	FOMOIRE.....	77
ÉCHELLE.....	13	ÉTOILE (voir Ourse» Pôle).....	43	FONCTION .....	77
ÉCHIDNA .....	18	ÉTRANGER .....	48	FONTAINE.....	78
ÉCHO.....	19	ÉTRENNES .....	49	FORCE.....	79
ÉCLAIR.....	19	EUMENIDES .....	49	FORÊT.....	80
ÉCLIPSE.....	20	EVE .....	49	FORGERON .....	81
ECRITURE (voir langage, nom, son, lettres).....	21	ÉVEILLÉ .....	51	FORTERESSE .....	82
ÉGIDE .....	23	ÉVENTAIL .....	51	FORTUNE .....	83
ÉGLISE .....	23	ÉVHÉMÈRE.....	52	FOU .....	83
EGYPTE.....	24	EXCRÉMENTS .....	52	FOUDRE .....	83
ÉLÉMENTS .....	25	<b>F</b>		FOUET .....	86
ÉLÉPHANT .....	27	FACE .....	54	FOURCHE.....	87
ÉLEVAGE (Pâturage) .....	28	FAGOT .....	54	FOUR-FOURNEAU .....	86
ELFES.....	28	FAISAN.....	54	FOURMI.....	87
ÉLIXIR.....	29	FAUCILLE.....	54	FOURMILIER .....	88
EMBRYON .....	29	FAUCON.....	55	FOYER.....	88
ÉMERAUDE.....	30	FAULX (ou faux) .....	56	FRAISE.....	88
EMPAQUETAGE .....	31	FÉE.....	56	FRANC-MAÇONNERIE .....	88
EMPEREUR .....	31	FENÊTRE.....	58	FRANGE .....	90
ENCEINTE .....	32	FENOUIL.....	58	FRÊNE .....	92
ENCENS .....	32	FER.....	58	FROC (Khirka) .....	93
ENCHEVÊTREMENT .....	32	FERMENTATION .....	59	FROMENT .....	94
ENCLOS .....	33	FÉTICHES.....	60	FRONDE.....	94
ENCLUME .....	33	FEU .....	60	FRUIT.....	94
ENCRE (Pourpre, Encre rouge) ....	33	FEUILLE .....	63	FUDÔ-MYÔÔ .....	95
ENFANT .....	33	FÈVE.....	63	FUMÉE.....	95
ENFER (Hadès).....	34	FIBULE .....	64	FUSEAU (KI, Tissage) .....	95
ENGOULEVENT .....	35	FIGUIER.....	64	<b>G</b>	
EN-SOF .....	35	FIGURINES .....	66	GAMMADIA.....	97, Voir Equerre
ENTRELACS.....	35	FIL (Tissage*).....	66	GANESHA .....	97
ÉPAULE.....	36	FIL A PLOMB .....	67	GANT.....	97
ÉPÉE .....	36	FIL DU RASOIR.....	67	GARDIEN .....	97
ÉPERVIER.....	37	FILET .....	67	GARUDA .....	97
ÉPI.....	38	FILLE DU ROI .....	68	GAZELLE .....	98
ÉPINE .....	38	FLAGELLATION .....	69	GÉANT .....	98
ÉPINGLE .....	38	FLAMANT.....	69	GÉMEAUX.....	99
ÉPONA .....	39	FLAMINE .....	70	GENÊT .....	100
EQUERRE.....	39	FLAMME (Feu) .....	70	GÉNIE .....	100
ÉRINYES.....	40	FLÈCHE.....	70	GENOU .....	100

GÉOMANCIE .....	100
GÉOMÉTRIE .....	101
GERBE .....	102
GINSENG .....	102
GLAIVE .....	102
GLOBE .....	103
GLOUTON (t'ao-t'ie) .....	103
GOBELET .....	104
GOLEM .....	104

GORGONES .....	105
GOURDE .....	106
GOUVERNAIL .....	106
GRAAL .....	106
GRAIN .....	106
GRAISSE .....	107
GREFFE .....	107
GRENADE .....	107
GRENOUILLE .....	108

GRIFFON .....	109
GRILLON .....	110
GRIS .....	110
GRUE .....	111
GUÉ .....	112
GUÊPE MAÇONNE .....	113
GUERRE .....	113
GUI .....	114

## AVERTISSEMENT

1. Les mots marqués d'un astérisque\* font l'objet d'une notice spéciale à rechercher dans l'ordre alphabétique réparti sur les quatre volumes de la présente édition. Il est utile de s'y reporter pour une plus complète intelligence du texte où ils se trouvent occasionnellement employés. Nous n'avons pas hésité à multiplier ces corrélations internes, qui épargnent en outre de nombreuses redites.
2. Afin d'éviter une répétition de noms d'auteurs et de titres, des sigles ont été adoptés pour presque toutes les références. Les trois premières lettres des sigles correspondent au nom de l'auteur, la quatrième à l'un des mots principaux du titre. Les œuvres collectives et les revues sont indiquées par un sigle comprenant les initiales des mots principaux du titre. Il est aisé dès lors de retrouver les indications complètes dans la bibliographie qui, pour cette raison, a été intégralement insérée à la fin de chaque volume
3. Sauf indication contraire, les références aux auteurs classiques latins et grecs sont empruntées à la collection des Universités de France, aux Editions des Belles-Lettres.
4. Les citations de la Bible, sauf très rares exceptions dépendant de la volonté de certains auteurs, sont empruntées à la traduction française de la «Bible de Jérusalem», dans la «première édition œcuménique» des éditions Planète.
5. Les dieux et les héros de la mythologie classique sont mentionnés sous leur nom grec, avec l'indication entre parenthèses de leur homologue romain : Zeus (Jupiter), Ares (Mars), Héraclès (Hercule), Perséphone (Proserpine), etc. Cependant, quand un nom de dieu désigne une planète : Jupiter, Mars, Saturne, etc., c'est à ce nom de planète que le symbole est examiné. Cette distinction n'empêche pas de signaler les relations existant entre les symbolismes mythologique et planétaire.
6. Les notices et fragments de notices sont signés des initiales d leurs auteurs, sauf lorsque le texte est le résultat d'une synthèse, qui a porté sur le fond autant que sur la forme.

J.C.

## E

**EAU**

Les significations symboliques de l'eau peuvent se réduire à trois thèmes dominants : source de vie, moyen de purification, centre de régénérescence. Ces trois thèmes se rencontrent dans les traditions les plus anciennes et ils forment les combinaisons imaginaires les plus variées, en même temps que les plus cohérentes.

Les eaux, masse indifférenciée, représentent **l'infinité des possibles**, elles contiennent tout le virtuel, l'informel, le germe des germes, toutes les promesses de développement, mais aussi toutes les menaces de résorption. S'immerger dans les eaux pour en ressortir sans s'y dissoudre totalement, sauf par une mort symbolique, c'est retourner aux sources, se *ressourcer* dans un immense réservoir de potentiel et y puiser une force nouvelle : phase passagère de régression et de désintégration conditionnant une phase progressive de réintégration et de régénérescence (voir bain\*, baptême\*).

Le Rig Véda exalte les Eaux qui apportent vie, force et pureté, tant au plan spirituel qu'au plan corporel.

*Vous, les Eaux, qui réconfortez,  
apportez-nous la force,  
la grandeur, la joie, la vision !  
... Souveraines des merveilles,  
régentes des peuples, les Eaux !  
je leur demande remède.  
...Vous les Eaux, donnez sa plénitude au remède,  
afin qu'il soit une cuirasse pour mon corps,  
et qu'ainsi je voie longtemps le soleil !  
...Vous les Eaux, emportez ceci,  
ce péché quel qu'il soit, que j'ai commis,  
ce tort que l'ai fait à qui que ce soit, ce serment mensonger que j'ai prêté.*

(Traduction Jean Varenne, VEDV, 137)

Les variations des différentes cultures sur ces thèmes essentiels nous aideront à mieux saisir et approfondir, sur un fond quasi identique, les dimensions et les nuances de cette symbolique de l'eau.

1. En Asie, les aspects du symbolisme de l'eau sont très divers. L'eau est la forme *substantielle* de la manifestation, l'origine de la vie et l'élément de la régénération corporelle et spirituelle, le symbole de la fertilité et celui de la pureté, de la sagesse, de la grâce et de la vertu. Fluide, sa tendance est à la *dissolution* ; mais, homogène, elle l'est à la cohésion, à la *coagulation*. Comme telle, elle pourrait correspondre à **sattva**, mais comme elle s'écoule vers le bas, vers *l'abîme*, sa tendance est **tamas** ; comme elle s'étend à l'horizontale, sa tendance est aussi **rajas**.

a) L'eau est la **materia prima**, la **Prakriti** : *Tout était eau*, disent les textes hindous ; *les vastes eaux n'avaient pas de rives...*, dit un texte taoïste. **Brahmanda**, l'Œuf du monde, est couvé à la surface des Eaux. De même, le *Souffle* ou *l'Esprit de Dieu*, dans la **Genèse**, *couve à la surface des Eaux*. L'eau est **Wou-ki**, disent les Chinois, le **Sans-Faîte**, le chaos, l'indistinction première. Les Eaux, représentant la totalité des possibilités de manifestation, se séparent en *Eaux supérieures*, qui correspondent aux possibilités *informelles*, et en Eaux inférieures, qui correspondent aux possibilités *formelles*, dualité que le **Livre d'Hénoch** traduira en termes d'opposition sexuelle, et que l'iconographie représente souvent par la double spirale. Les eaux inférieures sont, dit-on, enfermées dans un temple de Lhassa, dédié au roi des **nâga** ; les possibilités informelles sont représentées en Inde par les Apsara\* (de **Ap**, eau). La notion d'eaux primordiales, d'océan des origines, est quasi universelle. On la retrouve jusqu'en Polynésie, et la plupart des peuples austro-asiatiques localisent dans l'eau la puissance cosmique. Il s'y ajoute

fréquemment le mythe de ranimai plongeur, tel le sanglier hindou qui ramène un peu de terre à la surface, *embryon* mis au jour de la manifestation formelle.

Origine et véhicule de toute vie : la sève est eau et, dans certaines allégories tantriques, l'eau figure **prâna**, le souffle vital. Sur le plan *corporel*, et parce qu'elle est aussi don du ciel, elle est un symbole universel de fécondité et de fertilité. *L'eau du ciel fait le paddy*, disent les Montagnards du Sud-Vietnam, fort sensibles par ailleurs à la fonction régénératrice de l'eau, qui est pour eux médicament et breuvage d'immortalité.

b) Non moins généralement, l'eau est l'instrument de la purification rituelle : de l'Islam au Japon, en passant par les rites des anciens **fou-chouei** taoïstes (*maîtres de l'eau consacrée*), sans oublier l'aspersion d'eau bénite des Chrétiens, l'ablution\* joue un rôle essentiel. Dans l'Inde et dans le sud-est asiatique, l'ablution des statues saintes — et des fidèles — (particulièrement au nouvel an) est à la fois purification et régénération. *La nature de l'eau la porte à la pureté*, écrit Wen-tseu. Elle est, enseigne Lao-Tseu, l'emblème de la *suprême Vertu (Tao, eh, 8)*. Elle est encore le symbole de la sagesse taoïste car *elle n'a point de contestations* ; elle est libre et sans attaches, se laisse couler en suivant la pente du terrain. Elle est la mesure, car le vin trop fort doit être mêlé d'eau, ce vin fût-il celui de la connaissance.

c) L'eau, opposée au feu, est **yin**. Elle correspond au nord, au froid, au solstice d'hiver, aux reins, à la couleur noire, au trigramme **k'an** qui est *l'abyssal*. Mais, d'une autre manière, l'eau est liée à la foudre, qui est feu. Or, si la *réduction à l'Eau* des alchimistes chinois peut bien être considérée comme un retour à la primordialité, à l'état embryonnaire, il est dit aussi que cette *eau* est feu, et que les *ablutions* hermétiques doivent s'entendre de purifications par le feu. Dans l'alchimie interne des Chinois, le *bain* et le *lavage* pourraient bien être aussi des opérations de nature *Ignée*, Le mercure alchimique, qui est *eau*, est parfois qualifié *d'eau ignée*.

Notons encore que l'eau rituelle des initiations tibétaines est le symbole des vœux, des engagements pris par le postulant.

Pour revenir enfin au seul charme des apparences, citons la belle formule de Victor Segalen : *Mon amante a les vertus de l'eau : un sourire clair, des gestes coulants, une voix pure et chantant goutte à goutte (Stèles)*. (BENA, CORT, DAMS, DAVL, PHIL, GOVM, GRIE, GRIF, HUMU, JILH, LIOT, MUTT, SAIR, SCHG, SOUN.) P.G.

d) C'est sous forme de symboles que s'exprime encore une prière védique aux Eaux, prière qu'il faut entendre comme concernant tous les niveaux d'existence, physique et mental, que les Eaux peuvent vivifier :

*O riches Eaux,  
puisque vous régnez sur l'opulence,  
et que vous entretenez le vouloir propice et l'immortalité  
et que vous êtes les souveraines de la richesse  
qui s'accompagne d'une bonne postérité,  
daigne Sarasvatî, douer de cette jeune vigueur  
celui qui chante.*

(*Asvalayana Sirantasutra* 4. 13. VEDV, 270).

2. Dans les traditions juives et chrétiennes, l'eau symbolise d'abord l'origine de la création. Le **men** (M) hébreu symbolise l'eau sensible : elle est mère et matrice. Source de toutes choses, elle manifeste le transcendant et de ce fait elle doit être considérée comme un *hiérophante*.

Toutefois l'eau, comme d'ailleurs tous les symboles, peut être envisagée sur deux plans rigoureusement opposés, mais nullement irréductibles, et cette ambivalence se situe à tous les niveaux. L'eau est source de vie et source de mort, créatrice et destructrice.

a) Dans la Bible, les puits\* dans le désert, les sources\* qui s'offrent aux nomades sont autant de lieux de joie et d'émerveillement. Près des sources et des puits s'opèrent les rencontres essentielles ; tels des lieux sacrés, les points d'eau jouent un rôle incomparable. Près d'eux, l'amour naît et les mariages s'amorcent. La marche des Hébreux et le cheminement de

chaque homme durant son pèlerinage terrestre sont intimement reliés au contact extérieur ou intérieur avec l'eau, celle-ci devient un **centre de paix et de lumière**.

La Palestine est une terre de torrents et de sources, Jérusalem est arrosée par les eaux paisibles de Siloé. Les fleuves\* sont des agents de **fertilisation** d'origine divine, les pluies\* et la rosée apportent leur fécondité et manifestent la bienveillance de Dieu. Sans l'eau, le nomade serait immédiatement condamné à la mort et brûlé par le soleil palestinien ; ainsi l'eau qu'il rencontre sur sa route est comparable à la manne : en se désaltérant, elle le nourrit. C'est pourquoi l'eau est demandée par la prière, elle est objet de supplication. Que Dieu entende le cri de son serviteur, il envoie les ondées et fait rencontrer les puits et les sources. L'hospitalité exige qu'une eau fraîche soit présentée au visiteur, que ses pieds soient lavés, afin d'assurer la paix de son repos. Tout l'Ancien Testament célèbre la magnificence de l'eau. Le Nouveau Testament recevra cet héritage et saura l'utiliser,

Yahvé est comparé à une pluie de printemps (*Osée 6, 3*), à la rosée qui donne aux fleurs leur croissance (*Id. 14, 6*), aux eaux fraîches s'écoulant des montagnes, au torrent qui abreuve. Le juste est semblable à l'arbre planté aux bords des eaux courantes (*Nombres 24, 6*) ; l'eau apparaît donc comme un signe de bénédiction. Mais il convient d'en reconnaître justement l'origine divine. Ainsi, d'après *Jérémie (2, 13)*, le peuple d'Israël dans son infidélité, méprisant Yahvé, oubliant ses promesses et cessant de le considérer comme la source d'eau vive, a voulu se creuser ses propres citernes ; celles-ci, lézardées, ne conservèrent pas l'eau. Jérémie, blâmant l'attitude du peuple à l'égard de son Dieu, source d'eau vive, se lamente en disant : *ils feront de leur pays un désert (18, 16)*. Les alliances étrangères sont comparées aux eaux du Nil et de l'Euphrate (*11, 18*). L'âme cherche son Dieu comme le cerf altéré cherche la présence de l'eau vive (*Psaumes 42, 2-3*). L'âme apparaît ainsi comme une terre sèche et assoiffée orientée vers l'eau ; elle attend la manifestation de Dieu, telle la terre desséchée souhaite pouvoir être abreuvée par les pluies (*Deutéronome, 32, 2*).

b) L'eau est donnée par Yahvé à la terre, mais il est une autre eau plus mystérieuse : celle-ci relève de la **Sagesse**, qui a présidé lors de la création à la formation des eaux (*Job 28, 25—26* ; *Proverbes 3, 20* ; *8, 22, 24, 28-29* ; *Ecclésiastique 1, 2-4*). Dans le cœur du sage, l'eau réside ; il est semblable à un puits et à une source (*Proverbes 20, 5* ; *Ecclésiastique 21, 13*), et ses paroles ont la puissance du torrent (*Proverbes, 18, 4*). Quant à l'homme privé de sagesse, son cœur comparable à un vase brisé laisse échapper la connaissance (*Ecclésiastique 21, 14*). Ben Sira compare la Thora (la Loi) à la Sagesse, car la Thora répand une eau de Sagesse. Les Pères de l'Eglise considèrent l'Esprit Saint comme auteur du don de sagesse qu'il verse dans les cœurs altérés. Les théologiens du Moyen Age représentent ce thème en lui donnant un sens identique. Ainsi, pour Hugues de Saint-Victor, la Sagesse possède ses eaux, l'âme est lavée par les eaux de la Sagesse.

Il est tout naturel que les orientaux aient regardé l'eau d'abord comme un signe et un symbole de **bénédiction** : n'est-ce pas elle qui permet la vie ? Quand Isaïe prophétise une ère nouvelle, il dit : *de l'eau jaillira dans le désert ... le pays de la soif se changera en sources (h. 35, 6—7)*. Le voyant de l'Apocalypse ne parle pas différemment ; *L'agneau ... les conduira aux sources des eaux de la vie (Apoc. 7, 17)*.

L'eau devient le symbole de la vie spirituelle et de l'Esprit, offerts par Dieu et souvent refusés par les hommes : *Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, pour se creuser des citernes... qui ne tiennent pas l'eau (Jérémie, 2, 13)*.

Jésus reprend ce symbolisme dans son entretien avec la femme de Samarie : *Qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus ici-mais soif ... L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle (Jean 4, spécialement verset 14)*.

Avant tout symbole de vie dans l'Ancien Testament, l'eau est devenue symbole de l'Esprit dans le Nouveau Testament (*Apocalypse, 21,*).

Dans le Nouveau Testament, Jésus-Christ se révèle le Maître de l'eau vive avec la Samaritaine (*Jean 4, 10*), Il est la source ; *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive (Id. 7, 37-38)*. Comme du rocher de Moïse, l'eau jaillit de son sein et sur la croix la lance fera couler

de l'eau et du sang de son côté ouvert. C'est du Père que l'eau vive s'écoule, elle se communique par l'humanité du Christ ou encore par le don de l'Esprit Saint qui, suivant le texte d'un hymne de la Pentecôte, est **fons vivus** (fontaine d'eau vive), ignis caritas (feu d'amour), **Altissimi donum Dei**, (don du Très Haut). Saint Athanase précise le sens de cette doctrine, en disant : *Le Père étant la source, le Fils est appelé le fleuve, il est dit que nous buvons l'Esprit (Ad Serapionem, 1, 19)*. L'eau revêt donc un sens d'**éternité**, celui qui boit de cette eau vive participe déjà à la vie éternelle (*Jean, 4,13—14*).

L'eau vive, l'eau de la vie se présente comme un symbole cosmogonique. C'est parce qu'elle purifie, guérit, rajeunit qu'elle introduit dans l'éternel. Selon Grégoire de Nysse, les puits conservent une eau stagnante. *Mais le puits de l'Epoux est un puits d'eaux vives. Il a la profondeur du puits et la mobilité du fleuve.*

c) D'après Tertullien, l'Esprit divin choisit l'eau parmi les divers éléments, c'est à elle que vont ses préférences, car elle apparaît dès l'origine une matière parfaite, féconde et simple, totalement transparente (*De baptismo, 3*). Elle possède par elle-même une vertu purificatrice et pour cette raison encore elle est considérée comme sacrée. D'où son usage dans les ablutions rituelles ; par sa vertu, elle efface toute infraction et toute souillure. De là, provient l'importance donnée dans le judaïsme aux *eaux de pureté*. Seule, l'eau du baptême lave des péchés et elle n'est conférée qu'une fois, car elle fait accéder à un autre état : celui de l'homme nouveau. Ce rejet de l'homme ancien, ou plutôt cette mort d'un moment de l'histoire, est comparable à un déluge, car celui-ci symbolise une disparition, un effacement : une époque s'anéantit, une autre surgit.

L'eau, possédant une vertu purificatrice, exercera de plus un pouvoir sotériologique. L'immersion est régénératrice, elle opère une renaissance, dans le sens où elle est à la fois mort et vie. L'eau efface l'histoire, car elle rétablit l'être dans un état nouveau. L'immersion est comparable à la mise au tombeau du Christ : il ressuscite, après cette descente dans les entrailles de la terre. L'eau est symbole de régénération : l'eau baptismale conduit explicitement à une *nouvelle naissance* (*Jean, 3, 3—7*). Le **Pasteur** d'Hermas parle de ceux qui *descendirent dans l'eau morts et en remontèrent vivants*. C'est le symbolisme de *l'eau vive*, de la *fontaine de jouvence*. Ce que j'ai en moi, dit Ignace de Théophore (d'après Calliste), *c'est l'eau qui opère et qui parle*. On se souviendra que l'eau de la Castalie de Delphes donnait son inspiration à la Pythie. L'eau de la vie est la Grâce divine. Rappelons que l'eau était mêlée au sang s'échappant du cœur transpercé de Jésus.

Les cultes sont volontiers concentrés autour des sources. Tout lieu de pèlerinage comporte son point d'eau et sa fontaine. L'eau peut guérir en raison de ses vertus spécifiques. Au cours des siècles, l'Eglise s'est élevée maintes fois contre le culte rendu aux eaux ; la dévotion populaire a toujours considéré la valeur sacrée et sacralisante des eaux. Mais les déviations païennes et le retour des superstitions étaient toujours menaçants : le magique guette le sacré pour le pervertir dans l'imagination des hommes.

Si les eaux précèdent la création, il est bien évident qu'elles demeurent présentes pour la récréation. A l'homme nouveau correspond l'apparition d'un autre monde. Guigues II le Chartreux a parlé de la rencontre en lui des eaux supérieures et des eaux inférieures.

d) Dans certains cas — et nous l'avons dit au début de cette notice — l'eau peut faire œuvre de mort. Les *grandes eaux* annoncent dans la Bible les épreuves. Le déchaînement des eaux est le symbole des grandes calamités.

*... Traits bien dirigés, les éclairs jailliront et des nuées, comme d'un arc fortement bandé, voleront vers le but ;  
une, batiste lancera des grêlons chargés de courroux.  
Les flots de la mer contre eux feront rage,  
Les fleuves les submergeront sans merci.  
Le souffle de la Toute-Puissance s'élèvera contre eux et les vannerà comme un ouragan ...*

(Sagesse, 5, 21—23).

L'eau peut ravager et engloutir, les tornades détruisent les vignes en fleur. Ainsi l'eau peut comporter une puissance mauvaise. Dans ce cas, elle punit les pécheurs, mais elle ne saurait atteindre les justes qui n'ont pas à craindre les *grandes eaux*. Les *eaux de la mort* ne concernent que les pécheurs, elles se transforment en *eaux de vie* pour les justes. Comme le feu, l'eau peut servir d'ordalie. Les objets jetés se jugent, mais l'eau ne juge pas.

Symbole de la dualité du haut et du bas : eaux de pluie — eaux des mers. La première est pure, la seconde est salée. Symbole de vie : pure, elle est créatrice et purificatrice (*Ezéchiel*, 36, 25) ; **amère**, elle produit la malédiction (*Nombres*, 5 18). Les fleuves peuvent être des courants bénéfiques, ou donner abri à des monstres. Les eaux agitées signifient le mal, le désordre.

Les méchants sont comparés à la mer agitée... (*Isaïe*, 57, 20). *Sauve-moi, ô Dieu, car les eaux sont entrées dans mon âme, j'enfonce dans la boue...* (*Psaumes*, 69, 1—2).

Les eaux calmes signifient la paix et l'ordre (*Psaumes* 23, 2). Dans le folklore juif, la séparation faite par Dieu, lors de la création, des eaux supérieures et des eaux inférieures désigne le partage des eaux mâles et des eaux femelles, symbolisant la sécurité et l'insécurité, le masculin et le féminin.

Les eaux amères de l'Océan désignent l'amertume du cœur. L'homme — dira Richard de Saint-Victor — doit passer par les eaux amères, quand il prend conscience de sa propre misère, celle *sainte amertume* se changera en joie (*De statu interioris hominis* 1 10, P.L. 196, 124).  
M.-M.D.

3. Dans les traditions de l'Islam, l'eau symbolise aussi de nombreuses réalités.

a) Le Coran désigne *l'eau bénie* qui tombe du ciel comme l'un des **signes** divins. Les Jardins\* du Paradis ont des ruisseaux d'eaux vives et des sources (*Coran*, 2, 25 ; 88, 12, etc.). L'homme lui-même a été créé d'une *eau se répandant* (*Coran*, 86, 6).

Les œuvres des incroyants sont considérées comme de l'eau par celui qui a soif ; mais ce n'est qu'un mirage. Elles ressemblent aux eaux ténébreuses en une mer profonde, que des vagues successives viennent recouvrir (*Coran*, 24, 39-40). La *vie présente* est comparée à l'eau que le vent dissipe (*Coran*, 18, 45).

C'est :

*L'eau pure que Dieu fait descendre du ciel  
et qui rend la vie à la terre après sa mort.*

(*Coran*, 2, 164)

*Dieu ! C'est lui qui a créé le ciel et la terre  
et qui fait descendre du ciel une eau  
grâce à laquelle il fait pousser des fruits  
pour votre subsistance.*

(*Coran*, 14, 32)

Dans son commentaire des **Fosus** d'Ibn al-<sup>7</sup>Arabi, Jâmî identifie l'eau sur laquelle se trouve le Trône divin (*Coran* 11, 9) avec le Souffle du Dieu Miséricordieux. Parlant de la *Théophanie éternelle*, Rûmî dit que *la mer se couvrit d'écume et, à chaque flocon d'écume, quelque chose prenait forme, quelque chose prenait corps (Diwân)*.

Jîfî symbolise l'univers par la glace, dont l'eau est la substance. L'eau est ici la **materia prima**.

En un sens plus métaphysique, Rûmî symbolise le Fondement divin de l'univers par un océan, dont l'Eau est l'Essence divine. Elle remplit toute la création et les vagues sont les créatures,

b) Par ailleurs, l'eau symbolise la **pureté** et est utilisée comme moyen de purification. La prière rituelle musulmane — **çalât** — ne peut être valablement accomplie que lorsque l'orant s'est mis en état de pureté rituelle par ses ablutions, dont les modalités font l'objet de règles minutieuses.

c) Enfin, l'eau symbolise la **vie** : l'eau de la vie, que l'on découvre dans les ténèbres, et qui régénère. Le poisson\* jeté au confluent des deux mers, dans la Sourate de la Caverne (*Coran*, 18, v, 61, 63), ressuscite quand il est plongé dans l'eau. Ce symbolisme fait partie d'un thème initiatique : le bain dans la Source de l'immortalité. Ce thème revient constamment dans la tradition mystique islamique, spécialement en Iran. Dans les légendes concernant Alexandre, celui-ci part à la recherche de la Source de Vie, accompagné de son cuisinier Andras qui, un jour, lavant un poisson salé dans une source, le voit revivre et trouve à son tour l'immortalité. Cette source est située dans le **pays des Ténèbres** (à rapprocher sans doute du symbolisme de l'inconscient).  
E.M.

4. Dans toutes les autres traditions du monde, l'eau joue également un rôle primordial qui s'articule autour des trois thèmes déjà définis, mais avec une insistance particulière sur les origines. D'un point de vue cosmogonique, l'eau recouvre deux complexes symboliques antithétiques, qu'il ne faut pas confondre : l'eau *descendante* et céleste, la Pluie, est une semence ouranienne qui vient féconder la terre ; masculine donc, et associée au feu du ciel. D'autre part, l'eau *première*, l'eau *naissante* de la terre et de l'aube blanche, est féminine : la terre est ici associée à la lune, comme un symbole de fécondité accomplie, terre gravide, d'où l'eau sort pour que, la fécondation déclenchée, la germination se fasse.



EAU. - Déesse aztèque des eaux. Pectoral à quatre rangées de pierres vertes.

Dans un cas comme dans l'autre, le symbole de l'eau contient celui du sang\*. Mais il ne s'agit pas non plus du même sang, car le sang recouvre, lui aussi, un symbole double : le sang céleste, associé au soleil et au feu ; le sang menstruel, associé à la terre et à la lune. A travers ces deux oppositions, se discerne la dualité fondamentale lumière-ténèbres.

a) Chez les Aztèques, le sang humain, nécessaire à la régénération périodique du soleil, se nomme **chakhiuatl**, *eau précieuse*, c'est-à-dire le jade vert (soum).

L'eau, semence divine, de couleur verte aussi, féconde la terre pour donner les Héros, Jumeaux, dans la cosmogonie des Dogon (GRIE). Ces jumeaux viennent au monde, hommes jusqu'aux reins et serpents au-dessous. Ils sont de couleur verte (GRIE).

Mais le symbole de l'eau, force vitale fécondante, va plus loin encore dans la pensée des Dogon et de leurs voisins les Bambara. Car l'eau — ou la semence divine — est aussi la lumière, la parole, le verbe générateur, dont le principal avatar mythique est la spirale\* de cuivre rouge. Cependant eau et parole ne se font acte et manifestation, entraînant la création du monde, que sous la forme de parole humide, à quoi s'oppose une moitié jumelle, demeurée hors du cycle de la vie manifestée, que Dogon et Bambara appellent *eau sèche* et *parole sèche*. Eau sèche et parole sèche expriment la pensée, c'est-à-dire la potentialité, aussi bien sur le plan humain que sur le plan divin. Toute eau était sèche, avant que ne se forme l'œuf cosmique à l'intérieur duquel naquit le principe d'humidité, base de la genèse du monde. Mais le Dieu suprême ouranien, Amma, lorsqu'il créa son double, Nommo, Dieu d'eau humide, guide et principe de la vie manifestée, conserva par devers lui, dans les cieux supérieurs, hors des limites qu'il donna à l'univers, la moitié de ces eaux premières, qui demeurent les *eaux sèches*. De même, la parole non exprimée, la pensée, est dite *parole sèche* ; elle n'a qu'une valeur potentielle, elle ne peut engendrer. Dans le microcosme humain, elle est la réplique de la pensée primordiale, la *première parole* qui fut volée à Amma par le génie Yurugu, avant l'apparition des hommes actuels. Pour D. Zahan (ZAHD) cette parole première, *parole*

*indifférenciée, sans conscience de soi*, correspond à l'inconscient : c'est la parole du songe, celle dont les humains ne sont pas maîtres. Le chacal\*, ou le renard pâle, avatar de Yurugu, ayant volé la première parole, possède donc la clé de l'inconscient, de l'invisible et, en conséquence, de l'avenir, qui n'est que la composante temporelle de l'invisible. C'est la raison pour laquelle le plus important système divinatoire des Dogon est fondé sur l'interrogation de cet animal.

Il est intéressant de noter que le Yurugu est également associé au feu chthonien et à la lune, qui sont universellement des symboles de l'inconscient (PAUC, ZAHD, GAND). A.G.

b) La division fondamentale de tous les phénomènes en deux catégories, régies par les symboles antagonistes de l'eau et du feu, de l'humide et du sec, trouve une illustration remarquable dans les pratiques funéraires des Aztèques. D'autre part, les faits montrent également l'analogie de cette dualité symbolique avec la notion du couple originel Terre-Ciel : *tous ceux qui mouraient noyés ou frappés par la foudre, les lépreux, les goutteux, les hydropiques, bref tous ceux que les dieux de l'eau et de la pluie avaient pour ainsi dire distingués en les retirant du monde* étaient enterrés. Tous les autres morts étaient incinérés (SOUA, 231).

Ces rapports de l'eau et du feu se retrouvent dans les rites funéraires des Celtes. L'eau lustrale, que les druides employaient pour chasser les maléfices, était l'eau dans laquelle *on éteignait un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Quand il y avait un mort dans une maison, on mettait à la porte un grand vase rempli d'eau lustrale, apportée de quelque maison où il n'y avait point de mort. Tous ceux qui venaient à la maison en deuil s'aspergeaient de cette eau en sortant* (COLD, 226).

Dans tous les textes irlandais, l'eau est un élément soumis aux druides qui ont le pouvoir de *lier* et de *délier*. Les mauvais druides du roi Cormac ont ainsi lié les eaux du Munster, pour en soumettre les gens par la soif, et c'est le druide Mog Ruilh qui les délie. La noyade est le châtement appliqué à un poète coupable d'adultère. Mais l'eau est aussi et surtout, par sa valeur lustrale, un **symbole de pureté passive**. Elle est un **moyen et un lieu de révélation** pour les poètes qui l'incantent pour en obtenir des prophéties. D'après Strabon, les druides affirmaient qu'à la fin du monde régneront seuls l'eau et le feu (éléments primordiaux) (LERD, 74—76).

Chez les Germains, ce sont les eaux ruisselant pour la première fois au printemps à la surface des glaces éternelles qui sont l'ancêtre de toute vie puisque, vivifiées par l'air du Sud, elles se rassemblent pour former un corps vivant, celui du premier géant Ymir, d'où procédèrent les autres géants, les hommes et, dans une certaine mesure, les dieux eux-mêmes. L.G.

c) L'eau-plasma, féminine, l'eau douce, l'eau de lac, l'eau stagnante, et l'eau océane, écumante, fécondante, mâle, sont soigneusement différenciées dans la *Théogonie* d'Hésiode : la terre engendre d'abord, *sans goûter de plaisir*, Pontus la *mer stérile*. Puis, s'étant unie à son fils Uranus, elle donne *l'océan aux gouffres immenses : La Terre enfanta la mer inféconde aux furieux gonflements, Flot, sans l'aide du tendre amour. Mais ensuite, des embrassements de Ciel, elle enfanta Océan aux tourbillons profonds* (Hésiode, *Théogonie*, 130-135). L'eau stérile et l'eau fécondante, la distinction est liée par Hésiode à l'intervention de l'amour.

L'eau stagnante, plasma de la terre d'où naît la vie, apparaît encore dans de nombreux mythes de création. Selon certaines traditions turques d'Asie centrale, l'eau est la mère du cheval. Dans la cosmogonie babylonienne, au commencement de tout, alors qu'il n'y avait encore ni ciel ni terre, *seule une matière indifférenciée s'étendait de toute éternité, les eaux primordiales. De leur masse se dégagèrent deux principes élémentaires, Apsou et Tiamat... Apsou, considéré comme une divinité masculine représente la masse d'eau douce sur laquelle flotte la terre... Quant à Tiamat, elle n'est autre que la mer, l'abîme d'eau salée d'où sortent toutes les créatures* (SOUN, 119).

De même une crête de limon émergeant des eaux, telle est l'image la plus fréquente de la création dans les mythologies égyptiennes. *Un grand lotus sorti des eaux primordiales, tel était le berceau du soleil au premier matin* (POSD, 67, 154).

La valorisation féminine, sensuelle et maternelle de l'eau, a été magnifiquement chantée par les poètes romantiques allemands. C'est l'eau du lac, nocturne, lunaire et laiteuse, où la libido s'éveille ; *L'eau, cette enfant première, née de la fusion aérienne, ne peut renier son origine voluptueuse et, sur terre, elle se montre avec une céleste toute-puissance comme l'élément de l'amour et de l'union... Ce n'est pas à faux Que les sages anciens ont cherché en elle l'origine des choses ... et toutes nos sensations agréables ne sont, à la fin, que diverses manières d'écoulement en nous des mouvements de cette eau originelle qui est en nous. Le sommeil lui-même n'est rien autre que le flux de cette invisible mer universelle, et le réveil le commencement de son reflux* (Novalis, NOVD, 77). Et le poète de conclure *les poètes seuls devraient s'occuper des liquides.* A.G.

5. Des symboles anciens de l'eau comme source de fécondation de la terre et de ses habitants, nous pouvons revenir aux symboles analytiques de l'eau comme source de fécondation de l'âme : la rivière, le fleuve, la mer représentant le cours de l'existence humaine et les fluctuations des désirs et des sentiments. Comme pour la terre\*, il y a lieu de distinguer dans la symbolique des eaux la surface et les profondeurs. La navigation\* ou l'errance des héros en surface signifie *qu'ils sont exposés aux dangers de la vie, ce que le mythe symbolise par les monstres qui surgissent des profondeurs. La région sous-marine devient ainsi symbole du subconscient. Le perversissement se trouve également figuré par l'eau mélangée à la terre (désir terrestre) ou stagnante qui a perdu sa propriété purifiante : la vase, la boue, le marais\*. L'eau gelée, la glace, exprime la stagnation à son plus haut degré, le manque de chaleur d'âme l'absence du sentiment vivifiant et créateur qu'est l'amour : l'eau glacée figure la complète stagnation psychique, l'âme morte* (DIES, 38-39).

L'eau est le symbole des énergies inconscientes, des puissances informes de l'âme, des motivations secrètes et inconnues. Il arrive assez souvent dans les rêves que l'on soit *assis au bord de l'eau en train de pêcher\**. *L'eau, symbole de l'esprit encore inconscient, renferme les contenus de l'âme que le pêcheur s'efforce de ramener à la surface et qui devront le nourrir. Le poisson est un animal psychique...* (AEPR, 151, 195).

Gaston Bachelard a écrit de subtiles variations sur les eaux claires, les eaux printanières, les eaux courantes, les eaux amoureuses, les eaux profondes, dormantes, mortes, composées, douces, violentes, l'eau maîtresse du langage, etc., qui sont autant de facettes de ce symbole miroitant (BACE).

*Miroir moins que frisson ... à la fois pause et caresse, passage d'un archet liquide sur un concert de mousse* (Paul Claudel).

## ÉBÈNE

L'ébène est caractérisée par sa couleur noire et sert à l'exprimer. Les maillets maçonniques sont parfois peints en noir en vue de ressembler à l'ébène : la dureté du bois ne paraît pas suffire à justifier symboliquement cette pratique (voir buis\*).

L'ébène passait autrefois pour protéger de la peur ; aussi était-elle utilisée dans la confection des berceaux (BOUM, 14).

Plu ton, roi des enfers, était assis sur un trône d'ébène. La symbolique de l'ébène serait, comme le noir\*, liée à celle des enfers et du passage par les ténèbres. P.G.

## ÉCAILLES

Symbole de la montagne ou de support du monde, dérivant sans doute de celui de la tortue\*. *Dans l'art roman, on les aperçoit souvent sous les pieds du Christ en ascension, sous les pieds des anges, au sommet des montagnes, symbolisant la limite de la terre et le contact avec le ciel, etc. Elles en viennent à symboliser le ciel même* (CHAS, 153). En un autre sens, qui fait ressortir la coïncidence des opposés, elles désignent au contraire l'obstacle qui empêche de voir le ciel : il faut que les écailles tombent des yeux, pour que l'homme comprenne. Dans la glyptique Maya, le symbolisme de l'écaillé semble rejoindre celui du rhombe\*, dont on connaît la valeur sexuelle.

## ÉCHASSE

L'usage des échasses permet de s'identifier aux *échassiers* et plus particulièrement à la grue\*, que la Chine ancienne considérait comme un symbole **d'immortalité**. *Ceux qui sont capables de monter une échasse, indique le P'ao-pou tseu, peuvent parcourir en tous sens la terre entière sans être arrêtés par h\*s montagnes et les rivières ...* Ils sont, en imagination, capables de *voler*, donc d'atteindre les Iles des Immortels. C'est un pouvoir qu'aurait obtenu Houang-ti. La *danse des grues* de la Chine antique, note M. Kaltenmark, a probablement été une danse sur échasses : elle aurait donc été en relation directe avec le symbolisme de l'oiseau\* et avec celui de l'immortalité (KALL). P.G

## ÉCHECS

Il faut considérer, dans l'important symbolisme du jeu d'échecs, d'une part, le jeu lui-même, d'autre part, le damier\* sur lequel il se déroule.

Le symbolisme du jeu, originaire de l'Inde, se rattache manifestement à celui de la stratégie guerrière — même littéralement parlant — et s'applique, comme aussi le récit de la **Bhagavad Gîta**, à la caste des kshatriya. Il s'y déroule un *combat* entre pièces noires et pièces blanches, entre l'ombre et la lumière, entre les Titans (**asura**) et les Dieux (**deva**). Le jeu de tablettes entre le roi Wou-yi et le Ciel était un combat entre le hibou et le faisan : l'enjeu de la bataille est, dans tous les cas, la suprématie sur le monde.

Car l'échiquier est une figure du monde manifesté, tissé d'ombre et de lumière, alternant et équilibrant le **yin** et le **yang**. L'échiquier sous sa forme élémentaire, c'est le **mandala** quaternaire simple, symbole de **Çiva** transformateur, équivalent aussi du yin-yang chinois. L'échiquier normal a 64 cases, (64 = chiffre de la réalisation de l'unité cosmique), c'est le Vastu-purushamandala, qui sert de schéma à la construction\* des temples, à la fixation des rythmes universels, à la cristallisation des cycles cosmiques. L'échiquier est donc le *champ d'action des puissances cosmiques* (Burckhardt), champ qui est celui de la terre (carrée), limitée à ses quatre orientes. Bien entendu, le **mandala\*** étant le symbole de l'existence, le combat de tendances dont il s'agit est transposable à l'intérieur de l'homme.

En outre, le jeu met essentiellement en action l'intelligence et la rigueur. L'art du joueur participe donc de l'Intelligence universelle (**Virâj**), dont le **Vastu-mandala** est encore un symbole. La domination du monde par la participation à **Virâj** est un art de kshatriya : c'est *l'art royal* (DURA, BURE, GRAD, GUES). P.G.

Le jeu d'échecs, littéralement *intelligence du bois* dans toutes les langues celtiques (irl : **idchell**, gall. : **gwyddwyll** bre. : **gwezbøell**) est pratiqué par le roi pendant un tiers de la journée, disent certains textes. Le partenaire est toujours un prince ou un haut dignitaire, jamais un personnage d'humble condition. Quand il y a un enjeu, il est de grand prix : le roi d'Irlande se voit ainsi enlever sa femme Etain par le dieu Midir, pour avoir perdu une partie, dont il avait imprudemment laissé libre le choix de l'enjeu. En fait, le jeu d'échecs symbolise, dans le domaine celtique, la partie intellectuelle de l'activité royale (OGAC, **18**, 323—324). L.G.

## ÉCHELLE

1. Les différents aspects du symbolisme de l'échelle se ramènent à l'unique problème des **rappports entre le ciel\* et la terre**.

L'échelle est le symbole par excellence de l'**ascension** et de la **valorisation**, se rattachant à la symbolique de la verticalité. Mais elle indique une ascension graduelle et une voie de communication à double sens, entre différents niveaux. Tout progrès en valeur, a observé Bachelard, est conçu comme une montée ; toute hausse se décrit par une courbe allant de bas en haut. La verticalité serait la ligne du qualitatif et de l'élévation : l'horizontalité celle du quantitatif et de la surface. La hauteur serait la dimension d'un être vu de l'extérieur ; la profondeur, la même dimension vue de l'intérieur. L'échelle apparaît dans l'art comme le support imaginaire de l'ascension spirituelle.

Elle est aussi le symbole des échanges et des allées et venues entre le ciel et la terre :

*Je vis une échelle de la couleur de l'or  
que frappe un rayon de soleil, et qui s'élevait*

*si haut que mes regards ne pouvaient la suivre.  
Je vis encore descendre par les degrés tant de  
splendeurs, que je pensais que toutes les lumières  
que l'on voit au ciel s'étaient répandues là.*

(DANC, *Paradis*, ch. 21, 28—34).

L'échelle peut être confectionnée avec des fiches plantées dans la paroi de la montagne ; ou encore, suivant une légende océanienne, de flèches successives, formant une chaîne, la pointe de l'une plantée dans la base empennée de l'autre, jusqu'à la première flèche qui est fixée dans la voûte céleste. L'échelle peut être aussi de matière aérienne, comme l'arc-en-ciel ; ou d'ordre spirituel, comme les degrés de la perfection intérieure.

2. La notion d'un contact primordial entre ciel et terre, qui fut ultérieurement rompu, est quasiment universelle. Que ce contact ait été maintenu à l'aide d'une échelle, c'est ce que nous trouvons dans le **Shintô**, où Amaterasu emprunte *l'échelle du ciel* ; au Laos, chez les Montagnards du Sud-Vietnam. Dans ces différents cas, l'échelle joue manifestement le même rôle que *l'arbre\* du monde*. Symbolisme identique, que celui de l'échelle de Jacob, le long de laquelle montaient et descendaient les anges ; que celui de l'échelle faite de deux **nâga\***, par laquelle le Bouddha descendit du mont **Meru** ; que le mi'radj du Prophète ; que le bouleau aux sept encoches des chamans sibériens. Notons encore, accessoirement, que l'empereur vietnamien Minh-Hoang atteignit la lune à l'aide d'une échelle,

Il faut observer que le bouleau sibérien comporte sept (ou 9, ou 16) encoches, que l'escalier du Bouddha a sept couleurs, l'échelle des mystères mithriaques sept métaux, celle des **Kadosch** de la Maçonnerie écossaise sept échelons : le passage de la terre au ciel nécessite donc la traversée de sept étages cosmiques qui sont les sept *sphères planétaires*, auxquelles correspondent les sept *arts libéraux* de Dante, également mentionnés sur l'échelle des **Kadosch**. A ces arts libéraux peuvent correspondre des connaissances moins manifestes, à ces échelons des degrés d'initiation, et c'est bien le cas dans les mystères de Mithra. Le passage de la terre au ciel se fait par une succession d'états spirituels, dont les échelons marquent la hiérarchie, et que symbolisent d'ailleurs également les anges sur l'échelle de Jacob.

Si nous nous limitons à la *méthode*, nous retrouvons la notion d'*échelle* (grec : **klimax**) chez les Pères de l'Eglise, et notamment chez saint Jean Climaque — qui lui doit son surnom : il s'agit d'une gradation soigneuse des exercices spirituels, franchis échelon par échelon. *De la sorte (on) arrivera, écrit saint Syméon le Nouveau Théologien, à s'élever de la terre pour monter jusqu'au ciel.* Et saint Isaac le Syrien : *L'échelle de ce royaume est cachée où-dedans de toi, dans ton âme. Lave-toi donc du péché et tu découvriras les degrés par lesquels monter.* Les **jhâna** bouddhiques se présentent d'une manière analogue (COEA, ELIM, PHIL, GUED, GUES, HERJ).  
P.G.

3. Dans l'initiation mithriaque, symbole des **degrés de l'ascension mystique** : ... *l'échelle (climax) cérémonielle avait sept échelons, chaque échelon étant fait d'un métal différent. (Et chaque métal, comme chaque planète, a sa portée symbolique.) D'après Celse (Origène, Contra Celsum, 6, 22), le premier échelon était de plomb et correspondait au ciel de la planète Saturne, le deuxième d'étain (Vénus), le troisième de bronze (Jupiter), le quatrième de fer (Mercure), le cinquième d'alliage monétaire (Mars), le sixième d'argent (la lune), le septième d'or (le soleil), le huitième échelon, dit Celse, représente la sphère des étoiles fixes. En gravissant cette échelle cérémonielle, l'initié parcourait effectivement les sept degrés, s'élevant ainsi, jusqu'à l'Empyrée (ELIT, 96).*

Les textes hindous, persans, grecs font volontiers appel à **l'échelle des métaux** que nous retrouvons d'ailleurs dans la Bible (*Daniel 2, 32—36*) : ... *Cette statue, sa tête était d'or fin, sa poitrine et ses bras étaient d'argent, son ventre et ses cuisses de bronze, ses jambes de fer, ses pieds partie fer et partie terre cuite. Tu regardais : soudain une pierre se détacha sans que main l'eût touchée, et vint frapper la statue, ses pieds de fer et terre cuite et les brisa. Alors se brisèrent, tout à la fois, fer et terre cuite, bronze, argent et or, devenus semblables à la balle sur l'aire en été : le vent les emporta sans laisser de traces. Et la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre : Tel fut le rêve ; et son sens, nous le dirons devant le roi ...* Hésiode propose une échelle des métaux appliquée aux différents âges

du monde, qu'utilisera Aymeric au XII<sup>e</sup> siècle, en prenant les métaux comme symbole d'une échelle des valeurs pour classer la littérature chrétienne.

4. a) L'échelle se présente dans la Bible avec un sens symbolique. Dans le *Talmud de Jérusalem* il est fait allusion à deux échelles : l'une courte, celle de Tyr ; l'autre longue, l'échelle égyptienne. L'échelle a pour fonction de **relier le haut et le bas**. Elle possède le sens de l'octave\*, car à chaque degré correspond un autre niveau. Elle est comparable à une route que l'on peut monter ou descendre, mais qui rejoint deux points rigoureusement distincts, telle l'échelle de Jacob sur laquelle les anges montent ou descendent (*Genèse, 28, 11*). Le Christ et la croix sont échelle, l'homme lui-même est échelle et il en est ainsi pour l'arbre et la montagne, Le monastère lui-même est une échelle, car c'est à l'intérieur du cloître que le moine va pouvoir escalader le ciel. On verra des monastères cisterciens et cartusiens porter le nom de **Scala Dei**.

L'échelle, avons-nous dit, est une des figures du **symbolisme** ascensionnel. Elle se dresse comme une unité là où le haut et le bas, le ciel et la terre peuvent se rejoindre. Elle établit un pont, au sens où Jamblique (t 330) invite à s'élever vers les hauteurs comme par un pont ou une échelle. Toute la vie spirituelle s'exprime par une montée. C'est ainsi que saint Ambroise dira que *l'âme du baptisé monte vers le ciel*.

b) Le mot hébreu **sullâm** que le latin traduit par **scala** se retrouve fréquemment dans l'Ancien Testament. Si l'échelle de Jacob est l'exemple le plus connu, il en est d'autres significatifs. Par exemple les trois étages de l'Arche de Noé (*Genèse, 6, 16*), les degrés du trône de Salomon (*I Rois, 10, 19*), les degrés du temple d'Ezéchiél (*Ezéchiél, 40, 26, 31*). Le *Psaume, 84, 6*, mentionne les *sentiers élevés du cœur*, et les quinze psaumes *graduels* sont nommés les **Cantiques des degrés**.

Cette ascension apparaît à Perpétue, lors de son martyre, sous la forme d'une échelle : *Je vois, dira-t-elle, une échelle d'airain, d'une étonnante grandeur, atteignant jusqu'au ciel et si étroite qu'on ne pouvait y monter qu'un à un : sur les montants de l'échelle toutes sortes de fers sont fixés; il y a là des épées, des lances, des hameçons, des glaives ; de telle sorte que si quelqu'un montait avec négligence et sans fixer son attention vers le haut, il était déchiré et perdait des lambeaux de chair sur les fers. Et il y avait, reposant sous l'échelle, un dragon d'une étonnante grandeur qui dressait des embûches à ceux qui montaient, et les épouvantait pour les empêcher de l'escalader. Saturnus monta le premier ... et il parvint au sommet de l'échelle ; il se retourna alors et me dit : Perpétue, je t'aide : mais prends garde que le dragon ne te morde. Et je lui dis ; Il ne me mordra pas, au nom de Jésus-Christ. Alors le dragon, comme s'il me craignait, sortit la tête dessous l'échelle, et moi alors que je foulais le premier échelon, je lui foulai la tête. Et je montai, et je vis un jardin immense, etc. (PASP, 66). (Passio S. Perpetuae, n. 4 ; cf. Armitage Robinson, *The passion of St Perpétua*, dans *Eranos Jahrbuch* 1950, Zurich 1951, p. 53).*

Commentant cette vision, Augustin dira que la tête du dragon\* forme le premier degré de l'échelle (*Sermon 280, 1*). On ne peut commencer l'ascension, sans d'abord fouler aux pieds le dragon.

c) Les degrés de l'échelle reliant terre et ciel sont constamment employés par les Pères de l'Eglise et les mystiques du Moyen Age sous leur forme symbolique. C'est toujours par des degrés successifs que l'âme accomplit sa propre ascension. Les trois degrés de commençant, progressant, parfait, ou de charnel, psychique, spirituel, ou de voie purgative, illuminative, unitive sont autant de divisions, qui sous des noms divers deviendront traditionnelles. Origène, dans ses *Homélie sur le Cantique des Cantiques*, décrit les sept étapes que l'âme doit franchir afin de pouvoir célébrer ses noces avec le Verbe.

A chaque étape correspond un livre de l'Ecriture. Au départ ce sont les *Proverbes*, puis *l'Ecclésiaste*, au sommet le *Cantique des Cantiques*. En effet, parmi les textes présentant des symboles ascensionnels, le *Cantique des Cantiques* occupe une place de choix. Il suffit d'étudier par exemple les commentaires du XII<sup>e</sup> siècle pour découvrir l'importance du symbole ascensionnel, que joue le rôle d'échelle. Ainsi saint Bernard parle du *baiser des pieds, des mains et de la bouche du Christ* (*Sermon 3*). Guillaume de saint-Thierry, décrivant les sept

degrés de l'âme, dira qu'elle fait son **anabatbmon** c'est-à-dire son ascension, et traverse les degrés de son cœur, afin de parvenir à la vie céleste.

Le Pseudo-Denys l'Aréopagite compare les trois voies purgative, illuminative et unitive aux triades de la hiérarchie ecclésiastique. Jacques de Saroug († 521) fait allusion à la croix\* dressée comme une échelle merveilleuse entre le terrestre et le céleste. Il écrit : *Voici, le chemin du Fils apparaissait par cette échelle. La croix se dresse comme une échelle merveilleuse, par laquelle les hommes ont été en vérité conduits au ciel. Par la naissance du Fils, les anges descendaient vers les habitants de la terre, et les hommes s'élevaient des profondeurs jusqu'à l'habitation des êtres célestes. Par elle, enfin, le ciel et la terre étaient réunis ... Il (le Christ) se tenait sur la terre comme une échelle riche en échelons, et se dressait, afin que tous les êtres terrestres fussent élevés par lui. Elle (la croix) est un chemin large ; elle est comme une échelle entre les êtres terrestres et les êtres célestes. Elle est si facile à suivre que même les morts marcheront sur elle. Elle a vidé les enfers, et voici : même les mortels montent sur elle* (texte traduit et cité par Edsman, *Le Baptême de Feu*, pp. 51—52 ; dans *Eranos Jahrbuch*, 1950).

Dans cette conquête du céleste, l'échelle selon Cassien comporte dix degrés, douze pour Benoît qui les cite dans le chapitre 7 de sa Règle. Jean Climaque, dans son traité nommé *l'Echelle*, parle de trente degrés en souvenir des trente années de la vie cachée du Christ. L'échelle de Jacob sert de thème fondamental à de nombreux écrivains, tels Grégoire le Grand et Isidore de Séville. C'est en partant de ce capital riche et harmonieux que les auteurs du Moyen Age vont construire leurs différentes interprétations de l'échelle mystique reliant terre et ciel, dont l'âme est invitée à faire l'ascension dans la mesure de son désir, de sa connaissance et de son amour.

d) Suivant Raban Maur († 856), aux sept degrés du temple d'Ézéchiël correspondent les sept dons du Saint-Esprit. Rupert de Deutz († 1135) reprenant les douze degrés présentés par Benoît parle d'une échelle dont la montée correspond aux béatitudes. Hugues de Saint-Victor considérant l'arche de Noé place une échelle aux quatre angles des trois degrés, son commentaire concernera donc douze échelles. Ainsi la plupart des théologiens mystiques présentent leurs échelles : en partant des douze fils de Jacob, sont décrits douze degrés par Bérengaud († 1152). S'inspirant des psaumes graduels, Bruno, fondateur des Chartreux, († 1101) en précise quinze et Honorius d'Autun dresse deux échelles (**Scala coeli major** — **Scala coeli minoi**). Selon Richard de Saint-Victor, la contemplation est comparable à une échelle élevant l'homme vers le ciel, de même le visible doit s'interpréter comme une échelle pour monter vers l'invisible et les similitudes sont comparables à une échelle pour celui qui ne possède pas les ailes de la contemplation (*De trinitate* 5—6 23,). Dans un sens identique, Bernard de Clairvaux († 1153) compose son traité sur l'humilité et l'orgueil (*de gradibus humilitatis et superbiae*) et Guillaume de Saint-Thierry décrit longuement dans sa *Lettre aux Frères du Mont-Dieu* trois degrés ascensionnels.

e) Si les théologiens du XII<sup>e</sup> siècle reviennent constamment sur le symbole des divisions inspirées du thème de l'échelle, leurs successeurs reprendront à leur profit ces interprétations, s'inspirant de leurs textes, tout en les commentant d'une façon personnelle. Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, Alain de Lille considère l'échelle de Jacob en tant que degrés de perfection, il en distingue sept : parlant de la croix il la contemple sous la forme de six degrés successifs ; Thomas Gallus parle de sept degrés pour parvenir à la contemplation. Selon David d'Augsbourg la prière comporte sept niveaux ; quant à Raymond Lulle (XIV<sup>e</sup> s.), l'échelle se présente sous une forme encyclopédique, c'est en partant des minéraux que l'homme monte jusqu'à Dieu ; Adam le Chartreux († 1401) compose un traité dont le titre est *Scala coeli attingendi*.

Il serait possible de poursuivre cette énumération, nous avons seulement cité quelques textes, ceux-ci sont suffisants pour nous faire comprendre l'ampleur du thème de l'échelle dans son mouvement ascensionnel. L'échelle symbolise toujours, dans l'art et la littérature inspirés du christianisme, la montée que l'homme doit entreprendre, afin de parvenir au royaume de Dieu. Cette échelle équivaut donc à un voyage, sorte de pèlerinage semé d'écueils, montée progressive et lente chargée d'embûches. Chaque relais comporte ses propres dragons, gardiens du seuil, que nous retrouvons dans les différents folklores. Il s'agit toujours de les vaincre, afin de gravir un autre échelon.

Un tel symbole ascensionnel indique une hiérarchie, un mouvement. Au départ, la condition terrestre ; à l'arrivée l'état angélique. Entre les deux, des étages, avec leurs étapes provisoires, qui ne marquent pas des points d'arrêt ou de repos, mais la beauté entrevue, la paix qui commence à rassurer le voyageur et qui l'encourage à poursuivre le chemin, à faire face aux luttes qu'il doit accepter. Qu'il se dépouille, qu'il se dénude, sa démarche deviendra de plus en plus aisée. C'est pourquoi l'ascèse a son importance. Notons que les sept degrés décrits par les mystiques ont un rapport avec les sept portes du ciel que l'on trouve dans l'initiation du mithriacisme. Chacune d'elles est gardée par un ange et l'initié doit chaque fois se dépouiller, afin de parvenir à la résurrection de la chair.

f) Ce thème de l'échelle fait apparaître la nécessité de relier le bas et le haut et de gravir peu à peu la distance qui les sépare, par des étapes qui sont comparables à des marches. *Celui qui monte ne s'arrête jamais*, dira Grégoire de Nysse, *il va de commencement en commencement, par des commencements qui n'ont jamais de fin*. Au départ l'homme est charnel, attaché aux biens terrestres, à l'arrivée le voici spirituel, relié au monde céleste dans lequel il se trouve introduit. C'est comme une ascension de montagne vers le soleil. Ici, l'échelle retrouve l'arbre jeté entre terre et ciel. C'est dans ce sens qu'Herrade de Landsberg présente une échelle des vertus dans son ouvrage nommé *Hortus deliciarum*. Les barreaux noirs et blancs se succèdent. Les démons poursuivent les pécheurs sur les échelons noirs en essayant de provoquer leur chute.

Il conviendrait encore de préciser la direction verticale de la montée (**ascensus**) et de la descente (**descensus**), le sommet est rigoureusement au-dessus de la base. C'est ainsi que Maître Eckhart a pu écrire : *Ce qu'il y a de plus haut, dans son insondable Déité, correspond à ce qu'il y a de plus bas dans la profondeur de l'humilité*. Dans un sens identique s'affirme ce propos de Macrobie : *tout se suit dans les successions continues, et va dégénéralant par ordre d'échelon, du premier au dernier degré ; l'observateur judicieux et profond doit trouver qu'à partir du Dieu suprême jusqu'à la lie la plus vile, tout s'unit et s'enchaîne par des liens mutuels et à jamais indissolubles* (*Commentaire sur le Songe de Scipion 1, 14, 15*).

Il est évident que cette symbolique de l'échelle est fidèle à la tradition platonicienne décrivant l'ascension de l'âme en partant du monde sensible et s'élevant de degrés en degrés vers l'intelligible (DAVS, passim). M. - M.D.

5. Symbole d'ascension, l'échelle en est venue à désigner le ravissement du Prophète de l'Islam (**Mi'radj**). Lorsque l'ange Gabriel ravit le Prophète aux cieux, lors de son ascension nocturne, une échelle (**mi'radj**) superbe apparut : c'était celle vers laquelle les mourants tournent leurs regards et dont se servent les esprits des hommes pour monter au ciel (de même l'échelle de Jacob dans la Bible, le livre éthiopien des Jubilés, le livre des Mandéens, les Mystères de Mithra.)

Pour les Souris, l'ascension est le symbole de la montée de l'âme, échappant aux liens du monde sensible, jusqu'à la connaissance mystique.

Les degrés de l'échelle symbolisent aussi les années de la vie. *Les paysans du Zakkar et de la vallée du Chelif, en Algérie, plantent encore, sur les tombes des stèles funéraires en bois d'olivier, représentant de façon schématique les sept cieux de l'échelle terrestre* (SERH, 148). E.M.

6. Ce thème de l'échelle est d'origine extrabiblique. Qu'on se souvienne de l'échelle de Ré qui relie la terre au ciel. Le *Livre des Morts égyptiens* fait allusion à l'échelle qui permet de voir les dieux. L'idée de l'échelle est liée au mythe du *centre du monde* ; mais tout lieu sacré peut devenir centre\* et de ce fait toucher le ciel.

Les Egyptiens ont conservé dans leurs textes funéraires l'expression *asket pet* (asket = marche) pour montrer que l'échelle mise à la disposition de Ré pour qu'il puisse monter de la terre au ciel est une échelle réelle (Budge, *From Fetish to God*). *Est installée pour moi l'échelle pour voir les dieux*, dit *Le Livre des Morts*. *Dans nombre de tombeaux du temps des dynasties archaïques ou médiévales, on a trouvé des amulettes figurant une échelle ou un escalier\** (Budge, *The Mummy*) (ELIT).

7. Chez les Taulipang, *afin de gagner le pays des esprits, le chaman boit une infusion préparée avec une liane dont la forme suggère une échelle* (A. Métraux, *Le Shamanisme chez, les Indiens de l'Amérique du Sud tropicale*, cité par ELIC, 296).

L'ascension du chaman ouralo-altaïque pour offrir à Bai-Ulgen l'âme du cheval sacrifié, s'accomplit également par sept échelons ou encoches taillées dans le tronc d'un bouleau. Chacun de ces échelons marque également le passage par une sphère planétaire. Comme dans le mystère de Mithra, le sixième échelon correspond à la Lune et le septième au Soleil.

Même symbolisme ascensionnel chez les Turcs : *dans le poème. Uigur Kadatku Bilik, un héros rêve qu'il gravit une échelle de cinquante échelons, au bout de laquelle une femme lui donne à boire ; ainsi ranimé il peut parvenir jusqu'au ciel* (ELIT).

Eliade résume la leçon de ces faits : tout symbolisme ascensionnel signifie la **transcendance de la vocation** humaine et la pénétration dans des niveaux cosmiques supérieurs (ELIT).

8. Mais l'échelle peut également être utilisée par la divinité pour descendre du ciel vers la terre : à l'Est de Timor, le *Seigneur- Soleil*, divinité suprême, descend une fois l'an dans un figuier pour féconder son épouse, la Terre-Mère. Pour lui faciliter la descente on dresse sur le figuier une échelle de sept ou dix échelons (cette fête a lieu en début de saison des pluies).

Dans de nombreuses représentations des Amérindiens il est fait mention d'une échelle permettant d'accéder à F arc-en-ciel\*. Souvent même l'arc-en-ciel est figuré par une échelle : ainsi chez les Pueblo (LEHC). L'arc-en-ciel représente le chemin des morts. Mais il est aussi la voie descendante, aussi bien qu'ascendante, par laquelle les habitants du ciel communiquent avec ceux de la terre, comme par une échelle. A.G.

9. L'arc-en-ciel conduit à l'idée d'échelle-double et à son symbolisme particulier. Cette figure est très ancienne ; on la croit d'origine chaldéenne. Elle est parfois inscrite à l'intérieur d'un cercle couronné ou d'une étoile. Elle est un symbole de la justice en ce qu'elle marque une égalité entre la descente et la montée, entre la faute et le châtement. On a vu également dans ces deux parties égales de l'échelle, pivotant sur la barre qui les unit au sommet, une équivalence de la balance et le symbole de la justice immanente. Toute faute déclenche automatiquement des forces destructrices sur le coupable et, par cercles concentriques, sur sa sphère d'influence : le châtement est soumis à une sorte de déterminisme physique.

10. Dans la littérature psychanalytique, l'escalade, l'escalier\*, l'échelle tiennent une place importante. Dans les rêves, l'échelle en tant que moyen d'ascension engendre la peur, la crainte, l'angoisse ou — au contraire — la joie, la sécurité, etc. Le rêve éveillé présente d'innombrables suggestions de montées et de descentes et son interprétation s'inscrit principalement dans une dialectique de verticalité.

## ÉCHIDNA

1. Monstre à corps de femme, les jambes remplacées par une queue de serpent, elle est assimilée à vipère Epouse de Typhon\*, elle conçoit des monstres, tels que Cerbère, le chien des Enfers, le lion de Némée, la Chimère\*, etc. Elle figure *le désir terrestre vaniteusement exalté envers l'esprit ... l'exaltation sentimentale envers l'esprit ; la nervosité* (DIES, 120).

2. C.G. Jung a fait d'Echidna, dans la perspective analytique de l'inceste, une image de la mère : belle Jeune femme jusqu'à la taille, mais affreux serpent à partir de là. Cet être double correspond à *l'image de la mère : en haut, la moitié humaine, aimable et attirante ; en bas, la moitié animale, terrible, que la défense incestueuse transforme en animal angoissant*. Elle ne met au monde que des monstres horribles, en particulier, *Orthrus, le chien du monstrueux Géryon qui fut tué par Hercule. C'est avec ce chien, son fils, que dans une union incestueuse, Echidna engendra le Sphinx. Ces matériaux suffisent à caractériser la somme de Libido qui produisit le symbole du Sphinx\** (JUNL, 174, 205). Echidna est un symbole de la **prostituée apocalyptique**, de la libido qui brûle la chair et la dévore. Elle est la mère de ce vautour qui déchirait les entrailles de Prométhée. Elle est le feu des Enfers, le désir excité, à jamais inassouvi.

## ÉCHO

Chez les Maya, Echo est un des attributs du grand dieu chthonien, le Jaguar\*. 11 est de ce fait associé aux montagnes, aux animaux sauvages, particulièrement au tapir, et aux tambours\* d'appel (THOH).

D'après une légende grecque, la Nymphé Echo, déçue par son amour éperdu pour Narcisse\*, dédaignée, languissante, se réfugie dans les bois et les grottes et finit par s'identifier au rocher, qui répercute tous les bruits ; selon d'autres légendes, elle aurait détourné l'attention d'Héra, épouse de Zeus, pendant que celui-ci courtisait ses sœurs ; elle en aurait été punie en devenant *celle qui ne sait point parler la première, qui ne peut se taire quand on lui parle, qui répète seulement les derniers sons de la voix qui la frappe* (Ovide, *Métamorphoses*, 3). Objet de beaucoup d'autres légendes, Echo apparaît comme le symbole de la régression et de la passivité, qui peuvent n'être qu'un état passager, précédant une transformation. Elle évoque aussi les notions de double, d'ombre, de golem\*.

## ÉCLAIR

1. Symbolise l'étincelle de la vie et le pouvoir fertilisant. C'est le feu céleste d'une immense puissance et d'une redoutable rapidité : il peut être bénéfique ou néfaste. Le terme hébreu est indifféremment traduit par éclair ou par lumière dans le récit de la création. L'éclair est comparé à l'émission du sperme, il symbolise l'acte viril de Dieu dans la création. C'est dans un sens identique que le *Psaume* (29, 3) parle de *la voix de Dieu qui fait vêler les génisses*. Quand Dieu parle, il est entouré par le bruit du tonnerre et la lumière des éclairs. (*Exode* 19, 16—18). Le Dieu biblique est un dieu des éclairs et aussi du feu. Selon *Job*, l'éclair est l'outil employé par Dieu (37, 3—4, 11—13).

Selon *Jérémie* (10, 12—13), le Dieu créateur du monde est présenté comme le Dieu du tonnerre et des éclairs ; le *Psaume* 77 (18—19) fait allusion également au tonnerre et aux éclairs. L'Elohim primitif est le dieu de la foudre.

Dieu apparaît le visage brillant comme l'éclair (*Daniel* 10, 6) ; ses mains, selon *Job*, sont couvertes d'éclairs (*Job* 36, 32).

Ce thème est repris des anciennes traditions babyloniennes. Chez les Grecs aussi, Zeus est le dieu de la foudre.

Sur le plan spirituel, l'éclair produit une lumière intérieure, obligeant le sujet à fermer les yeux, c'est-à-dire à se recueillir. L'éclair laisse une marque gravée sur l'homme au sens du texte de *Job* : *Il m'a marqué de son signe* (16,12).

L'éclair est un signe de puissance et de force, qui manifeste une énergie équilibrante (*Job*, 37,14-18).  
M. — M.D.

2. De même que le tonnerre, l'éclair est toujours un attribut du Dieu Suprême ouranien, dans les traditions africaines. Selon un mythe pygmée il est l'arme — le phallus divin — dans la hiérogamie élémentaire ciel-terre ; ce qui n'est pas sans rappeler les mythologies indo-européennes (l'éclair, arme d'Indra). Pour les Pygmées aussi, il est l'arme avec laquelle le dieu ouranien châtie l'adultère.

3. L'éclair, comme la pluie, a valeur de semence céleste ; ils constituent les deux faces d'un même symbole, fondé sur la dualité eau-feu, dans son expression fécondante, positive ou négative. C'est aussi un châtiment céleste faisant disparaître l'humanité par le feu ou par la pluie diluvienne.

L'association symbolique de l'éclair et de la fécondité est fréquente dans la pensée orientale, comme le prouve cette invocation taoïste : *de même que la foudre, élément puissant et irrésistible, fend le sein de la nue pour la changer en eau, qu'ainsi elle ouvre le sein de cette femme enceinte et procure de suite l'accouchement* (Granet, cité par HENL).

4. Dans l'ancien Pérou, *le soleil fécondant* prend aussi bien l'aspect de l'éclair avec qui il se confond et qui, à son tour, s'incarne dans l'image du serpent, généralement bicéphale, lequel est un symbole de pluie (TRIR).  
A.G.

5. Arme de Zeus, forgée par les Cyclopes dans le feu\* (symbole de l'intellect), l'éclair est le symbole de l'éclaircissement intuitif et spirituel (DIES, 118) ou de l'illumination soudaine. Mais, en même temps qu'il illumine et stimule l'esprit, il foudroie l'impétuosité des désirs inassouvis et désordonnés, que représentent les Titans. C'est le symbole ambivalent qui illumine ou qui foudroie. C'est lui qui foudroya la mère de Dionysos, Sémélé, incapable de soutenir la vue des éclairs divins.

6. Dans la tradition védique, l'acolyte de l'Agnihotra récite, en touchant l'eau :

*Tu es l'éclair ;  
détache de moi mon mal.  
De l'Ordre sacré, je vais à la Vérité (VEDV. 287).*

L'association de l'eau et du feu est ici particulièrement remarquable ; si elle est féconde en vérité, elle prend aussi un sens doublement purificateur : la vérité exigeant la pureté. L'eau et l'éclair sont également associés dans la *Chandyoga Upanishad* (7<sup>e</sup> livre, VEDV, 399, 401), dans une description de l'orage fécondant de la mousson :

*Le tejas, en vérité, est plus que les eaux. C'est ainsi que, porté par le vêtît, il chauffe l'espace et l'on dit : Il fait chaud, il fait brûlant, certainement il pleuvra. C'est le tejas qui, après avoir produit ces signes avant-coureurs, déchaîne les eaux. C'est alors que, parmi les éclairs qui sillonnent les nuages en tous sens un fracas<sup>1</sup> résonne ... Prends une vue juste du tejas.*

Car l'éclair n'est pas seulement cette apparence, ni la lumière, ni la pluie fécondante. Il est, en vérité, le symbole d'une autre réalité :

*Quant à celui qui tient le tejas pour brahman, resplendissant lui-même, il atteint des inondes resplendissantes, éclatants, affranchis de ténèbres. Dans le domaine du tejas, // peut tout ce qu'il veut, celui qui tient le tejas pour brahman.*

La *Kena Upanishad* précisera que le brahman est celui qui éclaire les éclairs... ainsi dans l'ordre du divin. Mais cette vérité ne peut être connue, comprise, saisie dans une intuition globale que par celui qui a chassé le mal, qui a ses assises dans le monde infini, inviolable du ciel (VEDV. 425).

## ÉCLIPSE

1. L'éclipsé, en tant qu'elle marque une disparition, une occultation accidentelle de la lumière, est à peu près universellement considérée comme un événement dramatique. C'est un signe de mauvais augure, annonçant des événements funestes : c'est le cas dans l'ancienne Egypte ; dans les pays arabes, bien qu'une telle croyance paraisse difficilement compatible avec l'enseignement du Prophète ; en Chine... Seuls, apparemment, les Cambodgiens interprètent l'éclipsé dans un sens favorable ou défavorable, selon la façon dont elle se produit. Il existe des prescriptions canoniques dans l'Islam, et des cérémonies bouddhiques à l'occasion des éclipses. Elles sont mises fréquemment en rapport avec la mort : c'est la mort de l'astre. L'astre est dit dévoré par un monstre (le **Rahû** hindou, qui est aussi **kâla**, glouton\*). En chinois, le mot éclipse et le mot manger (**tch'eu**) s'expriment par le même caractère : la lune est mangée par un crapaud.

2. L'éclipsé est, pour les anciens Chinois, un dérèglement cosmique dont l'origine ne peut se trouver que dans un dérèglement micro-cosmique, à savoir celui des empereurs, ou de leurs femmes. C'est une domination du yang (mâle, lumière) par le yin (femelle, obscurité), Il convient — c'est aussi un point de vue largement partagé — de porter secours à l'astre en danger, ou égaré : on rétablit l'ordre cosmique par la rétablissement de l'ordre terrestre (en formant, par exemple, les vassaux en carré), on tire des flèches vers le ciel, soit contre le monstre dévorateur ; soit, suggère Granet, comme oblation ; soit encore, selon une tradition plus récente, mais peu satisfaisante, contre la lune (yin) éclipsant le soleil (yang).

D'une façon générale, l'éclipsé se présente comme l'annonciatrice des dérèglements cataclysmiques d'une fin de cycle, qui appelle intervention ou réparation, en vue de préparer l'avènement d'un cycle neuf : ce sera la libération de l'astre avalé par le monstre (GRAD, GRAP, SOUL).  
P.G.

3. On trouve dans l'ancien Pérou quatre explications des éclipses. Elles sont considérées de toute façon comme de mauvais augure. Une éclipse de soleil comptera parmi les signes ayant annoncé la venue des Espagnols et l'écroulement de l'Empire inca.

a) Selon la plus ancienne croyance un monstre, jaguar\* ou serpent\*, dévore l'astre ;

b) l'astre est malade et meurt ;

c) le soleil se cache, par colère contre les hommes ;

d) la théogamie Soleil — Lune s'accomplit. Les deux astres s'unissent, la lune ayant séduit et dominé le soleil.

A.G.

### ECRITURE (VOIR LANGAGE, NOM, SON, LETTRES)

1. Un antique document représente **Thot** tirant les caractères de l'écriture du portrait des Dieux. L'écriture apparaît de ce fait à *l'image de Dieu*, d'une origine sacrée, et s'identifie à l'homme. Elle est le signe visuel de l'Activité divine, de la manifestation du Verbe. Certains ésotéristes musulmans font des lettres\* de l'alphabet les éléments constitutifs du *corps* même de Dieu. Dans l'Inde, Sarasvatî la **shakti\*** de Brahma, *déesse de la parole*, est aussi désignée comme *déesse* — *alphabet (lipidevî)*, les lettres s'identifiant aux parties du corps. La guirlande des cinquante lettres portée par **Brahma**, *producteur* de la manifestation, a le même sens : lire des lettres dans l'ordre de l'alphabet est **anuloma**, l'évolution (**shrishti**) ; les lire dans l'ordre inverse est **viloma**, *la réintégration (nivritti)*.

2. Le Nom divin suprême chez les Hébreux (**Yahvé**), comme chez les Arabes (**Allah**), se compose de quatre lettres, détermination quaternaire de l'Unité. La gnose musulmane les met en relation avec les quatre éléments, les quatre points cardinaux, les quatre Anges de la glorification. On semble pouvoir dire, avec Saint-Martin, que les quatre lettres essentielles expriment les qualités ou la puissance divine, et que l'alphabet développé représente la *production* du Verbe (**anuloma**). L'Islam envisage encore sept *lettres suprêmes* homologuées aux sept *Intelligences*, ou *Verbes divins*. Les 28 lettres de l'alphabet complet sont l'homme achevé — esprit et corps — ce sont aussi les 28 mansions lunaires ; toutefois, comme le précise Ibn Arabî, ce ne sont pas les mansions qui déterminent les lettres, mais bien l'inverse. Tout un symbolisme est en outre tiré du fait que la **Shahâda** (*l'Attestation* fondamentale de l'Islam) comporte quatre mots, sept syllabes et douze lettres. La création est effectivement envisagée comme un livre dont les créatures sont les lettres. *Il n'est rien dans le monde*, écrit Abu Ya' qûb Sejestanî, *qui ne puisse être considéré comme une écriture*. Le *Livre du monde* exprime en outre l'unicité du *Message* divin primordial, dont les Ecritures sacrées sont les traductions particulières. Notons encore que, tant dans la **Kabbale** hébraïque que dans l'ésotérisme musulman, chaque lettre correspond à un nombre, qui détermine ainsi les rapports symboliques entre les éléments de la manifestation.

3. Le symbolisme cosmologique des lettres\* paraît bien survivre dans le rituel de l'alphabet, pratiqué lors de la dédicace des églises catholiques, rituel qui évoque la domination de l'Eglise sur les dimensions de l'espace et du temps. S'agissant en l'occurrence des alphabets grec et latin, les deux instruments principaux de la liturgie d'Orient et d'Occident, on a pu dire qu'il s'agissait aussi de symboliser l'union des Juifs et des Gentils, la lettre des deux Testaments, *enfin les articles mêmes de notre foi* (BENA).

Il va de soi que le symbolisme des lettres, ainsi envisagé, donne aux Ecritures sacrées une pluralité de sens hiérarchisés, que Dante fixait à quatre. Le Coran en a sept. En fait, l'obscurcissement progressif de certains sens n'est pas sans rapport avec l'altération de l'écriture elle-même. Les hiéroglyphes, les idéogrammes primitifs sont la traduction d'un langage *divin* et certainement rituel. L'altération des idéogrammes — particulièrement sensible en Chine — leur retire cette valeur. En outre, la science des analogies phonétiques, familière non seulement aux Chinois, mais aux Hindous (**nîrukta**), et même à Platon (elle est évoquée dans le *Cratyle*) est un élément symbolique précieux, mais qui s'estompe aisément en raison de son absence apparente de *logique*. L'étude du langage et même de la grammaire — chez un Patanjali, un Bhartrihari — peut être un exercice d'ordre spirituel, un véritable **Yoga**.

L'Inde (hindoue aussi bien que bouddhique) fait encore un large usage rituel de l'idéogramme et du caractère. On les utilise dans le tracé des **yantra**\* où ils sont de véritables représentations divines (les *racines* de l'écriture sont d'ailleurs à elles seules de véritables **yantra**). Le Tantrisme les situe, en tant que *syllabes-germes* (**tattvabija**) — c'est-à-dire en tant que *fixation* des **mantras** — dans chacun des *centres subtils* de l'être. De la même manière, les **siddha**, caractères symboliques du **Vajrayâna**, sont des représentations de Bouddhas ou d'autres figures sacrées, et entrent à ce titre dans le **mandala**.

4. Il faut encore dire un mot des *illettrés* que sont de nombreux maîtres spirituels (ainsi de Mohammed lui-même ; du patriarche **zen** Houei-nêeng ; plus près de nous, du grand mystique Ramakrishna) ; ce caractère est évidemment tout le contraire de l'ignorance ; il symbolise la perception intuitive immédiate des Réalités divines, la libération des servitudes du littéralisme et de la forme (AVAS, BEUA, CORT, LIOT, CACG). P.G.

5. Si l'écriture chinoise est essentiellement symbolique, c'est qu'elle n'utilise aucun signe auquel on pourrait ne prêter que la simple valeur d'un signe. Les Chinois désirent que dans tous les éléments du langage : sonores et graphiques, rythmes et sentences, éclate l'efficacité propre aux symboles. Par ce moyen, l'expression *figure* la pensée, et cette figuration concrète impose le sentiment qu'exprimer n'est pas évoquer, mais *réaliser*.

Ainsi, on peut dire qu'écrire, comme parler, en chinois, c'est plus se préoccuper d'efficacité qu'obéir à des besoins d'ordre strictement intellectuel.

Le mérite de cette écriture figurative qui permet toutes les expressions de pensée, même les plus scientifiques, est dans le fait qu'elle permet de donner aux mots leur fonction **de force agissante**.

La puissance de réécriture en Chine est d'une telle importance, que la calligraphie a surpassé la peinture. Voici ce que Wang-Hsichih (321—379), prince de la calligraphie de Chine, a dit sur l'art de l'écriture :

— *Chaque trait horizontal est une masse de nuages en formations guerrières, chaque crochet un arc bandé d'une force rare ; chaque point un rocher tombant d'un sommet élevé ; chaque bec, un crochet de cuivre ; chaque prolongement de ligne, un sarment vénérable et chaque trait libre, et délié un coureur prêt à bondir.*

6. Les Egyptiens ont connu plusieurs types d'écriture. Les hiéroglyphes, sculptures sacrées, constituaient une écriture monumentale. Ils étaient d'abord des idéogrammes (images d'idées), mais ils jouèrent aussi le rôle de lettres. *Le système de l'écriture repose sur la combinaison dans les mots de ces signes figuratifs et de ces signes phonétiques. En d'autres termes, les hiéroglyphes sont des dessins d'objets divers empruntés aux trois règnes la nature, aux métiers, aux arts, etc., et qui expriment les uns des idées, les autres des sons. On divise les signes idéographiques en figuratifs et en symboliques* (PIED, 262 ; voir également POSD, 129—134). Les premiers parlent d'eux-mêmes : le dessin d'un lion couché désigne un lion ; les seconds expriment des idées abstraites qu'il n'était possible d'indiquer que par des images conventionnelles ou allégoriques. Ainsi deux bras tenant l'un un bouclier, l'autre une pique, désignent la guerre, le combat (ibidem). La pensée égyptienne se développait ainsi sur la base d'une substructure de symboles, qui revêtirent plus que la valeur d'un signe conventionnel, mais se chargèrent d'une force magique et d'une puissance évocatrice. L'écriture hiératique fut une simplification et une abréviation de la précédente ; elle fut employée dans les papyrus et les actes de la vie civile : elle se lit de droite à gauche sur des lignes horizontales. Seuls les textes sacrés continuaient d'être écrits en hiéroglyphes linéaires, sur des verticales comme sur des colonnes. L'écriture démotique est dérivée de la seconde, mais elle est extrêmement difficile à déchiffrer. Elle a servi surtout aux actes civils, mais aussi à des textes magiques (ibidem 181). Enfin, il existe une écriture secrète, de caractère essentiellement phonétique, pratiquant l'homophonie et le calembour, qui n'est accessible qu'à des initiés ou aux heureux chercheurs qui ont réussi des rapprochements avec les autres écritures et violé le secret des symboles.

7. L'ensemble des documents que l'on possède sur le monde celtique de l'Antiquité prouve que les Celtes connaissaient et utilisaient réécriture. Mais ils ne lui accordaient pas la valeur absolue d'archivé et de moyen d'enseignement que nos sociétés modernes lui attribuent

aujourd'hui. Ce qui est écrit est en effet fixé définitivement, sans aucune modification possible, alors que le savoir doit se transmettre et se renouveler à chaque génération. L'écriture était du ressort du *dieu aux liens*, Ogmios, et elle avait pleine valeur magique. Elle constituait même une très grave sanction, car la malédiction écrite avait des conséquences infiniment plus durables que la simple incantation parlée ou chantée. La complication et la difficulté de l'écriture irlandaise primitive, les **ogams**, étaient du reste telles qu'elles prohibaient tout texte de quelque longueur. Tous ceux qu'on possède sont de très brèves inscriptions funéraires comportant à peu près uniquement le nom du défunt.

8. Cependant, malgré tous les efforts accomplis pour l'ériger en *image de Dieu*, en *traduction du Cosmos*, voire pour la diviniser, l'écriture apparaît comme un substitut dégradé de la parole. L'histoire de l'écriture ne remonte pas au-delà de 6 000 ans. Les grands maîtres, Socrate, Bouddha, Jésus-Christ n'ont pas laissé d'écrit. Elle symbolise une perte de présence, l'écriture arrive, quand la parole se retire. C'est un effort pour encapsuler l'esprit et l'inspiration : elle reste comme un symbole de la parole absente. Le fondateur de la linguistique moderne, de Saussure, a bien distingué ; *langage et écriture sont deux systèmes de signes distincts : l'unique raison d'être du second est de représenter le premier*. Elle matérialise la révélation, elle coupe le lien humain et le remplace par un univers de signes. Pour réactiver la révélation, il faut une *présence parlante*. *On n'écrit pas dans les âmes avec une plume*, disait Joseph de Maistre. Jean Lacroix résume bien cette valeur symbolique de l'écriture, par opposition au langage : *un effort second et dangereux pour se réapproprier symboliquement la présence*.

## ÉGIDE

Arme de Zeus (*Iliade*, ch. 15) ; à l'origine, simple peau de chèvre ; devenue ensuite un bouclier terrifiant, forgé par Héphaïstos (Vulcain) et recouvert de la peau de la chèvre Amalthée, qui avait nourri Zeus de son lait. Zeus en fit don à Apollon, puis à Athéna (Minerve). Suivant certaines descriptions, l'égide d'Athéna, en peau de chèvre, était frangée de têtes de serpents et portait en son centre la figure terrifiante **de la** Gorgone. Symbole de la puissance souveraine, puis de la protection ou du patronage d'un grand.

Mais l'égide, au contraire de la foudre, n'est pas une arme destinée à frapper. C'est une **arme psychologique**, visant à inspirer la crainte et à inciter les mortels à ne placer leur confiance qu'en celui qui la mérite, le Dieu tout-puissant. A l'origine, elle symbolisait la tempête, génératrice d'épouvante et de panique.

*Pour toi, prends dans tes mains l'égide frangée ; puis, agite-la bien fort, pour mettre en déroute les héros achéens. . .* (HOMI, 15, 229—230). Phœbos Apollon tient l'égide impétueuse, terrible, velue, éclatante, qu'Héphaïstos, le bon forgeron\*, a donnée à porter à Zeus pour mettre en fuite les hommes. L'égide en main, il montre la route à ses gens : *Tant que Phœbos Apollon garde l'égide immobile entre ses mains, les traits des deux côtés portent, et les hommes tombent. Mais lorsqu'en face des Danaens aux prompts coursiers, les yeux fixés sur eux, il se met à l'agiter et, en même temps, pousse lui-même un très long cri, leur cœur en leur poitrine subit le sortilège ; ils oublient leur valeur ardente. On voit ainsi parfois, au cours de la nuit noire, un troupeau de bœufs, ou bien encore une ample bande de brebis, que bousculent deux fauves, apparus brusquement, à l'heure où le gardien n'était pas là. De même sont mis en déroute les Achéens, désormais sans courage : Apollon parmi eux a jeté sa panique, cependant qu'il donne la gloire aux Troyens et à Hector* (HOMI, XV, 310—328).

## ÉGLISE

Le symbole de l'Eglise revêt des formes différentes. Celle-ci est parfois opposée à la Synagogue dont les yeux, le plus souvent bandés, indiquent un aveuglement. L'hymne **Laetabundus** qui se récite à Noël en précise la raison : Isai'e l'a chantée (la naissance du Christ), la Synagogue s'en souvient, et pourtant elle ne cesse point d'être aveugle (**numquam tamen desinit esse caeca**). *L'Eglise est aussi symbolisée par une vigne\*, une barque\*, une tour\**. Comparée souvent à la Vierge, elle, est encore, nommée *l'épouse du Christ* ; elle remplace, Israël, dans les *Commentaires chrétiens du Cantique des Cantiques*. Comme Israël était l'Eglise dans l'Ancien Testament, l'Eglise est l'Israël du Nouveau Testament.

Dans ses visions, Hildegarde de Bingen (XII<sup>e</sup> siècle) revient fréquemment sur l'Eglise. Elle dira par exemple : j'ai vu une **image de femme** immense et semblable à une  **cité**. Elle portait sur la tête une merveilleuse couronne. De ses bras des rayons de gloire descendaient allant du ciel à la terre ; son ventre ressemblait à un filet aux mille mailles, par où entraient et ressortait un grand nombre de personnes. Elle semblait vêtue de clarté, mais il apparaissait impossible de discerner ses vêtements. Près de sa poitrine, une sorte d'aurore brillante faisait jaillir des feux rouges, et des chants célébraient le cantique de l'aurore. Au moment où cette femme étendait sa gloire comme un vêtement, elle dit : *Je dois être mère*. Aussitôt des anges accoururent et ils se mirent à préparer des places pour les hommes ; des enfants noirs marchaient sur la terre, d'autres nageaient dans l'air comme des poissons. La femme les attirait en elle-même et ils sortaient par sa bouche. Soudain, un visage d'homme brillant comme une flamme apparut, il arracha la tunique noire des enfants et les vêtit de robes blanches.

Une autre vision présente l'Eglise sous les traits d'un buste de femme. Elle est adossée à une tour formée par une seule grande pierre blanche. Cette tour est percée de trois fenêtres, ornée de pierres précieuses et environnée de flammes d'or. Ces flammes symbolisent l'Esprit Saint, que l'Eglise reçut le jour de la Pentecôte. Les dons du Saint-Esprit continuent à se déverser sur l'Eglise et chaque chrétien en est le bénéficiaire. Le visage de l'Eglise est à la fois doux et grave. Elle porte un diadème sur la tête et ses mains levées sont ouvertes. Des groupes de deux ou trois petits personnages de couleurs foncées ou claires, dont les attitudes sont diverses, représentent les confirmés. On les voit près des oreilles de la femme, sur sa poitrine et sur son ventre. Les uns sont remplis d'une lumière éclatante, d'autres apparaissent plus sombres. Tous les hommes ne sont pas audibles à l'Esprit-Saint : ces personnages correspondent aux différents états spirituels (DAVR, 227—228).

Dans le *Pasteur* (qui appartient aux apocalypses apocryphes), Hermas décrit l'Eglise à travers ses visions. Dans la première, il la considère sous les traits d'une matrone vieille et vénérable. Peu à peu, celle-ci se dépouillera de sa vieillesse, elle deviendra dans la quatrième vision comparable à une mariée symbolisant les élus de Dieu. Si la femme apparaît âgée, c'est parce que l'Eglise fut créée comme la première des créatures.

L'Eglise chrétienne symbolise l'image du monde. L'expression de Pierre Damien est significative : **Ecclesia enim figuram mundi gerit**.

L'Eglise symbolise Jérusalem, le royaume des élus, l'église paradisiaque, le microcosme et l'âme humaine, selon le *Rationale* de Durand de Mende (GROM, 80).

Pour Aelred de Rievaulx, l'Eglise désigne le peuple de Dieu. Elle comprend dans son sein tous les justes, depuis Abel jusqu'au dernier juste (*Sermon du temps et des saints*, 10).

Elle est aussi considérée comme l'Epouse du Christ et la Mère des chrétiens. A cet égard, tout le symbolisme de la mère lui est applicable. M.-M.D.

## EGYPTE

Dans la tradition biblique, l'Egypte a symbolisé le pays de la servitude subie, Le pays d'où viennent les tentations de l'idolâtrie et les menaces d'invasion, par opposition à la Terre Promise. Et cependant, au début de l'Evangile, on voit une *fuite en Egypte*, comme si la Palestine d'Hérode dépassait en perversion l'ancien pays des Pharaons ; mais la famille de Jésus ne tarde pas à revenir en Galilée. On peut voir dans ces traditions le symbole de la fuite, de l'éloignement d'une vie asservie aux sens ou à des forces étrangères, et de la marche vers une forme de vie supérieure et libre.

Les anciens Egyptiens appelaient eux-mêmes leur domaine *le Noir et le Rouge*; le rouge désignait l'aspect saharien du pays, aux étendues désertiques et brûlées ; le noir l'aspect nilotique, la vallée qui s'étire le long du fleuve fécondant : il la noircit de ses alluvions et lui donne les couleurs sombres d'une riche végétation. L'Egypte symbolise ainsi l'union des contraires ; la stérilité du désert et la fertilité de la vallée.

Elle symbolise aussi un autre couple de contraires : *un carrefour ouvert et une oasis fermée* (POSD, 98). Carrefour : quatre mondes en effet y convergent : le Sahara, l'Afrique noire, le

Proche-Orient asiatique, le Méditerranée mi-européenne. Oasis : sa ceinture de mers et de déserts l'isole et lui a valu trois millénaires de civilisation autonome et quasi immuable.

## ÉLÉMENTS

1. La théorie chinoise des **Cinq Éléments** daterait du deuxième millénaire avant notre ère et serait apparue dans un petit traité, qui passe pour être le plus ancien de la philosophie chinoise : le *Hong-Fan*.

Ces Cinq Éléments sont : l'eau, le feu, le bois, le métal et la terre, que les Chinois font correspondre aux cinq premiers nombres 1—2—3—4—5.

Ces éléments ont des correspondances dans le temps et dans l'espace :

l'eau avec le bas, l'hiver, le Nord (situé au bas de la carte) ;

le feu avec le haut, l'été, le Sud ;

le bois avec le printemps et l'Est ;

le métal avec l'automne et l'Ouest ;

la terre est au centre, prêtant son assistance à tous les autres points et éléments.

A chaque élément, les Chinois ont fait correspondre également un animal, un viscère, une couleur, une saveur, une plante, un mode de l'échelle musicale pentatonique, une planète, ce qui les amenait à dire que tout ce qui se trouvait sur la Terre pouvait être sous la dépendance d'un élément. (Voir tableau suivant.)

ELEMENTS	EAU	FEU	BOIS	MÉTAL	TERRE
Nombres	1	2	3	4	5
saveur	salée	amère	acide	acre	douce
Activités humaines	gravité	bon ordre	science	entente	sainteté*
signes célestes	pluie	yang	chaud	froid	vent
végétaux	millet jaune	haricot	blé	oléagineux	millet blanc
Animaux domestiques	porc	poulet	mouton	chien	bœuf
notes	Vu	Tche	Rio	Chang	Kong
viscères	reins	poumons	rate	foie	cœur
couleurs	noir	rouge	vert	blanc	jaune
Éléments corporels	sang	souffle	os	ongles	muscles
sentiments	colère	plaisir	joie	peine	amour

Naturellement, il est impensable de vouloir faire agir les éléments, sans se reporter à l'action du Yin\* et du Yang\*.

Les Cinq Éléments réagissent les uns sur les autres, tour à tour se produisant l'un de l'autre, ou se détruisant l'un par l'autre. Ce principe de classement et d'équivalence répond au besoin d'harmoniser la vie humaine et l'ordre cosmique, le *Yin et le Yang* ayant eux pour fonction d'animer les aspects antithétiques de l'ordre cosmique, c'est-à-dire des éléments le composant ; il est clair que la théorie des Cinq Éléments ne peut se concevoir sans eux.

2. Pour les Grecs, comme dans la plupart des traditions, les éléments sont au nombre de quatre : l'eau\*, l'air\*, le feu\*, la terre\*. Mais ils ne sont point irréductibles entre eux ; au contraire, ils se transforment les uns dans les autres (Platon, *Timée* 56 s.). Ils procèdent même les uns des autres avec une rigueur qui atteint celle des raisonnements mathématiques. Aussi leur théorie est-elle liée, dans le *Timée*, à celle des Idées et des Nombres, et à celle de la Participation qui est au cœur de la dialectique platonicienne. Chacun de ces éléments se subdivise en variétés, selon les mesures de la participation et des mélanges. Ainsi distingue-t-on trois sortes de feu, la flamme brûlante, la lumière, les résidus incandescents de la flamme (Albert Rivaud). Un cinquième élément était rattaché tantôt à l'air, tantôt au feu, l'éther.

3. Ces éléments ont leur correspondance dans la symbolique fondée sur l'analyse de l'imaginaire. Chacun d'eux est conducteur vers une autre réalité que lui-même. Les travaux de Gaston Bachelard sont à cet égard d'une extraordinaire richesse, ils montrent comment l'image

de l'air est à la base de toute une *psychologie ascensionnelle*, qui a elle-même ses contraires dans *l'envol* et dans la *chute* (BACA), comment les quatre éléments correspondent aux quatre tempéraments, l'eau au lymphatique, la terre au bilieux, l'air au sanguin, le feu au nerveux (BACF).

Les quatre éléments sont la base de ce que Bachelard a appelé **l'imagination matérielle**, *cet étonnant besoin de pénétration qui, par-delà les séductions de l'imagination des formes, va penser la matière, rêver la matière, vivre dans la matière ou bien — ce qui revient au même — matérialiser l'imaginaire. . . La physiologie de l'imagination, plus encore que son anatomie, obéit à la loi des quatre éléments* (BACS, 14—15). 11 considère les quatre éléments *comme les hormones de l'imagination. Us mettent en action des groupes d'images. Us aident à l'assimilation intime du réel dispersé dans ses formes. Par eux s'effectuent les grandes synthèses qui donnent des caractères un peu réguliers à l'imaginaire. En particulier, l'air imaginaire est l'hormone qui nous fait grandir psychiquement* (ibidem, 19). L'analyse de Jung reprend la distinction traditionnelle entre les principes actifs et masculins, air et feu, et les principes passifs et féminins, eau et terre. Les diverses combinaisons de ces éléments et de leurs rapports symbolisent la complexité et la diversité infinie des êtres ou de la manifestation, ainsi que leur perpétuelle évolution d'une combinaison à une autre, suivant la prédominance de tel ou tel élément. Sur le plan intérieur et spirituel, c'est également l'évolution psychique qui se trouve évoquée par la valence de *conducteur* propre à chaque élément. Le feu est souvent considéré comme l'élément moteur, qui anime, transforme, fait évoluer de l'un à l'autre les trois états de la matière, solide (terre), liquide (eau), gazeux (air). L'être de feu symbolise l'agent de toute évolution.



ELEMENTS. - Miniature. XII<sup>e</sup> siècle. Art alsacien.

4. La prise en considération des éléments comme symboles ramène l'astrologie à la doctrine antique des grands philosophes : Pythagore, Empédocle, Platon, Aristote... selon laquelle les divers phénomènes de la vie se ramènent aux manifestations des éléments qui déterminent l'essence des forces de la nature, celle-ci réalisant son œuvre de génération et de destruction au moyen de ces principes vitaux. Ces éléments sont au nombre de quatre : **l'Eau\***, **l'Air\***, **le Feu\*** et **la Terre\***. Chacun de ces éléments est issu de la combinaison de deux principes primordiaux : l'Eau procède du Froid et de l'Humide, l'Air de l'Humide et du Chaud, le feu du Chaud et du Sec, et la Terre du Sec et du Froid. Chacun d'eux est représentatif d'un état, liquide, gazeux, igné et solide. Et à chacun d'eux est assimilé un ensemble de conditions données de la vie, et cela dans une conception évolutive où le déroulement du cycle commence avec le premier élément (Eau) pour finir avec le dernier (Terre) en passant par les termes intermédiaires (Air et Feu). Nous avons ainsi un **ordre quaternaire de la nature**, des **tempéraments** et des étapes de la vie humaine : hiver, printemps, été et automne ; minuit au lever, lever au midi, midi au coucher, coucher au minuit ; lymphatique, sanguin, bilieux, nerveux ; enfance, jeunesse, maturité, vieillesse ; formation, épanouissement, culmination, déclin, etc. C'est sur la base de ces valeurs universelles que reposent les opérations de l'alchimie, de l'astrologie et des disciplines ésotériques. A.B.

5. La symbolique maçonnique a établi un tableau de correspondance entre les éléments et les principaux degrés de l'ascension initiatique :

Dans l'initiation maçonnique, note Jules Boucher, le Récipiendaire **sort d'abord de la Terre. Il est ensuite, successivement, purifié par l'Air, par l'Eau et par le Feu. Il s'affranchit par pallier de la Vie matérielle, de la Philosophie et de la Religion et parvient enfin à l'Initiation pure** (BOUM, 45).

ELEMENTS	PARTIES DE L'ETRE HUMAIN	DEGRE*
feu	esprit	initiation
eau	âme	religion
air	mental	philosophie
terre	corps	vie matérielle

Le même auteur rapproche ce tableau des données de l'astrologie traditionnelle : à l'élément Feu correspond l'ardeur et l'enthousiasme ; à l'élément Eau, la sensibilité et l'émotivité ; à l'élément Air, l'intellectualité ; à l'élément Terre, la matérialité (44). Les correspondances zodiacales avec les éléments seraient les suivantes :

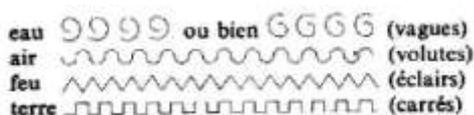
Feu : Bélier, Lion, Sagittaire ;

Eau : Cancer, Scorpion, Poissons ;

Air : Gémeaux, Balance, Verseau ;

Terre : Taureau, Vierge, Capricorne.

6. Les figures traditionnelles des quatre éléments sont les lignes suivantes, avec des variations ornementales diverses autour du thème central :



## ÉLÉPHANT

Si l'éléphant est pour l'Occidental l'image vivante de la lourdeur et de la maladresse, l'Asie s'en fait une idée fondamentalement différente.

1. L'éléphant est la monture des rois, et d'abord **d'Indra**, le Roi céleste. TI symbolise donc la puissance royale. *Eléphant* est encore le nom de **Çiva** dans ses fonctions de souveraineté. L'effet du pouvoir royal établi, c'est la paix, la prospérité ; la **puissance de l'éléphant (mâtangi)** donne à ceux qui l'invoquent tout ce qu'ils peuvent désirer. En bien des régions, et notamment dans celles de la mousson, ce don est celui de la pluie, qui est bénédiction du Ciel : au Siam, au Laos, au Cambodge, l'éléphant blanc donne la pluie et les bonnes récoltes. Car **Indra** est aussi la divinité de l'orage ; l'éléphant porte sur sa tête une pierre précieuse, qui a l'éclat de la foudre.

2. L'éléphant est encore symbole, non de lourdeur, mais de stabilité, d'immuabilité. **Le Yoga** l'attribue au **chakra mûladhâra**, où il correspond en conséquence à l'élément terre et à la couleur ocre. Il accompagne encore le **Bodhisattva Akshobhya**, l'immuable. Dans certains **mandala** tantriques ; on trouve l'éléphant, soit aux portes cardinales, soit aux points collatéraux ; on l'y trouve aussi à Angkor, au Mebon oriental et surtout au Bakong. If signifie la domination du centre royal sur les directions de l'espace terrestre. Sa présence, entre autres symboles, auprès de **Vâsudeva — Vishnu** comme maître des trois mondes, paraît bien indiquer sa souveraineté sur le monde terrestre.

3. L'éléphant évoque encore l'image de **Ganesha\***, symbole de la connaissance. Son corps d'homme est encore le microcosme, la manifestation ; sa tête d'éléphant le macrocosme, la non-manifestation. Selon cette interprétation, l'éléphant est en effet *le commencement et la fin*, ce qui s'entend à la fois du développement du monde manifesté à partir de la syllabe **om** (donc du non-manifeste) et de la réalisation intérieure du **yogi**. **Ga-ja**, l'éléphant, c'est **l'alpha et l'oméga**.

4. Le symbolisme de l'éléphant est aussi fort usité dans les formulations bouddhiques : c'est d'un éléphanteau que la reine Maya conçut Bouddha. Il joue ici un rôle *angélique* qui semblerait

imprévu, si nous ne savions déjà que l'éléphant est l'instrument de l'action et de la bénédiction du Ciel. 11 est parfois figuré seul pour signifier la conception de Bouddha. Au sommet d'un pilier, il évoque ailleurs l'Eveil, ce qui nous ramène au symbolisme de la connaissance figuré par **Ganesha**. Enfin, signification très proche, il est la monture du **Bodhisattva Samantabhadra**, pour exprimer non moins formellement le pouvoir de la connaissance. Accessoirement, la force brutale est exprimée dans l'épisode de l'éléphant furieux **Nâlagiri** (DAMI, GOVM, GROI. KRAT).  
P.G.

5. Comme le taureau\* et la tortue\*, et d'autres animaux, il joue encore le rôle, en Inde et au Tibet, d'animal-support-du-monde ; l'univers repose sur une échine d'éléphant. On le voit apparaître en cariatides sur nombre de monuments : il est cosmophile. Il est aussi considéré comme un animal cosmique en ce qu'il possède par lui-même la structure du cosmos ; quatre piliers supportant une sphère.

6. En Afrique, selon les croyances bannies, l'éléphant symbolise la force, la prospérité, la longévité. Il est symbole de violence et de laideur, chez les Ekoï, auxquels les Ibos du Biafra ont emprunté le culte et les institutions de l'Ekkpe. Mais le symbole ici ne dépasse guère le niveau de la métaphore.

7. C'est encore à ce niveau qu'il sert d'attribut à la **puissance** royale, si l'on ne considère que sa propre masse ; au **roi qui fuit la folie et l'imprudence**, si l'on considère sa propre méfiance et sa vigilance ; à la **piété**, si l'on en croit Plin et Elien ; *Quand brille la lune nouvelle, les éléphants, d'après ce que j'entends dire, mus par quelque intelligence naturelle et mystérieuse, emportent des rameaux, récemment arrachés aux forêts où ils paissent, les élèvent et, tournant leurs yeux vers le ciel, agitent doucement ces branches, comme s'ils adressaient une prière à la déesse, afin de se la rendre propice et bienveillante ; à la chasteté*, s'il est vrai que, selon Aristote, lorsque sa femelle porte (deux ans), il ne l'approche pas et ne couvre aucune autre femelle ; il serait même le vengeur de l'adultère. Une gravure du **XVII<sup>e</sup>** siècle illustre ces fables, en montrant un éléphant qui lutte avec un sanglier, comme la pudeur avec la libido (TERS, 153—155).

### ÉLEVAGE (PATURAGE)

Le symbolisme évangélique du pasteur et de son troupeau est bien connu et n'appelle pas de commentaire. C'est celui du chef spirituel, guidant la masse de ses disciples dans le sentier de la vérité et du salut, courant à la recherche de la brebis perdue. Le Bouddha use, selon **Samyutta Nikâya**, de notions très voisines : le *pâturage du moine, son propre domaine natal* est le domaine de **la réalisation spirituelle**, dont il ne doit pas s'éloigner sous peine de danger. C'est celui des *quatre étapes de la vigilance, le pâturage défendu* étant le domaine des sens. La nuance essentielle est que le *pasteur* n'est pas ici personnalisé ; il s'identifie au **dharma**.

D'une façon plus immédiate, les pasteurs opposés aux agriculteurs, c'est la **civilisation nomade** associée à **l'espace**, et la civilisation sédentaire prisonnière du temps. La seconde substituée à la première, c'est le meurtre d'Abel par Caïn : une phase de fixation, de *coagulation* cyclique. Une mythologie parallèle se retrouve en Chine : **Tch'e-yeou** a son culte en région d'élevage, sa danse est une *danse d'éleveurs* ; il combat à cheval, est mis en rapport avec les populations mandchouriennes qui sont nomades et réputées pour l'élevage des chevaux ; il possède une tête cornue ; c'est en outre une divinité du vent. Or **Tch'e-yeou** est vaincu par Houang-ti, inventeur de l'agriculture et des rites, fondateur et alchimiste. Ce paraît bien être la victoire d'une confrérie d'agriculteurs et de métallurgistes sédentaires sur une confrérie d'éleveurs nomades, de l'aspect **yin** d'une civilisation sur son aspect yang. S'il est dit en outre que le métal nécessaire à la fonte des neuf\* chaudrons dynastiques par Yu-le-Grand fut apporté des neuf Régions par les neuf Pasteurs, on aperçoit là un phénomène de fixation, de rassemblement de l'espace chinois en son centre, donc d'organisation et de sédentarisation définitive (GRAD, GUET).  
P.G.

### ELFES

*Divinités aériennes, d'origine nordique, éprises de danses nocturnes sur les prés, qui semblent inviter les humains ; à se joindre à elles, mais en réalité, leur apportent la mort.*

Ce sont les esprits de l'air, mais sortis de la terre et des eaux, ravissants, capricieux, petits, flottants, vaporeux, redoutables (voir nains\*). Ils symbolisent les **forces chthoniennes et nocturnes**, qui suscitent des terreurs mortelles, surtout chez les adolescents. Ceux-ci les discernent dans la brume, où les adultes, moins perspicaces, moins sensibles à l'imaginaire, à l'imperceptible, n'aperçoivent rien. Ils sont comme les vapeurs troubles des passions naissantes et des premiers rêves d'amour. Ils fascinent et ensorcellent les jeunes cœurs et les imaginations candides.

*C'est la nuit que les elfes sortent  
Avec leur robe humide au bord,  
Et sur les nénuphars emportent  
Leur valseur de fatigue mort (Théophile Gautier).  
La Dame blanche est la reine des elfes.*

## ÉLIXIR

L'élixir d'immortalité, évoqué dans les traditions, symbolise l'état de conscience transformé. Quel que soit le niveau d'élévation, l'élixir assure la pérennité (ALLA, 154).

Sous son aspect négatif, c'est la pérennité de l'oubli qu'il confère. L'élixir d'oubli est donné à Cùchulainn par les druides d'Ulster à la demande de sa femme Emer pour qu'il ne se souvienne plus de Fand, la gracieuse épouse du dieu de la mer : *les druides lui donnèrent le breuvage d'oubli. Quand il eut bu, il ne se souvint plus de Fand, ni de rien de ce qu'il avait fait.* Un breuvage semblable est donné par le druide du roi Conn aux-cent-batailles à son fils Condle, afin qu'il oublie la femme du **sid** qui vient provoquer son amour. Mais la puissance de la femme de l'autre monde l'emporte sur les pouvoirs du druide. On ne sait malheureusement rien de la composition de l'élixir d'oubli et l'on peut seulement supposer qu'il consistait en une décoction végétale (OGAC, 10, 310). L.G.

## EMBRYON

1. L'embryon symbolise la potentialité. L'état de non-manifestation, mais aussi la somme des possibilités d'être, sur des plans qui ne sont d'ailleurs pas toujours **du** domaine cosmologique, mais qui s'y réfèrent le plus souvent.

La notion d'embryon du monde manifesté s'exprime de façon particulièrement claire dans la mythologie hindoue : **Hiranya-garbha** ; *l'embryon d'or* du **Véda** est le principe de la vie porté sur les eaux primordiales, le germe de la *Lumière cosmique* (GUES). De façon plus immédiate, la *Terre-mère* est porteuse d'embryons : les minerais y mûrissent, pensent les Occidentaux du Moyen Age aussi bien que les Chinois ou les Babyloniens. Ce mûrissement s'achève dans le creuset du fondeur ou dans celui de l'air chimiste, comme l'enfant dans le sein de sa mère. Le diamant\* est, selon l'Inde, du cristal\* *mûri* dans la matrice terrestre ; le bronze semblablement mûri donne, selon les Nord-Vietnamiens, de l'or.

2. On remarquera par ailleurs le rapport possible entre le symbolisme **d'Hiranyagarbha** et le fruit du Grand Œuvre dans le creuset de l'alchimiste, lui-même *embryon d'or*. Il en naît, dirait Angélu Silesius, *l'Enfant des Sages*, c'est-à-dire la Pierre philosophale. Un symbolisme du même ordre se développe dans l'alchimie *tantrique* des taoïstes : par l'union interne de l'essence et du souffle (**tsing** et **k'i**) se forme *l'Embryon mystérieux*. *L'Embryon mystérieux se noue et donne naissance à un corps (T'ai-siking)*. Les mêmes notions sont exprimées dans le *Traité de la Fleur d'Or*. *Ne cherche pas au dehors l'Embryon primordial*, confirme Houei-ming king. Car ainsi que nous le noterons plus loin, le retour à l'état *embryonnaire* est synonyme d'accès à l'état édénique, ou primordial. C'est pourquoi l'embryon alchimico-tantrique est le germe de l'immortalité.

3. **Hiranyagarbha** est feu : il est parfois identifié à **Agni**. Le germe de lumière est *vu dans le sein de sa mère* ; il en est de même du Bouddha, du soleil égyptien, voire du Christ, Le Messie comme *germe* est une constante biblique, et saint Paul n'écrit-il pas : (*Gâlâtes*, 4,19) :

*...vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ?*

4. Le retour à l'embryon, cher au symbolisme alchimique, s'exprime encore dans la technique taoïste du t'ai-si ou *respiration embryonnaire*. Il s'agit, en imitant la respiration en circuit clos du fœtus, de réintégrer l'origine et d'accéder à l'immortalité, ou d'obtenir du moins la longévité. Par ailleurs, en vue d'aider à sa *renaissance*, de nombreux peuples, notamment les Tibétains, disposent le corps des morts en position *embryonnaire*. L'assimilation du candidat à un embryon susceptible d'une *nouvelle naissance* est également fort répandue : une application précise en est donnée dans les **Brâhmana**.

Du symbolisme embryologique doit être rapproché celui du *germe* de lumière contenu dans le cœur comme **Hiranyagarbha** dans l'Œuf du monde, et que l'iconographie figure parfois par la lettre hébraïque **iod** ; celui aussi du **luz** ou *noyau d'immortalité (amandier\*)*, qui contient toutes les possibilités de régénération de l'être.

L'ésotérisme ismaélien décrit volontiers en termes d'embryologie la formation du *corps prophétique* : *Moïse avec les Imam de sa période et leurs dignitaires furent comme l'embryon.* (Ibn al-Walîd) (COOH, CORT, DANA, ELIY, GRAP, MAST, SILI). P.G.

## ÉMERAUDE

1. Verte et translucide, l'émeraude est la pierre de la **lumière verte\***, ce qui lui concède à la fois une signification ésotérique et un pouvoir régénérateur.

Pour les Mezzo-Américains, associée à la pluie, au sang, et à tous les symboles du cycle lunaire, elle constituait un gage de fertilité. Les Aztèques la nommaient **quetzalitzli** et l'associaient donc à l'oiseau quetzal aux longues plumes vertes, symbole du renouveau printanier. Elle était de ce fait liée à la direction Est, et à tout ce qui touchait le culte du Dieu-Héros Quetzalcóatl (SOUA). Elle se distinguait du jade vert en ce qu'elle ne recouvrait pas, comme celui-ci, les rites sanglants offerts aux grandes divinités **Huitzilopochtli** et Thaloc, qui personnifiaient le soleil de midi et les non moins implacables orages tropicaux. Ce sens bénéfique est aussi attesté en Europe, si l'on en croit Portai, selon qui *lu superstition attribua longtemps à l'émeraude la vertu miraculeuse de hâter l'enfantement* (PORS, 214).

Par extension elle aurait eu également des vertus aphrodisiaques signalées par Rabelais.

Pour les alchimistes, elle était la pierre d'Hermès, le messager des dieux et le Grand Psychopompe. Ils appelaient aussi émeraude *la rouée de Moi, mais cette rosée de Mai n'était file-même que le symbole de la rosée mercurielle, du métal en fusion au moment où, dans la cornue, il se transforme en vapeur* (GOUL, 203). Ayant la propriété de percer les plus obscures ténèbres, elle donna son nom à la fameuse *Table d'Emeraude* attribuée à Apollonius de Tyane, et qui renfermait *le Secret de la Création des Êtres, et La Science des Causes de toutes choses* (MONA). La tradition hermétique voulait aussi qu'une émeraude fût tombée du front de Lucifer pendant sa chute.

2. Sous son aspect néfaste elle est associée, dans le lapidaire chrétien, aux plus dangereuses créatures de l'enfer.

Les traditions populaires du Moyen Age conservent, cependant, à l'émeraude, tous ses pouvoirs bénéfiques auxquels se mêle nécessairement un peu de sorcellerie. Ainsi, disait-on que, placée sur la langue, elle permettait d'appeler des mauvais esprits et de converser avec eux. On lui reconnaissait un pouvoir de guérison, par attouchement, notamment pour les affections de la vue. Selon sainte Hildegarde, *l'émeraude croît au matin du jour et au lever du soleil, alors que la viridité de la terre et des gazons est à l'extrême, ce qui explique à merveille pourquoi l'émeraude est verte* (GOUL). Pierre mystérieuse — et donc dangereuse à celui qui ne la connaît pas — l'émeraude a été un *pc* partout sur terre considérée comme le plus puissant des talismans. Issue des enfers, elle peut se retourner contre les créatures infernales, dont elle connaît les secrets. C'est pourquoi on dit en Inde que la seule vue d'une émeraude cause une telle terreur à la vipère ou au cobra que leurs yeux sautent hors de leur tête (BUDA, 313). Selon Jérôme Cardan, attachée au bras gauche, elle protège de la fascination (MARA, 273). Selon un manuscrit gothique d'Oxford, elle donne la liberté au prisonnier, mais à la condition qu'elle soit consacrée, c'est-à-dire amputée de ses forces malignes. Dans la vision de saint Jean, l'Éternel apparaît siégeant sur son trône *comme une vision de jaspe vert ou de cornaline ; un arc-en-ciel*

*autour du trône est comme une vision d'émeraude (Apocalypse, 4, 3). Le Graal est un vase taillé dans une énorme émeraude.*

3. Pierre de la connaissance secrète, l'émeraude rêvât donc, comme tout support de symbole, un aspect faste et un aspect néfaste, ce qui, dans les religions du bien et du mal, se traduit par tin aspect béni et un aspect maudit. Nous l'avons vu par l'exemple de Lucifer. Nous en trouvons une précise illustration dans la statuette équestre de saint Georges, du Trésor de Munich, précieuse pièce d'orfèvrerie baroque, dans laquelle le saint, vêtu de saphir (couleur céleste) et monté sur le cheval blanc solaire, terrasse un dragon d'émeraude. Dans cet exemple issu de la tradition chrétienne qui a progressivement séparé les valeurs ouraniennes et chthoniennes, faisant des premières le Bien et des secondes le Mal, le bleu du saphir s'oppose au vert de l'émeraude, qui symbolise la **science maudite**. Pourtant, l'ambivalence symbolique de l'émeraude n'est pas exclue des traditions chrétiennes, puisqu'elle est aussi la pierre du Pape. Le Moyen Age chrétien avait conservé certaines croyances égyptiennes et étrusques, selon lesquelles l'émeraude, placée sur la langue, était censée permettre d'appeler les mauvais esprits et de converser avec eux ; un pouvoir de guérison par attouchement lui était reconnu, notamment pour les affections de la vue ; c'était la pierre de la clairvoyance, comme de la fertilité et de l'immortalité ; à Rome, elle était l'attribut de Vénus ; en Inde, elle confère l'immortalité.

4. Kratophanie élémentaire, l'émeraude est en somme une expression du renouveau périodique, et donc des forces positives de la terre ; elle est en ce sens un symbole de printemps, de la vie manifestée, de l'évolution et s'oppose donc aux forces hivernales, mortelles, involutives ; elle est censée humide, aqueuse, lunaire et s'oppose à ce qui est sec, igné, solaire. C'est ainsi qu'elle s'oppose au saphir. Mais elle agit aussi, non plus allopathiquement mais homéopatique-ment, sur d'autres expressions chthoniennes, néfastes celles-là. A.G.

## EMPAQUETAGE

L'empaquetage d'un objet se faisait toujours en Chine suivant une règle immuable, qui ne tient pas compte de la forme de l'objet à envelopper. Le papier ou toute autre matière est lacé devant l'opérateur de façon à concorder avec les quatre points cardinaux, une pointe en haut, une en bas et les deux autres de chaque côté à droite et à gauche ; l'objet qui se trouve théoriquement au centre, représente le cinquième point si cher aux Chinois : il devient centre du monde, l'objet d'un soin quasi sacré. Ce procédé ne demande pas de ficelle pour consolider le paquet : de cette façon, il ne se défait jamais. Mais, surtout, l'objet ainsi empaqueté prend valeur d'un petit univers, centre de soins, d'attention et d'intention.

## EMPEREUR

Quatrième arcane du Tarot\*, la lame de l'Empereur *symbolise précisément ce qu'elle représente : l'empire, la domination, le gouvernement, la puissance, le succès, l'hégémonie, la suprématie de l'intelligence dans l'ordre temporel et matériel* (RIJT 231).

Sceptre en main, assis sur un trône couleur chair, l'Empereur est vêtu d'une tunique et de chausses bleues\* ; mais il porte, sur la tunique, une veste rouge\*, tandis que ses pieds sont blancs, comme sa barbe et ses cheveux. Correspondant strict de la lame précédente, celle de l'Impératrice\*, il a, lui aussi, un écusson marqué d'un aigle, mais cette fois, l'aigle est en bas de la lame, accolé au trône, *tête et ailes tournées en sens contraire de l'aigle de l'impératrice, pour assurer l'équilibre des forces par l'opposition des contraires* (MARD, 308). L'Empereur est le premier des personnages du Tarot qui porte un habit rouge sur du bleu (voir le Pape\*, la Force\* et le Mat\*). Pour lui, l'action est le but de l'intelligence et la Sagesse ne servirait de rien, si elle ne s'alliait pas à la Force : par leur union, leur énergie pénètre à l'intérieur de ce monde, dont il est le souverain indiscuté. Un autre symbole de cette concentration est dans la position des jambes, croisées, pour se défendre contre les influences mauvaises et, en même temps, pour retenir les forces favorables. *Ce quatrième arcane majeur, appelé encore Pierre Cubique, représente le gouvernement, la protection, le travail constructif et intelligent, la solidité, le conseil, la tradition, l'autorité ou, dans un sens défavorable, l'opposition tenace, le parti pris hostile, la tyrannie, l'absolutisme. Il correspond à la quatrième maison de l'horoscope. Les triangles qu'il porte sur la tête symbolisent les dimensions de l'espace, c'est-à-dire, une*

*souveraineté universelle. La couleur rouge dominante évoque le feu, l'activité transformante, et victorieuse* (A.V.).

Sur le plan psychologique, l'Empereur invite à prendre possession de soi-même, à tout ordonner dans le sens de la volonté de puissance. Une de ses mains tient le sceptre, l'autre est refermée sur sa ceinture : il affirme ainsi son autorité et se montre prêt à la défendre. En un mot, il est le D miurge, celui qui construit l'homme, aussi bien que le monde. M.C.

## ENCEINTE

La conception de l'enceinte rejoint dans le monde celtique celle du cercle\* et de l'enclos\*. Il s'agit essentiellement d'un lieu fermé d'une manière quelconque (mur, fossé, ou palissade). L'archéologie connaît des enceintes circulaires, rectangulaires et carrées, aussi bien à l'époque protohistorique qu'à l'époque gallo-romaine. Cependant les enceintes rondes sont rares, parce que le cercle est une image du ciel. La capitale irlandaise, Tara, est entourée d'une triple enceinte dans laquelle on peut voir une représentation symbolique des **trois mondes**. La triple enceinte peut correspondre aussi aux **trois degrés** du sacerdoce druidique : devins, poètes et druides. Diodore de Sicile (5, 27) relate que les Celtes entassent, dans les enceintes sacrées et les temples, une grande quantité d'or et d'argent, consacrée aux dieux, et personne n'ose y toucher. (CELT 7, passim ; GUES, 99—104).

L'enceinte est le symbole de la réserve sacrée, du lieu infranchissable, sauf à l'initié. L.G.

## ENCENS

1. Le symbolisme de l'encens relève à la fois de celui de la fumée, de celui du parfum et de celui des résines incorruptibles, qui servent à le préparer. Les arbres qui les produisent ont parfois été pris comme symboles du Christ. L'encens est donc chargé d'élever la prière vers le ciel et il est, en ce sens, un emblème de la fonction sacerdotale : c'est pourquoi l'un des Rois-Mages offre l'encens à l'Enfant-Jésus. L'encens (**dh pa**) est, dans le rituel hindou, mis en rapport avec l'élément Air, et il est dit représenter la *perception de la conscience* qui y est *partout présente*.

Si la fumée d'encens est artificiellement utilisée dans certaines expériences yoguistes, la combustion du bâtonnet sert plutôt, dans les méthodes bouddhiques de méditation, à la mesure du temps (AVAS, DANA, GRIF, GUER.). P.G

2. En Amérique centrale, l'encens relève du même symbole que le sang, la sève, le sperme, la pluie. La fumée de l'encens, comme le nuage, est une émanation de l'esprit divin. Nuage et fumée sont d'ailleurs deux mots apparentés dans les langues d'Amérique centrale. D'où les rites du faiseur de pluie qui élève vers le ciel des nuages de fumée (magie imitative). Dans le Popol-Vuh, une héroïne civilisatrice, divinité chthonienne, extrait de l'Arbre de Vie la sève rouge et coagulante du Copal qu'elle donne aux hommes comme son propre sang (mythe de l'origine du copal). Depuis ce jour, les Maya Quiche se servent de l'encens du copal dans toutes leurs cérémonies religieuses, pour mettre en fuite les esprits malins. Le Chilam Balam Chumayel dit que *l'encens est la résine du ciel, que son odeur est attirée vers le milieu du ciel*. L'emploi de l'encens provient donc de rites de fécondation liés au cycle lunaire. Le rapport entre *copal* et *lune*, est, de plus, exprimé dans la racine commune **uh** qui les désigne en langue chorti. Sur la table sacrée, les hi rophantes représentent les dieux de la pluie alternativement par une maquette de copal ou par des vases sacrés contenant de **l'eau vierge**. Aujourd'hui encore chez les Chorti, les prêtres vont processionnellement saigner le copal et brûler l'encens à minuit, le dernier jour de la saison sèche pour accélérer la venue des premières pluies (GIRD, 106—108). A.G.

## ENCHEVÊTREMENT

Symbole fondamental pour Jung, qui l'étudié en fonction d'une partie du mythe d'Osiris.   l'origine, ce dieu incarnait les puissances terrestres et, en particulier, les forces végétales ; il appartenait au groupe des divinités chthoniennes. C'est pourquoi on le voit entouré de plantes ou enchevêtré dans la végétation, avec des ligatures et des n uds\*. Des statuettes d'Osiris confectionnées avec le limon du Nil étaient pétries avec des grains : ceux-ci germaient et

naïssaient alors des *Osiris végétants*. C'est trop peu de dire qu'il symbolise l'inconscient, l'oubli, la censure, la répression, le refoulement. L'enchevêtrement sans doute comprend cette symbolique, mais elle se précise par celle du nœud\* et par celle des dieux de la végétation et du cycle végétal de la mort et de la renaissance. C'est ce que peuvent avoir suggéré d'autres images, comme l'enlacement de lianes, de branches ou de serpents. L'enchevêtrement se révèle à l'analyse comme une phase de complication intérieure, particulièrement difficile à débrouiller et à dénouer. C'est celle de l'être qui n'arrive pas à sortir de la broussaille des problèmes élémentaires, qui n'arrive pas à prendre son envol vers la libération, un Osiris incapable de s'élever du chthonien au céleste.

## ENCLOS

Lors de son arrivée à Tara, le dieu Lug gagne une partie d'échecs sur le roi Nùada et il entasse son enjeu dans **un enclos de Lug (Cro Logo)**, dont il n'est pas autrement question dans la Bataille de Mag Tured. Il s'agit probablement d'un parc à bétail et le mot **cro** n'a pas de signification symbolique précise. La notion d'*enclos sacré* est beaucoup mieux exprimée par le mot **fal** qui veut dire à la fois *haie*, *mur* et par homonymie *souveraineté*, *pouvoir*, en même temps que *prince* et *pays*. La notion de souveraineté est inséparable de la possession réelle de la terre. Le pays est compris comme une image globale du monde et l'enclos sacré est une **image de tout le pays** : un des noms de l'Irlande est Mag Fail *plaine de Fàl*. Les racines désignant le *pouvoir* et *l'enceinte*\* sont homophones (OGAC, 13, 587-592 ; 17, 430—440).  
L.G.

Dans les théories analytiques modernes, l'enclos symbolise l'être intérieur. Les mystiques médiévaux l'appellent la *cellule de l'âme*, le lieu sacré des visites et de la demeure divine. C'est sur cette citadelle de silence que l'homme *spirituel* se replie, pour se défendre contre toutes les attaques de l'extérieur, des sens et de l'anxiété, c'est en elle que réside son pouvoir et qu'il puise sa force.

## ENCLUME

Chez les Bakitara ou Banyoro (Nord-Est du Congo, en zone soudanaise), l'enclume est considérée comme une épouse du forgeron\*. Elle est transportée à sa case et accueillie par sa première femme, avec le rituel réservé à l'intronisation d'une seconde épouse ; on l'aspersion et on procède à des rites pour qu'elle ait beaucoup d'enfants (CLIM).

Elle s'apparente à la féminité, au principe passif, d'où sortiront les œuvres du forgeron, le principe masculin. En grande Kabylie, l'enclume symbolise l'eau et elle est placée sur un tronçon de frêne ; le frêne représente la montagne, *comme l'enclume représente l'eau*. *Battre l'enclume, c'est arroser la terre* (SERF, 252). Là encore, elle se révèle comme un principe passif à féconder. Le forgeron\*, comme la foudre\*, sera le principe actif et fécondant. A.G.

## ENCRE (POURPRE, ENCRE ROUGE)

Les blessures subies par les martyrs sont comparées à une écriture composée à la gloire du Christ. Sainte Eulalie emploie l'expression d'encre pourpre ; le martyr devient ainsi une **inscripta Christo pagina** : une page écrite pour le Christ. Notons que l'encre pourpre était conservée à Byzance par un camérier au service de l'Empereur, qui seul pouvait en faire usage. La propriété de cette encre était spéciale et doit se distinguer de l'encre rouge en usage au Moyen Age pour l'écriture et l'enluminure. L'encre pourpre est l'écriture du sang, celle qui lie dans une union indestructible.  
M.-M.D.

## ENFANT

1. L'idée d'enfance est une constante de l'enseignement évangélique et de toute une fraction de la mystique chrétienne : ainsi la *voie d'enfance* de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, rappelant (*Matthieu*, 18, 3) : *Si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez point dans le Royaume des deux*. Ou *Luc* 18, 7 :

*Celui qui ne recevra pas le Royaume des deux comme un petit enfant n'y entrera pas*. Enfance est symbole d'innocence : c'est l'état antérieur à la faute, donc l'état *édénique*, symbolisé en diverses traditions par le retour à l'état embryonnaire, dont l'enfance demeure

proche. Enfance est symbole de simplicité naturelle, de spontanéité, et c'est le sens que lui donne le taoïsme : *Malgré voire grand âge, vous avez la fraîcheur d'un enfant (Tchouang-Tseu, en. 6)*. L'enfant est spontané, paisible, concentré, sans intention, ni arrière-pensée (Lao-Tseu, 55, commenté dans Tchouang-Tseu, ch. 23). Le même symbolisme est utilisé dans la tradition hindoue, où l'état d'enfance est appelé **bâlya** : c'est, tout comme dans la parabole du Royaume des Cieux, l'état préalable à l'obtention de la connaissance (GUEV, GUEC). P.G.

2. Dans la tradition chrétienne, les anges sont souvent représentés sous des traits d'enfants, en signe d'innocence et de pureté. Dans l'évolution psychologique de l'homme, des attitudes puériles ou infantiles— qui ne se confondent en rien avec celles du symbole-enfant — marquent des périodes de régression ; à l'inverse, l'image de l'enfant peut indiquer une victoire sur la complexité et l'anxiété et la conquête de la paix intérieure et de la confiance en soi.

3. Les Francs-Maçons sont appelés *les Enfants de la Veuve*. Selon diverses interprétations, la Veuve serait la déesse Isis à la recherche de son mari déchiqueté, ou la mère de l'architecte Hiram, ou une personnification de la Nature toujours féconde. Le thème de la Veuve est fréquent dans les mythologies. L'expression maçonnique indiquerait la solidarité dans le principe, quel qu'il soit, qui unit les Maçons ; s'il est lumière, énergie, puissance, nature, ils sont fils de lumière, etc. (BOUM, 280—283).

## ENFER (HADES)

1. Les croyances anciennes, égyptiennes, grecques, romaines ont beaucoup varié ; aux mêmes époques, elles étaient déjà nombreuses ; nous n'en retenons ici que l'essentiel.

Hadès, dont le nom signifie *l'Invisible*, est chez les Grecs le dieu des morts. Comme nul n'osait prononcer son nom, de crainte d'exciter sa colère, il reçut en surnom celui de Pluton (le Riche), affreuse dérision plutôt qu'euphémisme, pour désigner les richesses souterraines de la terre, parmi lesquelles se trouve l'empire des morts. La dérision devient macabre quand on met entre les bras de Pluton une corne d'abondance. En symbolique, toutefois, le souterrain est le lieu des riches gisements, des métamorphoses, des passages de la mort à la vie, de la germination.

Après la victoire de l'Olympe sur les Titans, l'univers fut partagé entre les trois frères, fils de Cronos et de Rhéa : à Zeus revint le Ciel, à Poséidon la Mer, à Hadès *le monde souterrain, les Enfers ou le Tartare*. Maître impitoyable, aussi cruel que Perséphone, sa nièce et son épouse, il ne relâche aucun de ses sujets. Son nom a été donné au *lieu* qu'il domine ; l'Hadès est devenu symbole des Enfers. Là encore, les traits sont partout les mêmes : lieu invisible, éternellement sans issue (sauf pour ceux qui croyaient aux réincarnations), perdu dans les ténèbres et le froid, hanté par les monstres et les démons, qui tourmentent les défunts (GRID). Déjà en Egypte, par exemple, dans le tombeau de Ramsès VI, à Thèbes, les enfers étaient symbolisés par des cavernes remplies de damnés. Mais les morts n'étaient pas tous les victimes d'Hadès. Des élus, héros, sages, initiés, connaissaient d'autres séjours que les Enfers ténébreux, îles fortunées, Champs Élysées, où la lumière et le bonheur leur étaient prodigués.

2. Paul Diel interprète l'enfer dans la perspective de l'analyse psychologique et éthique : *Chaque fonction de la psyché est représentée par une figure personnifiée et le travail intrapsychique de sublimation ou de perversité se trouve exprimé par l'interaction de ces personnages significatifs. L'esprit est appelé Zeus ; l'harmonie des désirs, Apollon ; l'inspiration intuitive, Pallas Athéné ; le refoulement, Hadès ; etc., l'élan évolutif (le désir essentiel) se trouve représenté par le héros ; la situation conflictuelle de la psyché humaine par le combat contre les monstres du perversité (DIES, 40)*. Dans cette conception, l'enfer est l'état de la psyché qui a succombé aux monstres dans sa lutte, soit qu'elle ait essayé de les refouler dans l'inconscient, soit qu'elle ait accepté de s'identifier à eux dans une perversion consciente.

3. Quelques textes religieux moyen-bretons mentionnent l'enfer comme étant **an ifern yen l'enfer glacé**. Cette expression est si contraire aux normes usuelles qu'on doit la considérer comme une réminiscence d'anciennes conceptions celtiques relatives au *non-être*.

4. Dans la cosmologie aztèque, les Enfers sont situés au Nord, pays de la nuit, appelé le *paya des neuf plaines* ou des neuf enfers. Tous les humains, à l'exception de certaines

catégories, héros sacralisés, guerriers morts au combat ou sacrifiés, femmes mortes en couches, enfants mort-nés, viennent des enfers et y retournent, guidés par le chien, psychopompe. Après avoir traversé les huit premiers enfers, ils atteignent le neuvième et dernier, où ils sombrent dans le néant (SOUP).

Le Dieu des enfers est le cinquième des neuf Seigneurs de la Nuit. Il porte sur son dos le soleil noir de la nuit. Ses animaux symboliques sont l'araignée et la chouette.

5. Pour les peuples turcs altaïques, on se rapproche des esprits des enfers en allant d'Ouest en Est, soit à l'inverse de la démarche du soleil, qui symbolise au contraire le mouvement vital progressif (HARA).

Cette marche à rencontre de la lumière, au lieu d'aller à sa poursuite, symbolise la régression vers les ténèbres.

6. Dans la tradition chrétienne, le couple lumière-ténèbres symbolisera les deux opposés, le ciel et l'enfer. Plutarque décrivait déjà le Tartare comme privé de soleil. Si la lumière\* s'identifie à la vie et à Dieu, l'enfer signifie donc la privation de Dieu et de la vie.

*L'essence intime de l'enfer est le péché mortel lui-même, dans lequel les damnés sont morts (ENCF,470). C'est la perte de la présence de Dieu, et comme aucun autre bien ne peut plus faire illusion à l'âme du défunt, séparée du corps et des réalités sensibles, c'est le malheur absolu, la privation radicale, tourment mystérieux et insondable. C'est l'échec total, définitif, irrémédiable, d'une existence humaine. La conversion du damné n'est plus possible ; endurci dans son péché, il est éternellement fixé dans sa peine.*

## ENGOULEVENT

Chez les populations montagnardes du Sud-Vietnam, l'engoulement est appelé l'*oiseau-forgeron*, son cri étant comparé au choc du marteau sur l'enclume. Il est effectivement le patron des forgerons, et forge les haches\* du **tonnerre**. La maîtrise dans l'art de la **feronnerie** s'obtient en rêvant de l'engoulement (DANA, KEMR). P.G.

## EN-SOF

Mot hébreu très usité dans la Kabbale, l'**En-Sof** désigne l'Infini. Ce qui n'est pas **concevable par la pensée, c'est-à-dire le Deus absconditus**, le dieu caché. M.-M.D.

## ENTRELACS

1. Dans les œuvres d'art ou motifs décoratifs, symbole aquatique, figurant l'ondulation et le chevauchement des vagues (Kyma), ou encore la vibration de l'air. Dans beaucoup de cosmogonies, la vibration serait la nature même de l'action créatrice, de l'énergie et de toute existence.

2. Les entrelacs sont un motif qui apparaît constamment dans l'art celtique, et surtout dans l'enluminure irlandaise. Ils symbolisent la même notion que l'ouroboros : le mouvement sans fin de l'évolution et de l'involution à travers l'enchevêtrement des faits cosmiques et humains (HENI, passim).

3. On connaît la prédilection de Léonard de Vinci, puis d'Albrecht Durer, pour les entrelacs : le peintre de Nuremberg avait découvert dans les entrelacs, écrit Marcel Brion, un élément de curiosité intellectuelle, de beauté plastique et de mystère qui correspondait à ses propres inquiétudes et à ses propres aspirations (BRIL, 193). Pour ces deux artistes, le dessin des entrelacs s'inscrit dans l'effort de reconstitution de l'unité perdue... L'entrelacs constitue une sorte de forme symbolique de toute la recherche de Vinci à la poursuite de l'unité perdue, une image de la pensée de cet homme, un portrait de l'homme lui-même, un résumé de sa philosophie, une projection des circonvolutions de cette passionnante intelligence (BRIL, 194, 197). L'entrelacs de Vinci est comparé à un baptistère, avec son plan octogonal\* et ses développements en multiples de huit, et il figure dès lors le lieu de l'illumination et de la transfiguration, le point central d'où la vision de l'homme embrasse dans sa totalité et dans son unité le système de l'univers et en découvre les secrets, et où l'ordre sublime de la nature se révèle à lui dans sa construction harmonieuse (BRIL, 210).

A la notice croix\*, on pourra voir les entrelacs sur le bois du supplice, qui élargissent cette interprétation jusqu'à comprendre dans une même unité le monde de la nature et celui de la grâce. On conçoit dès lors que l'entrelacs soit moins une invitation à sortir de cette unité qu'à y entrer, pour participer de sa mystérieuse énergie et pour identifier en quelque sorte l'âme de l'initié, non seulement à l'âme du monde, mais à la nature même de la divinité.

## ÉPAULE

Les épaules signifient la puissance, la force de réalisation. Dans les *Extraits de Théodote*, nous lisons : *la croix\* est le signe de la limite dans le Plérôme\**. *C'est pourquoi Jésus ayant, par ce signe, porté les semences sur ses épaules les introduit dans le Plérôme. Car Jésus est appelé les épaules de la semence et le Christ est la tête.* Irénée écrira : *La puissance est sur ses épaules.*

Le Pseudo-Denys l'Aréopagite dira aussi : *les épaules représentent le pouvoir de faire, d'agir, d'opérer* (PSEO, 239).

Siège de la force physique et même de la violence, pour les Bambaras (ZAHB).

## ÉPÉE

1. L'épée est d'abord le symbole de l'état **militaire** et de sa vertu, la bravoure, ainsi que de sa fonction, la puissance. La puissance possède un double aspect : destructeur, mais la destruction peut s'appliquer à l'injustice, à la malversation, à l'ignorance et, de ce fait, devenir positive ; constructeur : elle établit et maintient la paix et la justice. Tous ces symboles conviennent littéralement à l'épée, lorsqu'elle est l'emblème royal (épée sacrée des Japonais, des Khmers, des Chans, cette dernière aujourd'hui conservée par le *Sadet du Feu* tic la tribu Jaraï). Associée à la balance\*, elle se rapporte plus spécialement à la justice : elle sépare le bien du mal, elle frappe le coupable.

2. Symbole guerrier, l'épée est aussi celui de la *guerre sainte* (et non celui, comme on le prétend à propos de l'iconographie hindoue, des conquêtes aryennes à moins qu'il ne s'agisse de conquêtes spirituelles). La guerre sainte est avant tout une *guerre intérieure*, ce qui peut être aussi la signification de l'épée apportée par le Christ (*Matt. 10, 34*). Et c'est encore — sous son double aspect destructeur et créateur — un **symbole du Verbe**, de la Parole. Le **khâtab** musulman tient en main une épée de bois pendant la prédication ; *l'Apocalypse* décrit une épée à deux tranchants sortant de la bouche du Verbe. Les deux tranchants sont en rapport avec le double pouvoir. Elles peuvent aussi signifier un dualisme sexuel : ou les tranchants sont mâle et femelle (c'est ce qu'exprime un texte arabe), ou les épées sont fondues rituellement par couples et par un couple de fondeurs, au cours d'opérations qui sont des mariages (ainsi dans les légendes chinoises).

3. L'épée, c'est aussi la **lumière** et l'éclair : la lame brille ; elle est, disaient les Croisés, un fragment de la *Croix de Lumière*. L'épée sacrée japonaise dérive de l'éclair. L'épée du sacrificateur védique, c'est la foudre d'Indra (ce qui l'identifie au vajra). Elle est donc le feu : les anges qui chassèrent Adam du Paradis portaient des épées de feu. En termes d'alchimie, *l'épée des philosophes* est le feu du creuset. Le **Bodhisattva** porte l'épée flamboyante dans le monde des **asuras** : c'est le symbole du combat pour la conquête de la connaissance et la libération des désirs ; l'épée tranche l'obscurité de l'ignorance ou le nœud des enchevêtrements (Govinda). Semblablement, l'épée de **Vishnu**, qui est une épée flamboyante, est le symbole de la pure connaissance et de la destruction de l'ignorance. Le fourreau est la nescience et l'obscurité : ce qu'on ne peut sans doute séparer du fait que l'épée sacrée du *Sadet du feu* jaraï ne peut être tirée du fourreau par un profane, sous peine des pires dangers. En symbolique pure, ces dangers devraient s'exprimer par l'aveuglement ou la brûlure, l'éclat ou le feu de l'épée ne pouvant être supportés que par les individus qualifiés.

Si l'épée est l'éclair et le feu, elle est encore un rayon du soleil : le visage apocalyptique d'où sort l'épée est brillant comme le soleil (c'est effectivement la source de la lumière). En Chine, le trigramme **li**, qui correspond au soleil, correspond aussi à l'éclair et à l'épée.

4. Inversement l'épée est en rapport avec l'eau\* et avec le dragon\* : la trempe de l'épée est mariage de l'eau et du feu ; étant feu, clic est attirée par l'eau. L'épée sacrée nippone fut extraite de la queue du dragon ; celle du Sadet du Feu fut trouvée dans le lit du Mékong. En Chine, les épées se précipitent d'elles-mêmes dans l'eau où elles se transforment en dragons brillants ; les épées plantées donnent naissance à des sources. On sait que l'éclair est lié à la production de la pluie.

5. L'épée est encore un symbole axial et polaire : ainsi de l'épée s'identifiant à l'axe de la balance. En Chine, l'épée, symbole du pouvoir impérial était l'arme du Centre ; chez les Scythes, l'axe du monde, l'activité céleste, étaient représentés par une épée plantée au sommet d'une montagne. L'épée plantée produisant la source n'est pas non plus sans rapport avec l'activité productrice du Ciel (CHOO, COOE, HERS). P.C.

6. Dans la tradition biblique, l'épée fait partie des trois fléaux : guerre-famine- peste. Cette trilogie se trouve en particulier dans *Jérémie*, (21, 7 ; 24, 10) et dans *Ezéchiel* (5, 12—17 ; 6, 11—12 ; 12, 16, etc.) ; ici l'épée symbolise l'invasion des armées ennemies.

L'épée de feu désigne, suivant Philon (*De cherublm*, 25, 27) le logos et le soleil.

Quand Dieu chasse Adam du Paradis, il établit deux chérubins munis d'une épée de feu tournoyante, afin de garder le chemin conduisant à l'arbre de vie (*Genèse*, 3, 24). Selon Philon, les deux chérubins représentent le mouvement de l'univers, le déplacement éternel de l'ensemble du ciel, ou encore des deux hémisphères. Selon une autre interprétation du même auteur, les chérubins symbolisent les deux attributs suprêmes de Dieu : la bonté et la puissance. L'épée se réfère au soleil dont la course fait le tour, en un jour cosmique, de l'univers entier. L'épée se rapporte encore à la raison qui réunit à la fois les deux attributs de bonté et tic puissance : c'est par la raison que Dieu est à la fois généreux et souverain (*De cherubim*, 21—27).

7. Dans les traditions chrétiennes, l'épée est une arme noble appartenant aux chevaliers et aux héros chrétiens. Elle apparaît souvent mentionnée dans les chansons de geste. Roland, Olivier, Turpin. Charlemagne., Ganelon et Ternir Baligant possèdent des épées individualisées portant un nom. Parmi ceux-ci, retenons Joyeuse, Durandal, Hauteclaire. Corte, Bantraine, Musaguine etc. Les noms prouvent la personnalisation de l'épée. À l'épée est associée **l'idée de luminosité**, de clarté ; la lame est dite scintillante (cf. Jeanne Wathelet-Willem. *L'épée dans les plus anciennes chansons de geste. Etude de vocabulaire*, dans *Mélanges René Croizet*, Poitiers, 1966 pp. 435-441).

L'épée symbolise aussi la **puissance** ; étant l'instrument du massacre, de la mort, elle est synonyme de guerre, de force. Ses deux tranchants distincts opèrent une division profonde. C'est pourquoi la **parole**, l'éloquence sont parfois désignées par l'épée. M.—M.D.

8. Dans l'art de la Renaissance, l'épée est souvent utilisée, avec des significations très différentes, pour représenter la justice, le vice, la renommée, la victoire, la colère, le métier des armes, l'adresse dans la rhétorique et la dialectique, le dieu de la guerre, etc. (TERS, 156—157).

## ÉPERVIER

Dans notre langage, l'épervier est symbole d'usure, de rapacité, comme la plupart des oiseaux de même espèce, aux serres crochues. Du fait que la femelle est plus forte et plus habile que le mâle, il symbolise aussi le couple où la femme domine. On se souviendra qu'en fonction des mœurs de l'époque, le port de l'épervier sur le poing fut autrefois un signe de noblesse et de distinction (faucon\*).

Dans la Chine ancienne, l'épervier, métamorphose du pigeon ramier, était un emblème de l'automne, saison tout à la fois de la chasse et de la vie retirée.

C'est en outre un épervier qui, associé à la tortue, selon le **Chou-King**, enseigna à Kouen la construction des digues, qui devaient empêcher le débordement des eaux du déluge.

En Egypte, l'épervier était l'oiseau d'Horus, donc un emblème solaire. Comme l'aigle, il symbolisait les pouvoirs du soleil. Les Grecs et les Romains virent aussi dans l'épervier l'image du soleil (GRAR, MASR). P.G.

Entre les premières et les dernières significations de l'épervier, on aperçoit toute la différence qui sépare une interprétation allégorique d'une interprétation symbolique.

## ÉPI

Pour les Indiens de la Prairie : *l'épi de Mais représente le pouvoir surnaturel qui habite H' Uruu, la terre d'où provient la nourriture nécessaire à la vie ; c'est pourquoi nous lui donnons le nom de l'Atira, la mère qui insuffle la vie. Le pouvoir inhérent à la terre, qui la rend capable de produire vient d'en haut, c'est pourquoi nous peignons l'épi de mais en bleu* (Tradition rapportée par ALEC, 138).

Dans les civilisations agraires, l'épi (de blé dans les mystères d'Eleusis, de maïs dans les mystères indiens d'Amérique du Nord) est le fils issu de la hiérogamie fondamentale Ciel-Terre. Il est la résolution de cette dualité fondamentale, et c'est pourquoi, en tant que synthèse, l'épi de maïs sacré porte simultanément la couleur féminine de la terre rouge et la couleur mâle du ciel bleu : *L'épi de maïs féminin est recouvert du dôme bleu du ciel masculin* (ALEC, 162). A.G.

On en a fait, dans les œuvres d'art de la Renaissance, l'attribut de l'été, saison des moissons ; de Cérès, la déesse de l'agriculture, qui donna le blé aux hommes et qui est généralement représentée avec une poignée d'épis dans les mains ; de la Charité et de l'Abondance, qui distribue à profusion les épis et toutes les nourritures qu'ils symbolisent (TERS, 158—159). L'épi était également l'emblème d'Osiris, le dieu soleil mort et ressuscité et symbolisait, dans l'Antiquité égyptienne, le cycle naturel des morts et des renaissances. L'épi contient le grain qui meurt, soit pour nourrir, soit pour germer.

En général, symbole de la croissance et de la fertilité ; à la fois nourriture et semence. Il indique l'arrivée à la maturité, tant dans la vie végétale et animale que dans le développement psychique : c'est l'épanouissement de toutes les possibilités de l'être, l'image de l'éjaculation.

## ÉPINE

1. L'épine évoque l'idée d'obstacle, de difficulté, de défense extérieure, et en conséquence, un abord revêche et désagréable. L'épine est la défense naturelle de la plante, ce qui ne peut manquer de rappeler le rôle de la corne chez l'animal. On remarque qu'en topologie, le nom d'épine est souvent donné aux *pierres levées*, qui comportent un symbolisme axial et solaire. Guenon a noté à ce sujet que la couronne d'épines du Christ (épines d'acacia, dit-on) peut n'être pas sans rapport avec la *couronne à rayons*, les épines s'identifiant, par un renversement du symbole, aux rayons lumineux qui émanent du corps du Rédempteur. Il est de fait que le Christ couronné d'épines est parfois représenté sous un aspect *rayonnant*.

En Chine, les flèches, épines volantes, étaient des armes servant à expulser des influences pernicieuses, instruments d'exorcisme de l'espace *central* (GRAD, GUES). P.G.

2. Dans les traditions sémitiques et chrétiennes, l'épine évoque la terre sauvage non cultivée, d'où l'expression *terre des épines* pour la désigner. L'épine représentant la terre vierge non labourée, la couronne d'épines — remplacée par la couronne d'oranger, lors des mariages — signifie la virginité de la femme, comme celle du sol.

La couronne d'épines du Christ lors de sa passion célèbre le mariage du ciel et de la terre vierge ; elle est anneau de mariage entre le Verbe — Fils de l'Homme — et la Terre, vierge pouvant toujours être fécondée. M. —M.D.

3. L'épine d'agave est symboliquement liée au silex des couteaux sacrificiels chez les Mexicains. Le sud, pays du feu, du soleil de midi (Uitzilopochtli) et des sacrifices humains — offrande de sang au soleil — est appelé en langue Nahuatl *le côté des épines*, sans doute parce que l'épine d'agave était utilisée par les prêtres comme instrument de mortification. Ils s'en perçaient les jambes pour offrir leur sang aux dieux. A.G.

## ÉPINGLE (A CHEVEUX, DE BOIS)

Lorsque, en matière de beauté féminine, les Chinois cultivés s'avisent de comparer une jolie femme, il s'emploient souvent cette expression : *l'épingle à cheveux, de bois et la jupe tissée* ; elle symbolise pour eux la beauté naturelle, qui peut se passer de tous les artifices utilisés souvent par les femmes. C'est l'expression la plus pure de l'élégance féminine.

Cette expression se rapporte à une reine de beauté traditionnelle des Chinois : Hsee-Chee, qui vivait au V<sup>e</sup> siècle avant J.C. et que l'on rencontra souvent, faisant sa lessive au bord de la rivière Youeh-Tchi. Cette Vénus de l'empire du Milieu a inspiré le grand poète Wang-Wei, de la période des Tang :

*A l'aube, elle n'était qu'une fille au bord du Youeh-Tchi,  
Le soir, elle devenait reine du royaume de Wou.*

Le souvenir de cette jolie femme s'est transmis sous la forme d'un proverbe à l'usage des amoureux : *Hsee-Chee rampe dans les yeux des amoureux.*

Le philosophe Cheng-Tien-hsi a voulu voir en elle le symbole d'une philosophie démocratique, puisqu'elle passait de la tenue la plus simple : l'épingle à cheveux de bois et la jupe tissée à la maison, nécessaire pour les travaux ménagers, à la splendeur des habits de trône dans la soirée !

La formule ne traduit pas seulement l'élégance ou les mœurs démocratiques de la femme chinoise ; elle symbolise sa double fonction de servante, dans les travaux domestiques du jour, et de reine, dans les occupations nocturnes de l'amour.

## ÉPONA

On voit communément dans cette divinité gallo-romaine, au nom purement gaulois, la déesse des chevaux et, devant l'importance de son culte dans toutes les provinces rhénanes et danubiennes, on s'est demandé d'où il venait, puisque César ne mentionne nullement Epona dans son schéma religieux du *de Bello Gallico*. De multiples travaux se sont efforcés d'étudier les origines et la typologie iconographiques : Epona chevauchant et Epona assise entre deux chevaux. On a aussi cherché avec acharnement des correspondances insulaires et on a cru en avoir trouvé dans le personnage gallois de Rhiannon et de l'Irlandaise Mâcha. Mais Rhiannon est une *reine* et Mâcha est la personnification de la plaine, où se trouvait la capitale de l'Ulster, Emain Mâcha. Ni l'une ni l'autre ne sont spécifiquement hippomorphes, mais elles appartiennent à ces types de *souveraines* attachées à la possession du pays et qu'il faut vaincre ou épouser. Le cheval appartient d'autre part par définition à la fonction guerrière, et à elle seule. On peut donc soupçonner Epona de constituer l'adaptation celtique, mal traduite par un nom indigène, de la *potnia therôn*, ou *maîtresse des animaux*, dont les Gaulois ont imité l'iconographie. L'élément mythique représenté par le nom a pu être rattaché secondairement au cycle d'une divinité, la Minerve nommée par César, laquelle a porté un très grand nombre de surnoms, topiques, laudatifs ou fonctionnels. L.G.

Passée dans le panthéon romain après les conquêtes, elle devint, à la suite de transformations banalisantes, la déesse protectrice des chevaux et des écuries. Représentée à l'origine comme une jument, symbole de la fécondité, elle le fut ensuite par une femme à cheval, portant une corne d'abondance remplie de fruits. Elle est parfois rapprochée du culte des Déesse-Mères, des Sources et des Foyers.

## EQUERRE

La conjonction des symboles de l'équerre et du compas\* a déjà été évoquée. Aussi n'y reviendrons-nous qu'incidemment ici, en vue d'apporter des précisions particulières.

1. Nous avons dit que l'équerre sert à tracer le carré et à *mesurer la terre*. Or, dans la Chine ancienne, la terre est carrée, ses divisions sont carrées : c'est pourquoi l'équerre est à branches égales. Les formes anciennes du caractère **fang** (carré) figurent deux équerres opposées formant un carré, ou encore un **svastika** dextre formé de quatre équerres, et délimitant donc l'espace en quatre régions. L'équerre est un emblème de l'empereur, qui est *maître de la Terre* et, à l'image de Yu-le-Grand, son organisateur. La glose traditionnelle du caractère **kong** (équerre) indique que l'équerre *donne leur figure à toutes choses ; elle forme l'angle droit, qui*

forme les carrés, lesquels forment les cercles... (Wieger). D'autres textes confirment la formation, par inscription, du cercle\* à partir du carré\* : c'est pourquoi, selon Grand, l'équerre est emblème du sorcier, lequel est **yin-yang\***. En outre, le cercle inscrit dans le carré est un symbole de l'androgynie primordiale.

2. L'équerre est la forme de la lettre grecque **gamma**. D'où les figures antiques appelées **gammadia** : soit quatre équerres opposées par le sommet et délimitant entre elles une croix, soit quatre équerres formant un carré dont le centre est marqué par une croix. Dans les deux cas, la croix centrale est un symbole du Christ, et les quatre équerres celui des quatre Évangélistes, ou des quatre animaux de l'Apocalypse. Guenon a en outre remarqué que la première forme du **gammadion** correspondait aux délimitations intérieures du **Lo-chou**, le carré magique révélé à Yu-le-Grand, et pouvait ainsi ramener à la notion de mesure de l'espace terrestre (GRAP, GUEC, GUES, WIEC). P.G.

3. Indiquant plusieurs dimensions, l'horizontale et la verticale, l'équerre symbolise l'espace. Mais, ne servant qu'à dessiner des figures carrées ou à angles droits, elle symbolise aussi la rectitude et le respect des lois et des règlements. Dans la Franc-maçonnerie, *suspendue au cordon\* de Vénérable, elle signifie que la volonté d'un chef de Loge ne peut avoir qu'un sens, celui des statuts de l'Ordre, et qu'elle ne doit agir que d'une seule manière, celle du bien*. Pour d'autres interprètes, elle symbolise *l'équilibre résultant de l'union de l'actif et du passif*, surtout quand elle a la forme du T ; elle traduit au contraire, quand elle est dissymétrique comme un L, l'activité et le dynamisme. L'équerre rectifie et ordonne la matière. En astrologie, l'angle de 90° serait considéré comme *maléfique*. Certains auteurs invectivent l'équerre comme une croix brisée, *le drapeau du roi des enfers*. Par opposition au compas\*, qui évoque l'esprit, en ce qu'il dessine des courbes et qu'il est actif, l'équerre est liée à la matière, et en cela elle serait passive et soumise (BOUM, 1—4).

## ÉRINYES

Nom grec des Furies, démons chthoniens, comme les Harpyes (Gorgones\*), empruntant les formes de chiens et de serpents. Elles sont les instruments de la vengeance divine, à la suite des fautes des hommes, qu'elles poursuivent en semant l'épouvante dans leur cœur. Dans l'Antiquité, on les identifiait déjà à la conscience. Intériorisées, elles symbolisent le remords, le sentiment de culpabilité, l'autodestruction de celui qui s'abandonne au sentiment d'une faute considérée comme inexpiable.

Elles sont chargées *de veiller au maintien de l'ordre dans le monde et, plus particulièrement, de punir tous ceux qui outrepassent leur droit, aux dépens des autres, chez les dieux comme chez les hommes*. (Paul Mazon, HOMIN III, p. 74, n° 1).

Comme les Moirai (le destin), elles étaient à l'origine *gardiennes des lois de la nature et de l'ordre des choses (physique et moral)*. Plus tard, elles seront les *divinités vengeresses du crime* (LAVD, 391).

Cette évolution correspond à celle de la conscience, qui d'abord interdit et prohibe, qui ensuite condamne et détruit. Elles peuvent se transformer en Euménides, divinités favorables et bienveillantes, quand la raison, symbolisée par Athéna, ramène la conscience morbide apaisée à une appréciation plus mesurée des actes humains.

## ÉROTISME

1. Le symbolisme de l'amour nous est familier par le *Cantique des Cantiques*, et par le parti qu'en ont tiré les mystiques chrétiens, dont saint Jean de la Croix. L'amour de l'Époux et de la Bien-Aimé est interprété comme étant celui de Yahvé et d'Israël, ou du Christ et de l'Église, ou de Dieu et de l'âme. Plus proches littéralement de l'Eros grec, le Pseudo-Denys l'Aréopagite cite les *Hymnes érotiques* de saint Hiérotée et interprète le *désir amoureux* comme signifiant une puissance générale *d'unification et de connexion*, traduction en mode intellectuel de l'union des mystiques ; on trouve d'ailleurs un symbolisme du même ordre dans les **Upanishad**.

2. Universellement, l'union sexuelle est la répétition de la hiérogamie première, de l'embrassement du Ciel et de la Terre, dont sont nés tous les êtres : *Quand cette pénétration*

*réci-proque s'opère, dit le Yi-King, le Ciel et la Terre s'harmonisent et tous les êtres se produisent.* C'est le signe de l'harmonie, de la conjonction des opposés et, bien sûr, de la fécondité. En diverses régions, notamment dans la Chine antique, et plus récemment chez les Tai, des unions rituelles marquaient à l'équinoxe de printemps le renouveau de la nature et provoquaient sa fécondité.

3. Cependant, le symbolisme érotique le plus connu est celui du Shaktisme et du Tantrisme, celui aussi des *pratiques de longue vie* taoïstes. Leur point commun le plus important s'est prêté à une grossière erreur d'interprétation, à laquelle donne lieu toute acception littérale. Certes, le symbolisme cosmique et rituel de l'acte sexuel est familier à l'Inde, et les pratiques chinoises *de la chambre à coucher* ne sont pas seulement emblématiques. Mais le premier se sublimise précisément jusqu'à n'être plus que pure image de l'esprit et les secondes sont considérées par les meilleurs textes comme des aberrations. Toute union se résout à celle de **Çiva** et de la **shakti** qui est en fait la reconstitution de l'androgynie primordiale, car la **shakti** n'est pas distincte de Çiva. C'est l'union du soleil et de la lune, du feu et de l'eau. S'il y a accouplement rituel, la **yoginî** n'est pas seulement l'image de la **Prakriti** ou de la **shakti** : elle est la **Prakriti**, elle est la **shakti** ; si bien que le yogi qui s'unit à elle ne poursuit en fait que sa propre réunification. L'iconographie qui répète la **maihuna** est toujours pure, parce qu'elle figure l'union, non d'êtres, mais de principes, de l'Essence et de la Substance universelle elles-mêmes, ou, dans le bouddhisme tibétain, de la Sagesse et de la Méthode. Dans le **Yoga**, l'union des principes opposés se fait en chacun des centres subtils (**chakra**), et le fait qu'il s'agit bien d'éléments *masculins* et *féminins* intérieurs à l'être s'exprime en termes d'inceste.

4. Autre aspect encore, mais qui ne fait que préciser sur un plan inférieur la notion d'intégration, d'unification intérieure : la *remontée* du semen, liée au contrôle du souffle, et qui est une source essentielle d'énergie yogique. Le même procédé (a-t-il la même origine ?) est exposé dans le *Traité de la fleur d'Or* taoïste, selon lequel les pratiques érotiques faussement attribuées à certains Immortels, en vue de restaurer leur *principe vital*, ne doivent pas être interprétées autrement. S'il peut être admis en effet que les meilleurs d'entre eux n'ont cherché cette restauration qu'en eux-mêmes, d'innombrables textes montrent que tous n'étaient pas sensibles au symbolisme, le littéralisme les ayant plongés dans les aberrations les plus graves ; mais il ne s'agissait évidemment plus d'*Immortels*. L'alchimie interne elle-même use du symbolisme sexuel, puisque *l'embryon d'immortalité* naît de la pénétration de la Terre par le Ciel, de l'union du semen et du souffle, qui est celle de l'eau et du feu (AVAS, COOH, DANA, ELIF, GOVM, MAST).  
P.G.

5. En Egypte, indépendamment de toute interprétation symbolique, les représentations érotiques ne manquent pas : la femme et l'homme sont désignés par une image de leurs organes et leur union par le croisement de deux hiéroglyphes. Images des étreintes d'Isis et d'Osiris, idoles phalliques, statuettes de courtisanes, dieux copulateurs, ébats libertins, forment *la plus antique attestation du malaise sexuel* (POSD, 106—107). Il n'en existait pas moins des condamnations et des interdits. L'érotisme peut ne trahir qu'une sorte de désir voire d'obsession, sexuel ; il symbolise cependant le caractère quasi irrésistible des impulsions vitales, dans les obscénités pornographiques aussi bien que dans les œuvres les plus raffinées et les unions à la fois les plus intimes et les plus spiritualisées.

## ESCALIER

1. L'escalier est le symbole de la progression vers le savoir, de l'ascension vers la connaissance et la transfiguration. S'il s'élève vers le ciel, il s'agit de la connaissance du monde apparent ou divin ; s'il rentre dans le sous-sol, il s'agit du savoir occulte et des profondeurs de l'inconscient. L'escalier blanc représente parfois la haute science, l'escalier noir la magie noire. Comme l'échelle\*, il symbolise la recherche de la connaissance exotérique (la montée) et ésotérique (la descente) (HAMK, 6).

2. Les Egyptiens connaissent également ce symbole de l'ascension. Les pyramides\* sont déjà un analogue de l'escalier ; ce qui est particulièrement évident dans le cas des pyramides à degrés. D'autres œuvres plastiques représentent les âmes des défunts montant un escalier de sept ou neuf marches, pour se rendre devant le trône d'Osiris\* et subir l'épreuve de la

psychostasie\*. Des barques sont représentées portant en leur centre, en guise de mât et de voile, un escalier de sept ou neuf marches, *symbolisant l'ultime et définitive ascension de l'âme vers les étoiles dans lesquelles elles se confondront en s'unissant à la lumière de Râ* ; ce sont les *Barques de l'Escalier du Ciel*, symboles de l'ascension de rame. (CHAS, 139,171).

3. L'escalier est un symbole ascensionnel classique, désignant non seulement la montée dans la connaissance, mais une élévation intégrée de tout l'être. Il participe de la symbolique de l'axe\* du monde, de la verticalité et de la spirale\*. Quand il a une forme spiraloïde, il attire particulièrement l'attention sur le foyer du développement axial, qui peut être Dieu, un principe, un amour, un art, la conscience ou le moi propre de l'être qui est en cours d'ascension et qui s'appuie tout entier sur ce foyer, autour duquel il dessine ses volutes. Comme tous les symboles de ce type, l'escalier revêt un aspect négatif : c'est la descente, la chute, le retour au terre à terre et même au monde souterrain. Car l'escalier relie les trois mondes cosmiques et se prête aussi bien à la régression qu'à l'ascension ; c'est tout le drame de la verticalité, qu'il résume.

## ESCARGOT

Universellement symbole lunaire. Il indique la régénération périodique : l'escargot montre et cache ses cornes comme la lune apparaît et disparaît ; mort et renaissance, thème de l'éternel retour.

Il signifie aussi la fertilité : la spirale, liée aux phases de la lune, et le développement de la corne. *Comme tel, l'escargot devient le lieu de la théophanie lunaire, comme dans l'ancienne religion mexicaine où le dieu de la lune, Tecçiztecatl, est représenté enfermé dans une coquille d'escargot* (ELIT, 141).

Comme le coquillage, l'escargot présente un symbolisme sexuel : analogie avec la vulve, matière, mouvement, bave.

Il symbolise encore le mouvement dans la permanence. *La forme hélicoïdale de la coquille de l'escargot terrestre ou marin constitue un glyphe universel de la temporalité, de la permanence de l'être à travers les fluctuations du changement* (DIED).

Chez les Aztèques l'escargot symbolisait couramment la conception, la grossesse, l'accouchement (ELIT, 174, d'après Jackson *The Aztec Moon-Cult*). Au Dahomey, il est considéré comme un réceptacle de sperme (MAUG).

Dans les hiéroglyphes égyptiens, la spirale\* était représentée par un escargot Il pourrait symboliser, comme cette figure géométrique très répandue dans la nature, révolution de la vie.

En Afrique du Nord, on confectionne des chapelets avec des coquilles d'escargots. ... *L'escargot rappelle la corne des béliers... De plus, il participe de l'humide, et ne sort de terre, comme disent les paysans, qu'après la pluie. Il se trouve lié au cycle des champs, devenu le symbole de la fécondité donnée par les morts, la parure presque nécessaire de l'ancêtre revenu sur la terre des hommes pour le féconder, porteur de tous les symboles de la face du ciel et des orages bienfaisants* (SERP, 371).

## ÉTENDARD

Chaque société organisée a ses insignes : totems, bannières, drapeaux, étendards, qui sont toujours placés à un sommet (hampe, tente, façade, toit, palais).

L'étendard désigne, d'une manière générale, une enseigne de guerre : c'est à la fois, le signe de **commandement**, celui de rallieraient et l'emblème du chef lui-même.

Tel est bien le sens que lui donne l'iconographie hindoue : la bannière\* *victorieuse* est signe de guerre, et, par suite, d'action contre tes forces maléfiques. Dans le Taoïsme, les bannières sont appels, convocations (des esprits, des divinités, des éléments) et simultanément protection magique. C'est que, dans la Chine ancienne, tes étendards n'étaient pas seulement les insignes des groupes ou des chefs, mais ils contenaient effectivement leur génie et leur vertu. Le caractère **wou** désigne l'étendard et *l'essence*. Si les étendards plantés dans le boisseau des sociétés secrètes sont instruments d'appel à l'action, guerrière ou spirituelle, ils sont aussi effectivement les substituts des *Ancêtres* des loges, qu'ils sont dits représenter, et non

seulement leurs emblèmes : ils sent leur présence protectrice dans la loge ; il est aussi question d'étendards dans le symbolisme de la Maçonnerie.

Nous n'aurions garde de négliger enfin le symbolisme de la bannière agitée par le vent : elle est en Inde l'attribut de **Vayû**, qui est le régent de l'élément air ; elle est associée à l'idée de mobilité et aux phases de la respiration ; sous cet aspect, le symbolisme de l'étendard se rapproche beaucoup de celui de l'éventail\* (GRAD, CRAC). P.G.

## ÉTERNITÉ

1. L'éternité symbolise ce qui est privé de limite.

Suivant Boèce, *l'éternité est une possession simultanée et parfaite d'une existence sans terme (De consolatione, 5)*. Il reprend les définitions données avant lui par les philosophes. Ainsi, pour Plotin, l'éternité est une *vie qui persiste dans son identité, toujours présente à elle-même dans sa totalité (Ennéades 3, 7)*. Parlant de l'éternité, saint Bonaventure dira que la simplicité et l'invisibilité qui sont les mondes du *centre* appartiennent à l'éternité (*Quaestiones disputatae, De mysterio Trinitatis* qu. 5, art. 1, 7—8). Dante fera allusion au point auquel tous les temps sont présents (*Paradis, 17, 18.*) C'est un acte vital d'une intensité infinie. M.-M.D.

2. L'éternité représente l'infinitude du temps indépendant de toute contingence limitative, c'est l'affirmation de l'existence dans la négation du temps. L'Irlande, qui ne possédait aucun moyen de faire comprendre cette notion inaccessible à l'intelligence humaine — non plus qu'aucun autre peuple — s'est tirée d'affaire en juxtaposant symboliquement le temps humain, fixe, immuable, d'une régularité cyclique, contre lequel l'homme ne peut rien, et le temps divin, aux limites élastiques, dans lequel plusieurs siècles sont comme un an ou inversement Ils ont brisé le cycle par l'addition d'une unité. Un an et o» jour, un jour et une nuit sont devenus ainsi des symboles de l'éternité (OGAC 18, 148—150). L.G.

3. De nombreuses figures sont censées évoquer l'éternité ; une déesse tenant en ses mains la lune et le soleil ou un sceptre et la corne d'abondance, ou assise sur un globe entouré d'étoiles, ou vêtue d'une ceinture d'étoiles. A l'éternité s'ajoute généralement une idée de béatitude. En raison de leur longévité légendaire, l'éléphant, le cerf, le phénix, le dragon symbolisent aussi l'éternité ; de même, mais en raison de sa forme circulaire, le serpent lové ou se mordant la queue (ouroboros\*).

L'éternité est l'absence ou la solution des conflits, le dépassement des contradictions, au plan cosmique et au plan spirituel. C'est la parfaite intégration de l'être en son principe ; c'est l'intensité absolue et permanente de la vie, qui échappe à toutes les vicissitudes des changements et, en particulier, à celles du temps. Pour l'homme, le désir d'éternité reflète sa lutte incessante contre le temps et plus encore peut-être, sa lutte pour une vie si intense qu'elle triomphe à jamais de la mort. L'éternité n'est pas plus dans l'immobilisme que dans le tourbillon, elle est dans l'intensité de l'acte.

## ÉTERNUEMENT

Le simple fait d'éternuer, *provoqué par les démons qui chatouillent le nez de l'homme*, peut chasser l'âme du corps. Les Lapons ont cru qu'un violent éternuement est capable de causer la mort : de cette croyance provient la coutume, qui date de l'Antiquité, de souhaiter bonne chance à celui qui vient d'éternuer (HURA).

Dans certaines tribus africaines, éternuer quand parle une personne signifie : *Guéno (Dieu) approuve*. Eternuer à l'improviste, dans un silence général, est un signe de bon augure : on échange alors des vœux, voire des cadeaux (HAMK).

L'éternuement symbolise une manifestation du sacré pour approuver ou châtier. A.G.

## ÉTOILE (VOIR OURSE» POLE)

1. On retient surtout de l'étoile sa qualité de *luminaire*, de source de lumière. Les étoiles représentées sur la voûte d'un temple ou d'une église en précisent la signification céleste. Leur caractère céleste en fait aussi des symboles de l'esprit et, en particulier, du conflit entre les

forces spirituelles, ou de lumière, et les forces matérielles, ou des ténèbres. Elles percent l'obscurité, elles sont aussi des phares projetés sur la nuit de l'inconscient.

2. L'Etoile flamboyante de la Maçonnerie est manifestement issue du pentagramme pythagoricien (parfois appelé *sceau de Salomon\**, bien que cette désignation soit le plus souvent réservée dans la pratique à l'hexagone étoile, ou *bouclier de David*). L'étoile flamboyante à cinq branches est le symbole de la manifestation centrale de la Lumière, du centre mystique, du foyer d'un univers en expansion. Tracée entre l'équerre et le compas — c'est-à-dire entre la Terre et le Ciel — elle figure l'homme régénéré, rayonnant comme la lumière, au milieu des ténèbres du monde profane. Au tableau du grade de Compagnon, l'étoile flamboyante comporte en son centre la lettre G\* : c'est l'équivalent du **iod**, le Principe divin dans le cœur de l'initié (BOUM, GUET).

3. Si l'étoile à cinq branches est en outre un symbole du microcosme humain, l'étoile à six branches, avec ses deux triangles inversés et enlacés (voir *sceau de Salomon\**) symbolisera l'étreinte de l'esprit et de la matière, des principes actif et passif, le rythme de leur dynamisme, la loi de l'évolution et de l'involution. L'étoile à sept branches participera du symbolisme du nombre sept\* ; unissant le carré et le triangle, elle figure la lyre cosmique, la musique des sphères, l'harmonie du monde, l'arc-en-ciel aux sept couleurs, les sept zones planétaires, etc.

4. Pour l'Ancien Testament et le Judaïsme, les étoiles obéissent aux volontés de Dieu et les annoncent éventuellement (*Isaïe*, 40, 26 ; *Ps.* 19, 2). Elles ne sont donc pas des créatures purement inanimées : un ange veille sur chacune d'elles (1, *Hénoch* 72, 3). De là, à voir dans l'étoile le symbole de l'ange, il n'y a qu'un pas, bientôt franchi : l'Apocalypse parle d'étoiles tombées du ciel (6, 13) comme on parlerait des anges déchus.

Daniel (12, 3), décrivant le sort des hommes à la résurrection, ne trouve que le symbole de l'étoile, pour caractériser la vie éternelle des justes : ascension vers l'état d'étoiles célestes.

En revanche, c'est sans doute aux sept planètes, aux sept Eglises (préposées aux destins) que se réfère le voyant de l'Apocalypse, quand il parle des sept étoiles que le Christ tient dans sa main (1, 16—20 ; 2,1 ; 3, 1).

Reste enfin à signaler que la prophétie de *Nombres* 24, 17 a influencé la symbolique messianique et que l'étoile fut souvent regardée comme une image ou un nom du **Messie** attendu. Ainsi s'explique la présence d'une étoile sur les monnaies frappées par Simon Bar-Kokba (Fils de l'étoile), chef politico-religieux de la deuxième révolte juive en 132—135 de notre ère.

Pour ce qui est du motif de décoration architecturale des synagogues, l'étoile à six branches (appelée bouclier de David ou sceau de Salomon), il est le symbole même du Judaïsme.  
P.P.

5. Etoile est le nom d'une divinité gauloise, dont l'existence est bien attestée par l'épigraphie d'époque romaine, **Sirona**. Une autre divinité, galloise, porte le nom d'Arianrhod *roue d'argent*, ce qui sert à désigner une constellation, la **corona Borealis**, d'après Joseph Loth. Il est permis de penser, en fonction des tendances du panthéon celtique, que les théonymes désignent **un des aspects de la grande déesse primordiale**, mais aucune interprétation de détail n'est possible. Il est seulement permis d'affirmer en l'état actuel de nos connaissances que les Celtes n'ignoraient pas le symbolisme astral (LOTM, 1,191).  
L.G.

6. Suivant les Yakoutes, *les étoiles sont les fenêtres du monde*. Elles sont des ouvertures ménagées pour l'aération des différentes sphères du ciel (généralement au nombre de 9, mais parfois aussi de 7, 12, 15). Uno Holmberg remarque que cette idée mythico-religieuse domine tout l'hémisphère nord. C'est encore une expression du symbolisme, très répandu, de l'accession au Ciel par une *porte étroite* : l'interstice entre les deux niveaux cosmiques ne s'élargit qu'un instant, à la *petite* dimension d'une étoile, et le héros (ou l'initié, le chaman, etc) doit profiter de cet instant paradoxal pour pénétrer dans l'au-delà (ELIC, 236).

7. Les étoiles sont appelées mimixcoatl (serpents-nuages), dans les mythes aztèques, parce que Mixcoatl, Dieu de l'Etoile Polaire, s'est multiplié en elles ; elles existaient antérieurement et servaient alors de nourriture au Soleil (KRIK, 62).

Dans la glyptique maya, elles sont souvent représentées comme des **yeux**, d'où jaillissent des rais de lumière (THOH). Au Guatemala, elles représentent encore de nos jours, dans la croyance populaire, **les âmes des morts**. D'elles émanent des insectes, qui descendent visiter la terre. Même croyance au Pérou, selon le père Cobo : les étoiles sont les âmes des justes. Mais l'Inca Garcilaso nous dit, lui, qu'elles étaient considérées comme des dames de la cour de la lune et ses suivantes (GARC). C'est sans doute le père Cobo (*Hiatoria del Nuevo Mundo*) qui nous donne l'explication la plus intéressante du symbolisme cosmique des étoiles chez les Incas. Non seulement les hommes, mais aussi tous les animaux et les oiseaux étaient représentés au ciel, nous dit-il, par des étoiles ou des constellations qui, selon la croyance des Indiens, étaient comme leur *cause seconde*, établies là par le Créateur pour *veiller à la conservation et à l'augmentation des espèces*. Le père Acosta (*Historia natural y moral de las Indias*) a la même opinion : *de tous les animaux et oiseaux qu'il y a sur la terre, ils croyaient qu'un double figurait au ciel, à la charge duquel revenaient leur procréation et leur augmentation*.

8. Cette croyance est à rapprocher de celle des Bambaras, pour lesquels l'eau, miroir de la création et matière du septième ciel, contient les doubles ou témoins de toutes les espèces créées afin que le grand démiurge, organisateur du monde, qui siège également au septième ciel, puisse contrôler ses créatures (DIEB).

Selon le Kalevala (Finlande), les étoiles sont faites de fragments de la coquille de l'œuf cosmique.

9. L'étoile du matin revêt une signification particulière.

a) De couleur rouge, annonciatrice de la renaissance perpétuelle du jour (principe de l'éternel retour) elle est symbole du **principe même de la vie**. Elle est honorée en ce sens par les Indiens de la prairie (ALEC, 62).

Voici un extrait des chants du *Hako*, rituel Pawnees (ibidem, 145) : *L'étoile du matin ressemble à un homme entièrement peint en rouge ; elle est la couleur de la vie. Il est vêtu de jambières et une robe l'enveloppe. Sur sa tête est posée une douce et duveteuse plume d'aigle, peinte en rouge. Cette plume représente le nuage doux et léger qui flotte haut dans tes deux, et le rouge est la touche de lumière d'un rayon du soleil montant. La douce et duveteuse plume est le symbole de la respiration et de la vie... Etoile-du-Matin viens plus près encore... Apporte-nous force et renouveau... Son éclat s'affaiblit ; Il recule, retournant vers le lieu où Il habite et d'où il est venu. Nous le regardons disparaître à nos yeux. Il nous a laissé le don de vie que Tirawa-Atius (Tirawa-Aïius = le **Père de la vie**, Dieu suprême ouranien) l'a envoyé nous faire... Le jour est sur ses talons. ..*

b) Chez les Cora (Indiens du S—O de l'Amérique du Nord, voisins du Mexique), l'Etoile du Matin fait partie de la Trinité Suprême, avec la Lune et le Soleil, Héros civilisateur, clic tue le Serpent, Maître du Ciel Nocturne et des Eaux, pour l'offrir comme aliment à l'Aigle, Dieu du Ciel Diurne et du Feu (KRIE, 103).

c) Selon le chroniqueur Sahagun, Venus, en tant qu'étoile du matin, est redoutée des Mexicains, qui ferment portes et fenêtres au petit jour pour éviter ses dangereux rayons (THOH). Elle décoche des maladies et, de ce fait, est souvent représentée en archer. Quelquefois même, elle porte un masque en forme de tête de mort (SOUP). Considérée comme le frère aîné du soleil par les Maya, elle est représentée sous la forme d'un homme corpulent et grossier, le visage laid, orné d'une grosse barbe : c'est le patron des animaux de la forêt, auquel les chasseurs font des offrandes de fumée de copal et des prières, au lever du jour.

d) Dans la poésie élégiaque arabe et persane, c'est au front de la bien-aimée, lorsqu'il est ouvert et dégagé, que l'on compare Vénus s'élevant dans la blancheur de l'aube :

*Quoique, dans le ciel de ta beauté,  
tu aies un front aussi resplendissant que Vénus,*

*cependant Vénus se mettra à danser de joie  
si tu ne dégages pas ton front  
des cheveux, qui viendraient à le couvrir* (HUAS, 21, citant Farrukhi).

10. a) L'étoile **polaire** joue dans la symbolique universelle un rôle privilégié, celui de *centre absolu autour duquel, éternellement, pivote le firmament* (CHAS, 17). Tout le ciel tourne autour de ce point fixe, qui évoque à la fois le Premier moteur immobile et le centre de l'univers : c'est par rapport à l'étoile Polaire que se définissent la position des étoiles, celle des navigateurs, celle des nomades, des caravaniers, de tous les errants dans les déserts de la terre, des mers et du ciel. Elle est appelée en de nombreuses régions d'Asie et d'Europe, *pieu, moyeu, nombril, centre organique, porte du ciel, étoile ombilicale du Nord*. Elle serait attachée également au mystère de la génération. En Chine, c'est à elle que l'on compare l'Être princier, le Noble, le Sage, *le Kiun-tseu est comme une étoile polaire fixe, vers laquelle toutes les autres étoiles se tournent dans le geste d'une salutation cosmique* (Louen-yu, 2, 1). C'est à elle que Shakespeare compare l'homme *qui demeure, inflexible* (Jules César, III, 1). En somme, le pôle céleste symbolise *le centre auquel tout se réfère, le Principe d'où tout émane, le Moteur qui meut tout et le chef autour duquel gravitent les astres comme une cour autour de son roi*. Dans certaines religions primitives elle est le siège de l'Être divin à qui sont attribués *la création, la conservation et le gouvernement de l'univers. La Polaire est par excellence le trône de Dieu. De là-haut, il voit tout, surveille tout, commande tout, intervient, récompense ou châtie, donnant loi et destin au monde céleste, dont le terrestre n'est que la réplique* (CHAS, 17—18).

b) Selon la tradition turco-tatare : *Au milieu du ciel brille l'étoile polaire, qui fixe la tente céleste comme un piquet*. En Samoyède, elle est *le clou du ciel, l'étoile-clou* ; de même chez les Lapons, les Finnois, les Estoniens. Les Turco-Altaiques conçoivent l'étoile polaire comme un pilier : elle est le *Pilier d'or* chez les Mongols, les Kalmouks, les Bouriates ; le *Pilier de fer* des Kirghizes, des Bashkirs, des Tatars sibériens ; le *Pilier solaire* des Tchéououtes. Une image mythique complémentaire est celle des étoiles reliées, d'une manière invisible, à l'étoile polaire. Les Bouriates se figurent les étoiles comme un troupeau de chevaux et l'Etoile Polaire est le piquet auquel on les attache.

c) L'Irminsül des Saxons est nommée par R. Von Fulda *Universalis Columna, quasi sustimens omnia*, (= la colonne de l'univers, support de toutes les choses). Les Lapons de Scandinavie ont reçu cette croyance des anciens Germains ; ils appellent l'Etoile Polaire le *Pilier\* du Ciel* ou le *Pilier du Monde*. On a pu comparer l'Irminsül aux colonnes\* de Jupiter. Des idées similaires survivent encore dans le Sud-Est européen : par exemple la *colonne du ciel* des Roumains (ELIC, 236).

d) Les Tchouktches savent que le **trou du ciel** est l'étoile polaire, que les trois mondes sont reliés entre eux par des trous semblables et que c'est par là que le chaman et les héros mythiques communiquent avec le ciel. Et chez les Altaiques, comme chez les Tchouktches le chemin du ciel passe par l'étoile polaire (ELIC, 238). Dans son voyage mystique, le Chaman Yakoute escalade une montagne à sept étages. Son sommet se trouve dans l'Etoile Polaire, au **Nombril du ciel**. *Les Bouriates disent que l'Etoile polaire est accrochée à son sommet* (ELIC 241).

e) *Le mont Meru de la mythologie indienne se dresse au centre du monde ; au-dessus de lui l'étoile polaire jette ses jeux. Les peuples ouralo-altaïques connaissent eux aussi un mont central, Sumbur, Sumur ou Sumeru, au sommet duquel est suspendue l'étoile polaire* (ELIT, 95),

f) D'après la tradition islamique, l'endroit le plus haut de la terre est la Ka'aba, puisque *l'étoile polaire prouve qu'elle se trouve exactement au-dessous du centre du ciel* (ibidem).

g) Selon Anokin, cité par Uno Harva (HARA, 39) l'Etoile Polaire constituerait non le dernier, mais le cinquième, des sept ou neuf *obstacles* que doit surmonter le chaman au cours de son ascension vers le Ciel du Dieu Suprême.

Selon une autre tradition chamanique, rapportée par Boratav et citée par Uno Harva, *tous les mondes sont reliés entre eux par des ouvertures situées près de l'Etoile Polaire*. On retrouve

une croyance analogue chez les Indiens Pieds-Noirs, rapportée par Alexander. *L'Etoile immobile (étoile polaire) est une ouverture ménagée dans la voûte céleste par laquelle Soatsaki (un héros légendaire) a été emporté dans le ciel et est ensuite redescendu sur terre.*

Dans le savoir ésotérique des chamans l'étoile polaire est le pivot autour duquel tournait le firmament. Sa position est considérée comme fixe. C'est dans les parages de cette étoile que la voûte du ciel atteignait son point culminant.

h) Nombriil du Monde, placée au sommet de la montagne du Monde par la plupart des traditions asiatiques, en Asie Mineure, en Inde, en Asie centrale, elle indique la demeure du Dieu suprême ouranien. C'est la raison pour laquelle les habitants de ces régions ont souvent placé les autels de leurs temples dans la direction du Nord : *lis prient tous vers le Nord* écrivait Ruysbroek au XIII<sup>e</sup> siècle (HARA) (voir Points\* cardinaux). Déjà la Bible (*Isaïe, 14*) dit : *Je m'assiérai sur la montagne où siègent les dieux, dans les régions lointaines du Septentrion.*

i) La Polaire étant le Centre de l'Univers, son pivot, elle est évoquée dans les rites de mariage védiques par les fiancés, pour que soit assurée leur descendance. Le mari la montre à sa femme en prononçant ces mots :

*Sois ferme, prends en moi ta nourriture.  
A quoi l'épouse répond :  
Je vois la Polaire,  
Puissè-je trouver une descendance !  
(Sankhanàyana Grhyasutra 1, 6, in VEDV, 312).*

mari joue le rôle d'étoile polaire dans le petit univers du foyer.

**11.** Chez les Keita du Mandé (Mali), le glyphe *étoile filante* représente la jeune mariée qui a quitté la maison paternelle, pour gagner celle de son époux ; pour cette raison on appelle l'étoile filante la *petite propriétaire du pagne* (GRIG). A.G.

**12. Etoiles royales**, tel est le nom généralement donné en astrologie aux quatre étoiles fixes de première grandeur, particulièrement importantes dans les thèmes. Elles furent les étoiles-repères du calendrier babylonien : **Aldébaran**, principale de la constellation du Taureau, *Gardienne de l'Est* ; **Regulus**, de la constellation du Lion. *Gardienne du Nord* ; **Antarès**, cœur de la constellation du Scorpion, *Gardienne de l'Ouest* ; et **Fomalhaut**, du Poisson Austral, *Gardienne du Sud*. Cette liste n'est pas unique et varie selon les auteurs. Ainsi, parfois, on remplace **Regulus** par **Rigel**, de la constellation d'Orion (appelé en Inde **Raja, seigneur, roi**, ce qui souligne son rôle d'étoile royale), et **Antarès** (qui est une étoile néfaste, étant le **fossoyeur des caravanes** chez les Mésopotamiens) par la bénéfique **Spica**, Epi de la Vierge. Cependant, Sirius, la plus brillante étoile du ciel, ne figure jamais parmi ces étoiles royales. Plusieurs images symboliques sont associées à chacune de ces étoiles. On représente le plus souvent **Aldébaran** par un œil, **Regulus**, par un cœur ou une couronne, Antarès (dont le nom provient **d'Arès- Mars**) par un poignard ou un cimeterre, et **Spica** par une sphinge (voir sphinx\*) à la tête et la poitrine de femme, ou par une gerbe.

**13.** L'étoile de Bethléem est considérée par la plupart des historiens comme une concession de l'Eglise naissante à la pensée astrologique, alors toute-puissante, et fait suite aux phénomènes cosmiques extraordinaires, semblables, qui ont précédé la naissance de presque tous les *Fils de Dieu* (y compris Bouddha). Ainsi, par exemple, selon des légendes tardives, la nativité d'Agni qui, comme Jésus, était déposé par sa Mère-Vierge, Maya, et par son père terrestre, Twâstri, le Charpentier, entre la Vache mystique et l'âne, porteur du Soma, était annoncée par l'apparition d'une étoile appelée SaVaNaGRaHa.

Ce serait une erreur de penser que la date de naissance du Christ puisse être déterminée par l'Astronomie ou par l'Astrologie. Toutes les recherches astronomiques de l'Etoile de Bethléem furent vaines. On a imaginé beaucoup d'hypothèses : l'apparition d'une comète, quadruple conjonction des planètes, étoile nouvelle, etc., mais toutes ces explications sont nettement insuffisantes et forcées. Le phénomène est probablement symbolique, psychologique et non physique. Au temps de la naissance présumée du Christ, les observations astronomiques

étaient si répandues que, si un grand phénomène quelconque avait eu lieu, il aurait été remarqué et noté par les auteurs orientaux ou romains. Il est impossible de déterminer, faute de documents, à quand remontent les premières tentatives de dresser le thème astrologique de Jésus. A.V.

14. Après le Diable, *centre de nuit*, et la Maison-Dieu, *éclatement de la contradiction*, l'Etoile, dix-septième arcane majeur du Tarot\* est un *centre de lumière* (VIRI, 81). Elle correspond en astrologie à la cinquième maison horoscopique.

Une jeune femme nue, aux cheveux bleus tombant en boucles sur les épaules, le genou gauche à terre, tient dans chaque main un vase rouge dont elle verse le contenu, bleu, dans une sorte de lac, bleu lui aussi. Sur le sol jaune et ondulé poussent une plante à trois feuilles et deux arbustes verts qui se découpent sur le ciel ; celui de gauche est le plus important : un oiseau noir, symbole de l'âme immortelle s'y est posé. Dans le ciel, six étoiles, superposées trois par trois, de tailles et de couleurs différentes (deux jaunes à sept rayons, deux bleues et deux rouges à huit rayons) sont disposées de façon symétrique autour d'une septième, au sommet de la lame, beaucoup plus grande, qui a l'air d'être elle-même composée de deux étoiles superposées à huit rayons, une jaune, une rouge, qui sont, selon certains commentateurs, la nature humaine et la nature divine (MARD, 314). Juste au-dessus de la tête de la jeune fille, personnifiant sans doute Eve ou l'humanité, brille une étoile jaune à huit rayons. Cet ensemble de sept étoiles, groupées autour d'une plus grande, évoque la constellation des Pléiades. Il rappelle aussi le huitième arcane, celui de la Justice *en tant qu'intelligence coordonnatrice des actions et réactions naturelles* (WIRT, 222). Pour la première fois, des astres apparaissent dans le Tarot et les deux lames suivantes seront la Lune et le Soleil. Jusqu'ici l'homme était enfermé dans son univers ; maintenant, il se mêle à la vie cosmique et *s'abandonne aux influences célestes qui doivent le conduire à l'illumination mystique* (voir Lames 18 à 21) (WIRT, 224). Cette jeune fille nue est dans un état de réceptivité parfaite et elle ne garde pour elle rien de ce qu'elle a reçu. L'eau qui s'écoule de ses vases, en serpentant comme celle de la Tempérance, est bleue comme ses cheveux et elle va rejoindre, sans s'y mêler réellement, une eau également bleue, ou arroser la terre aride. N'est ce pas faire participer du caractère céleste les éléments matériels que sont l'eau et la terre ? Intercommunication de mondes différents, âme unissant l'esprit à la matière, *passage à l'évolution orientée... l'arcane XVII présente un symbolisme de création, de naissance, de mutation. L'image de l'eau coulant d'un vase y rappelle que la naissance, dans les rêves et tes mythes, s'associe à des images d'eau ou s'exprime par elles ... L'étoile est le monde, en formation, le centre originel d'un univers* (VIRI, 81).

Etroitement liée au ciel dont elle dépend, l'Etoile évoque aussi les mystères du sommeil et de la nuit ; pour briller de son éclat personnel, l'homme doit se situer dans les grands rythmes cosmiques et s'harmoniser avec eux.

Cet arcane, avec sa flore et ses eaux, ses deux cruches qui se déversent, ses étoiles à sept et à huit branches, symbolise la création, non point achevée et parfaite, mais en voie de se réaliser ; elle indique un mouvement de formation du monde ou de soi-même, un retour aux sources aquatiques et lumineuses, aux centres d'énergie terrestres et célestes. M.C.

## ÉTRANGER

1. Le terme *étranger* symbolise la situation de l'homme. En effet Adam et Eve chassés du Paradis quittent leur patrie et possèdent dès lors un statut d'étranger, d'émigré.

Philon d'Alexandrie remarque qu'Adam fut chassé du Paradis, c'est-à-dire condamné à l'exil. Tout fils d'Adam est ainsi un hôte de passage, un étranger dans tout pays où il se trouve, dans son pays lui-même. *Car chacun de nous est entré dans ; cet univers comme dans une ciré étrangère dont il n'avait aucune part avant sa naissance, et une fois entré il y est un hôte de passage jusqu'à ce qu'il ait parcouru de bout en bout la durée de vie qui lui a été attribuée... Seul Dieu, à parler rigoureusement, est un citoyen.*

Ce thème sera repris chez les Pères de l'Eglise, en particulier par saint Augustin et par les auteurs du Moyen Age, qui élaboreront le type humain du pèlerin\*.

La patrie étant le ciel, celui qui en est exilé est un étranger durant sa vie terrestre. M.-M.D.

2. Selon d'autres traditions, l'étranger est perçu comme un rival potentiel et, s'il bénéficie des lois de l'hospitalité, il peut être aussi bien un messenger de Dieu qu'une dangereuse incarnation diabolique. Il convient de l'honorer au premier titre et, au second titre, de se le concilier. Il signifie aussi la partie de soi-même, encore erratique et non assimilée, sur la voie de l'identification personnelle.

3. L'*étranger*, dans toute société, est celui dont l'amour est *ailleurs*. Il n'a pas les mêmes centres d'intérêt que les autres, même s'il ne les définit pas précisément ; *qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique*, demande Baudelaire. Il énumère *ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère... ou tes amis... la patrie... la beauté... l'or ? Eh ! Qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ? — J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... les merveilleux nuages (Le spleen de Paris, 1)*.

## ÉTRENNES

Cadeau marquant l'inauguration d'un nouveau cycle : nouvelle année, anniversaire de naissance, fête, ouverture d'un commerce ; lancement d'un navire, d'un livre, d'un nouveau produit ; premier usage d'un objet ; etc. Etreonner, c'est user pour la première fois : un présent solennise cette défloration ou ce **nouveau départ**.

La pratique des étrennes remonte à la plus haute antiquité. Elle s'assimile aux rites saisonniers, destinés à attirer la protection des dieux et des rois, ainsi que des grands de ce monde. Quand les étrennes sont données par les parents aux enfants, par les supérieurs aux inférieurs, c'est toujours pour symboliser un vœu d'abondance et de **prospérité**. Mais dans le premier cas, le vœu est une imploration, dans le second une promesse.

*Les étrennes sont données au nom de l'Invisible, afin de commencer un nouveau cycle par un geste de bon augure, présage d'abondance (SERH, 332).*

## EUMENIDES (VOIR ERINYES)

Figures légendaires, systématiquement opposées aux Erinyes\* : celles-ci représentent l'esprit vindicatif, le goût de la torture et le tourment, qui châtie toute violation de l'ordre ; celles-là signifient l'esprit de compréhension, de pardon, de dépassement, de sublimation. Ces images opposées et corrélatives figurent les deux tendances de l'âme futive, qui hésite entre le remords et le regret. *Les Erinyes symbolisent la culpé refoulée devenue destructive, le tourment du remords ; les Euménides représentent cette même culpé, mais avouée, devenue sublimement productive, le regret libérateur (DIES, 162).*

Les unes sont impitoyables, les autres bienveillantes. Dans l'Antiquité même, c'étaient les mêmes génies, protecteurs de l'ordre social, et notamment familial, vengeurs des crimes, ennemis de l'anarchie, qui étaient appelés tantôt Erinyes ou Furies, quand leur colère se déchaînait, et tantôt Euménides, quand on voulait les apaiser, en implorant leur bienveillance. Mais cette dernière attitude présupposait une conversion intérieure, qui était déjà en elle-même un retour à l'ordre.

## EVE

Il n'est pas nécessaire d'évoquer ici la création de la femme et son dialogue avec le serpent dans le Paradis terrestre, sinon pour rappeler l'essentiel des significations multiples qu'elle représente.

1. Suivant la tradition patristique, Adam\* et Eve sont revêtus, avant la faute, d'un manteau d'incorruptibilité ; leurs appétits inférieurs sont soumis à la raison ; ils possèdent, d'après saint Augustin, une connaissance expérimentale de Dieu qui parle et se montre à eux (*De Genesi ad litt.* 8, 18) ; ils sont privés de tout souci et peuvent se livrer à la contemplation. Une telle félicité cessera après le péché et la première responsable de la faute sera Eve, dont la fonction a été de tenter Adam.

Quel sens convient-il de donner à Eve ? C'est pendant le sommeil d'Adam qu'elle est tirée de son côté, sommeil dont Augustin dira qu'il est comparable à une extase (9, 19). Eve est

considérée comme la première femme, la première épouse, la *mère des vivants*. Sur un plan d'intériorité, elle symbolise l'élément féminin dans l'homme, au sens où, selon Origène, l'homme intérieur comporte un esprit et une âme : *on dit que l'esprit est mâle, et l'âme peut être appelée femelle (Homélie sur la Genèse 4, 15)*. De leur entente naissent des fils, ceux-ci désignent les pensées justes et les bons mouvements.

2. Eve signifie la sensibilité de l'être humain et son élément irrationnel. A supposer que, seule, cette partie de l'âme ait succombé à la tentation, les conséquences de la faute n'auraient pas été tragiques ; le drame surgit du consentement donné par l'esprit, c'est-à-dire par Adam. La rupture entre Adam et Eve, leur mésentente, le rejet par Adam de la faute sur Eve proviennent de l'inimitié qui, désormais, sépare l'âme de l'esprit. L'homme a péché dans sa totalité, puisque l'âme et l'esprit ont donné à la faute leur consentement. Dans cette faute, le rôle initial a donc été tenu par l'âme (Eve) et authentifié par l'esprit (Adam). Le tentateur (le serpent) ne pouvait pas s'adresser directement à l'esprit pour assurer sa victoire, il lui fut nécessaire de solliciter l'âme.

Placer la faute d'origine et ses effets sur un plan d'intériorité est singulièrement éclairant. La réduire uniquement au consentement d'un couple sexué n'est-ce point en détruire le sens et la signification ?

3. Un tel point de vue ne sera guère retenu par les Pères et par leurs commentateurs. Eve désignera le plus souvent la femme, la chair, la concupiscence ; Adam sera synonyme de l'homme et de l'esprit. Telle est non pas l'erreur, mais la connaissance partielle de ce mythe d'Adam et d'Eve.

Quand Tertullien s'écrie : *Ignores-tu que tu es Eve... ? La sentence de Dieu subsiste aujourd'hui encore sur ton sexe (De cultu feminarum 1, 1)*, sa misogynie l'aveugle. Les imprécations des Pères contre la femme sont provoquées par cette interprétation tout extérieure, rigoureusement littérale, des faits. D'où ce propos suggestif d'un auteur moderne : *Le thème d'Eve, comme image de la femme intérieure à l'homme, malgré son intérêt actuel, n'a guère été étudié dans la Tradition : on le considère, souvent comme une allégorie morale, sans intérêt pour la théologie... comme une importante composante de l'anthropologie augustinienne et médiévale* (PLAZ).

Cependant il existe des exemples d'écrivains en faveur de cette symbolique. Ainsi Philon a retenu ce sens d'intériorité ; il a été exploité par saint Ambroise (*De Paradiso 2, 11*) et explicité par saint Augustin lui-même d'une façon saisissante, quand il dit à propos de l'acte de connaître : *Cet acte de connaître ressemble à la formation de la femme à partir de la côte de l'homme, dont le but est de signifier une union. Que chacun gouverne ensuite droitement cette partie qui lui est soumise et devienne pour ainsi dire conjugal au-dedans de lui-même, que la chair ne convoite rien contre l'esprit, mais lui soit soumise... telle est l'œuvre de la sagesse parfaite (De genesi contra manichaeos 2, 12, 16)* (PLAE).

4. C'est ce terme de conjugal qu'il nous faut retenir. La structure de l'homme intérieur est donc conjugale, elle suppose l'union de deux éléments distincts. Une remarque : le procédé suivi par Augustin, dans l'acte de connaître, lui fait découvrir cette jonction et, pour la préciser, il la compare à la création d'Eve, à l'union du couple Adam-Eve. Or, dans la pensée hébraïque, telle que nous la présente l'Ancien Testament, *connaître* possède la signification de l'acte conjugal, ainsi Adam *connaît* Eve. Notons cependant que pour Augustin l'union conjugale concerne l'esprit et la chair, et non l'esprit et l'âme. Dans un sens quasi identique, Ambroise avait écrit : *Que nul ne juge déplacé de considérer Adam et Eve comme figures de l'âme et du corps (In Lucam 4, 66)*. D'où l'union entre l'âme et le corps, l'esprit et la chair symbolisant sur un plan intérieur l'union des sexes masculin et féminin. Si la fin dernière du mariage est la procréation, l'union conjugale de l'esprit et du corps comporte aussi la procréation qui lui convient : celle des *bonnes œuvres*.

5. Il apparaît toutefois évident que les *images* Adam-Eve interprétées symboliquement en tant que esprit-âme offrent un sens d'une densité beaucoup plus grande. Une autre division pourrait être proposée : Adam-esprit ; Eve-âme-chair ; ou encore : Eve-âme-corps. Il y a

glissement de l'âme à la chair ou au corps et à la concupiscence. Les termes hébreux ou grecs sont à la fois plus précis et plus évocateurs que la terminologie latine.

Les écrivains médiévaux seront influencés par la division paulinienne (Eve-chair, Adam-esprit), ut l'affirmation suivant laquelle *ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme* (I *Tim.* 2, 14). La subtilité des propos d'Augustin est plus rarement présente dans leurs commentaires concernant les symboles d'Adam et d'Eve. Pierre Lombard groupera les textes relatifs à Adam et Eve en se contentant de les paraphraser (*Collectanea in Ep. ad Corinthios*) ; Richard de Saint-Victor a eu l'avantage de proposer sur des plans divers la symbolique du couple Adam-Eve. Il parlera non seulement de l'esprit et de l'âme, mais de l'intelligence et de l'affectivité, de la connaissance et de l'amour.

Le Christ par son Incarnation opère la réconciliation de l'esprit et de l'âme-chair. Du fait tics deux natures : divine (esprit) humaine (âme-chair), il apparaît le rédempteur de l'esprit et de l'âme- chair. Cette âme et cette chair, il les emprunte à sa Mère. Si le Verbe est engendré sans Mère, le Christ est engendré sans Père ; mais non sans Mère, l'Eve nouvelle. En effet, l'esprit ne saurait être engendré par l'âme-chair et l'âme-chair ne peut être engendrée par l'Esprit : l'Esprit ne contient pas l'âme-chair, la chair ne comporte pas l'esprit ; mais le Verbe Incarné les comporte tous les deux.

M. —M.D.

## ÉVEILLÉ

Symbole d'un état initiatique que traverse le sujet. On sait que le schéma de tous les rituels initiatiques comprend une mort, suivie d'un voyage au pays des esprits et d'une renaissance. Pour cette raison les Initiés des Sociétés magiques du Kasai (Congo central) prennent le titre de Mutabala, c'est-à-dire **d'Eveillés** (FOUC).

## ÉVENTAIL

Dans l'iconographie hindoue, l'éventail est un attribut de Vishnu : parce qu'il sert à attiser le feu, il est un symbole du sacrifice **rituel**. Il est aussi, pour la même raison, attribué à **Agni**. L'étendard de **Vâyu**, divinité du vent, pourrait être lui-même assimilé à l'éventail

Il est aussi emblème de **dignité royale**, en Afrique, en Asie, de même qu'en Extrême-Orient, du pouvoir mandarinat et impérial. On en rapprochera **les flabelli** des cérémonies romaines. Le flabellum était utilisé, dans l'Eglise primitive, au cours de la célébration de l'office divin. Des éventails à grandes plumes ornent encore la sedia gestatoria des solennités à Saint-Pierre de Rome.

Dans le célèbre roman *Si Yeou-ki*, on trouve mention d'éventails qui, non seulement produisent le feu, mais aussi l'éteignent et produisent en outre le vent et pluie. Chez les Taoïstes, l'éventail semble en rapport avec l'oiseau, comme instrument de **libération de la forme**, comme symbole du *vol* vers le pays des Immortels. Aussi, lorsque Kiai-tseu T'ouei revient dans le monde comme marchand d'éventails, peut-on comprendre qu'il propose une recette d'immortalité, ou le symbole de celle qu'il a atteinte lui-même. Et l'éventail de l'Immortel Tchong-li K'iuian, considéré habituellement comme insigne mandarinal, peut avoir le même sens.

Il ne fait pas de doute que l'éventail peut en outre figurer un **écran contre les influences pernicieuses** : c'est pourquoi il est parfois orné au Japon d'un **mitsu tomoye** tricolore, version ternaire du **yin-yang** qui a, en **Chine**, la même vertu protectrice (DANA-KALL- MALA). P.G.

Les Chinois ne se seraient pas avisés d'agiter les mains pour faire de l'air près de leur visage. Ces gestes auraient pu attirer les mauvais esprits ; pour cela, ils se servaient d'éventails. Un poète mandchou nous a laissé, au XV<sup>e</sup> siècle, un joli quatrain hermétique dédié à une dame inconstante :

*C'est mon son qui est triste  
Et non votre amour qui est inconstant.  
Je prends pitié de l'éventail délaissé  
Et n'ose blâmer le vent de l'automne.*

## ÉVHÉMÈRE

Premier auteur grec d'une sorte de philosophie de l'histoire religieuse, présentée sous forme d'utopie. Il vécut au début du troisième siècle avant notre ère. Les dieux et les héros étaient considérés comme des hommes, qui auraient bénéficié de l'apothéose après leur mort. Evhémère, qui a donné son nom à une doctrine, tendant à démythifier la religion et à lui trouver des origines sociales, symbolise l'esprit **critique**, rationaliste et systématique, appliqué à l'histoire des dieux, qui ne seraient que des hommes immortalisés par leurs semblables.

## EXCRÉMENTS

Considérés comme *réceptacle de force*, les excréments symbolisent une puissance biologique sacrée qui résiderait en l'homme et qui, évacuée, pourrait, d'une certaine manière, être récupérée. Ce qui serait ainsi, apparemment, le plus dénué de valeur en serait au contraire le plus chargé : les significations de l'or et de l'excrément se rejoignent en mainte tradition. Certains radiesthésistes prétendent même que leurs vibrations sont équivalentes.

1. L'association des *ordures* ou des *immondices* à la notion de péché se retrouve chez les Aztèques. Dans leur panthéon figure Tlazolteotl, déesse de l'amour charnel, de la fécondité et de la confession. Son nom veut dire *la mangeuse d'ordures* ou *la déesse des immondices*, parce qu'elle *dévore* les péchés (SOUP).

En Afrique Noire des rites spéciaux entourent les ordures qui sont considérées comme chargées de forces, communiquées par les hommes. Chez les Bambaras du Mali, après les avoir brûlées, on jette leurs cendres dans le Niger, en offrande au dieu Faro, organisateur du monde, qui est censé restituer ces forces purifiées et régénérées sous forme de pluies dont il abreuvera la terre (DIEB). Jean-Paul Le-beuf a retrouvé une croyance analogue chez les Likouba et Likouala du Congo (i.ebm). Chez les Fali du Nord Cameroun, de même que chez les Bateké du Congo, *les âmes sont censées élire domicile sur les tas d'ordures, d'où elles passent dans les corps des femmes vaquant à leurs occupations ménagères* (LEBF, 326, n).

2. Du même symbolisme relèvent la signification ésotérique des excréments et, en conséquence, la signification de la coprophagie rituelle. L'excrément est considéré comme chargé d'une partie importante de la force vitale de celui — homme ou animal — qui l'a éjecté. Il réalise, selon D. Zahan (ZAHB, 168) *une sorte de synthèse de celui qui mange et de ce qu'il mange*. De là son pouvoir vitalisant qui explique l'utilisation fréquente d'excréments dans la médecine traditionnelle de nombreux peuples.

Rituellement, le coprophage est donc celui qui se substitue à la divinité capable de régénérer les forces résiduelles de l'être et de ses nourritures, qui sont contenues dans les excréments. Chez les Bambaras, la classe d'initiés pratiquant la coprophagie rituelle est justement celle des *vautours*, qui représente *l'enfance*, c'est-à-dire le premier des quatre stades de la vie spirituelle, succédant aux quatre stades de la vie matérielle. *Il déglutit*, nous dit Zahan (p. 169) *les forces profondes et cachées de l'univers. Plus ces déchets sont fermentés et pleins de vers, plus ils sont prisés, car c'est là justement la preuve de leur vitalité. En le consommant le vautour... s'assimile le monde par le truchement de la coprophagie*.

3. La valorisation nocturne de l'excrément qui explique le pouvoir initiatique accordé au vautour, à l'hyène et à tous les animaux charognards, est nettement attestée chez les Dogons et les Bambaras. Un de ses premiers informateurs déclarait à M. Griaule : *Ce qui est mangé, c'est la lumière du soleil ; l'excrément, c'est la nuit* (GRIE), rejoignant ainsi la signification alchimique de l'or. Dans la pensée des Dogons et des Bambaras, l'or\* est en effet une sublimation du cuivre\* rouge, son *frère puîné* (crie) et le cuivre rouge est lui-même nommé l'excrément du dieu Nommo, organisateur du monde.

Pour les Bambaras l'excrément de Faro (le *moniteur* analogue au Nommo des Dogons) est considéré comme le *résidu* du monde, principe d'où naquirent tous les êtres vivants (ZHAB,

2217). Ceci est à rapprocher du fait que la couleur rouge\*, symbole de force vitale, est associée pour les Bambaras aux cadavres et aux mouches (le même mot veut dire mouche et rouge).

4. Dans le même ordre d'idées, de nombreux mythes amérindiens font de la charogne, du cadavre putréfié, le creuset, la matrice placentaire où se régénère la vie. Ainsi, pour les Indiens Cashinaua, les premiers hommes du monde actuel sont apparus, après le déluge, sous la forme de vers éclos dans les cadavres des géants qui formaient l'humanité précédente (mets). Au ver peut se substituer comme symbole de la vie régénérée le champignon, qui, lui aussi, éclot de la décomposition organique : on peut alors rapprocher du mythe précédent la croyance des Orotch, peuple Toungouse de Sibérie, pour lesquels l'âme humaine à la mort, après s'être envolée vers la lune sous forme de papillon, se réincarne sur terre sous la forme d'un champignon\* (FOUD).

Parmi les excréments considérés comme signe d'abondance et utilisés rituellement pour amener cette abondance, citons ceux du serpent *arc-en-ciel* au Dahomey (MAUG). A.G.

5. Les excréments — dont on n'a que de très rares mentions dans le monde celtique — semblent être un symbole de mépris ignominieux. Le seul exemplaire clair d'utilisation dans l'épopée irlandaise est celui du texte intitulé **Aided Cùroi** ou *Mort de Cùroi* : après une bataille où le partage des dépouilles a été particulièrement inégal, le roi de Leinster, Cùroi, n'a rien reçu, bien qu'il ait prêté aux Ulates un secours très précieux. Pour se venger, il vainc le jeune héros Cùchulainn en combat singulier, lui enlève sa chevelure, le jette à terre et lui enduit la tête de bouse de vache. Pour venger à son tour cet affront, Cùchulainn séduira la femme de Cùroi, Blahnat *petite fleur*, et en fera sa complice dans le meurtre de son adversaire (OGAC X, 399-400).

On peut se demander si Cùroi n'a pas donné une preuve de son ignorance, en enduisant d'excrément la tête de son adversaire. Croyant le souiller, il lui a donné sans le savoir une force nouvelle ; à telle enseigne que Cùchulainn, malgré l'injure, a séduit la femme de son vainqueur et se l'est associée pour tuer Cùroi. On retrouverait ici, bien qu'aucun texte celtique ne la formule autrement que par ce récit, l'interprétation traditionnelle qui voit dans l'excrément un concentré de forces biologiques propre à régénérer les êtres. La bouse de vache en particulier, du moins dans le monde kabyle, est *la base de tous les charmes de transfert magique du lait\** (SERP, 158).

## F

**FACE**

Le mot face (**pânîm**) est toujours employé au pluriel en hébreu. La face de l'homme désigne son visage, sur lequel s'inscrivent ses pensées et ses sentiments. Est-il orienté vers la lumière, il peut resplendir de clarté. La face de Dieu se rapporte à son essence, c'est pourquoi il est impossible de la contempler. D'où ce texte sacré : *Tu ne peux voir ma face, l'homme ne peut voir ma face et vivre*. C'est pourquoi Jean dira : *Personne n'a jamais vu Dieu* (1, 4.). Quand Moïse s'écrie : *Montre-toi toi-même à moi* (Exode 33, 13), il exprime par cet appel son désir de contempler l'essence divine. Toutefois l'extase — en tant que mort virtuelle — apparaît, selon saint Augustin, susceptible de permettre une certaine saisie de Dieu ; tel fut le cas de Moïse au Sinaï et de Paul ravi au troisième ciel. Une telle vision est une anticipation de la béatitude. La vision face à face est réservée à la vie éternelle. Les mystiques implorent souvent Dieu en le suppliant de leur montrer sa face. La face est le symbole de l'être même de Dieu ou d'une personne humaine.

M.-M.D.

**FAGOT**

Le fagot (sin) est, dans la Chine antique, le symbole du composé humain transitoire, que la succession de la vie et de la mort lie et délie. Le feu est le **chen** (esprit) qui se propage d'un fagot à l'autre, sans jamais s'éteindre. Cette doctrine est rapportée par Tchouang-Tseu qui la considère comme fort ancienne : *état de vie, état de mort ; fagot lié, fagot délié*, dit la glose. Et encore : *le feu est au fagot ce que l'esprit est au corps*. Le fagot n'est pas sans rapport avec les **skandha** hindous (les *agrégats*), ainsi que le note justement Wieger (voir **chenille\***). Si l'on voit souvent dans les contes et légendes les sorcières porter des fagots, c'est sans doute à cause de ce symbolisme, qui rapproche le fagot du feu et de l'esprit, sous l'apparence trompeuse de la pauvre en haillons. Le fagot de bois mort recèle les richesses de l'esprit et les énergies du feu, la connaissance et les pouvoirs.

**FAISAN**

Le faisan et la faisane jouent un rôle important dans les mythologies de l'Extrême-Orient. Un faisan, symbole, par son chant et par sa danse, de l'harmonie cosmique, préfigura l'avènement de Yu-le-Grand, ordonnateur du monde. L'appel de la faisane au faisan est en rapport avec le tonnerre. **Tch'en**, qui est le tonnerre, le printemps, l'ébranlement cosmique, la conception, désigne aussi le bruit d'ailes des faisans ; c'est le signe de l'éveil du **yang**. Au rythme des saisons, le faisan se transforme en serpent, et inversement ; le faisan est **yang**, le serpent **yin** : c'est le rythme, l'alternance universels. Et c'est sans doute pourquoi la courbure des toits des pagodes est l'image des ailes d'un faisan qui vole.

L'appel de la faisane est également utilisé dans la mythologie du **Shinto**. Elle est l'envoyée **d'Amaterasu-omikami** auprès du **kami** organisateur du monde, **Ame-waka-hiko**, lequel, adonné aux joies terrestres, a rompu les liens avec le Ciel. Au regard du kami fautif et des siens, le cri de l'oiseau est de mauvais augure. Il n'en est pas moins le messager et comme le *rayon* de la *lumière* originelle : c'est si vrai que la flèche tirée contre la faisane atteint le lieu où siège **Amaterasu**. Il est le symbole de la lumière, colorée, organisatrice.

Tchouang-Tseu fait, d'autre part, du faisan des marais le symbole d'une existence *besogneuse et inquiète*, mais libre d'entraves (BELT GRAD, HERJ).

P.G.

**FAUCILLE**

1. La faucille, en raison de sa forme, est fréquemment mise en rapport avec le croissant de la lune (ainsi la célèbre *faucille d'or dans le champ des étoiles* de Victor Hugo, comparaison déjà utilisée par le poète arabe Ibn-al-Motazz). Elle est l'attribut de plusieurs divinités agricoles, comme Saturne et Silvain. Les armes recourbées sont en général en rapport avec le symbolisme lunaire et avec celui de la fécondité : signe de féminité.

Elle symboliserait ainsi le cycle des moissons qui se renouvellent : la mort et l'espoir des renaissances.

2. On connaît l'usage rituel de la faucille d'or chez les Celtes, pour la récolte du gui, symbole d'immortalité. L'art celte stylise d'ailleurs en forme de faucille la queue du coq, animal solaire. On assiste ici à un renversement complet du symbole qui, de lunaire, devient solaire. Mais le croissant prend alors une forme renversée, tournée vers la terre ; cette position sur le coq serait, aux yeux de certains interprètes, un signe androgynal.

Le **shastra** hindou, arme des **asura**, a la forme de la faucille, mais ne semble pas devoir lui être assimilé.

Au Japon, la faucille a servi de *support* à la présence réelle du **kami**, dans certains temples. La faucille y demeure sacrée : placée sur les toits, elle protège les maisons contre la foudre (HERJ, MALA, VARG).

Attribut également de la mort et du temps qui détruisent tout. Instrument de Cronos amputant Ouranos son père de ses organes, pour arrêter une création intempestive. A cet égard, elle est le symbole de la décision tranchante, de la différenciation résolue sur la voie de l'évolution individuelle ou collective.

Dans la mythologie grecque, Cronos\* détrône Ouranos\* le ciel créateur, en coupant ses parties génitales d'un coup de faucille.

C'est le signe de la progression temporelle, la **nécessité évolutive elle-même**, à partir de la semence originelle (DIES, 113).

3. Ce symbole est manifestement bipolaire : il signifie la mort et la moisson. Mais la moisson elle-même ne s'obtient qu'en, tranchant la tige qui relie, comme un cordon ombilical, le grain à la terre nourricière. La moisson, c'est le grain condamné à mort, comme nourriture ou comme semence. *Si le grain ne meurt...*

4. Instrument de la moisson, la faucille devient normalement l'attribut de Cérès, déesse des moissons ; ainsi que de l'espérance. Quand la faucille figure entre les mains de Saturne, où elle est remplacée parfois par une faux, elle retrouve toute la force de son ambivalence. Saturne est en effet le dieu romain de l'agriculture, mais il est aussi l'équivalent de Cronos\* qui émascula son père Ouranos d'un coup de faucille ; et il a été assimilé par homonymie à Chronos, dieu du temps. Entre les mains de Saturne, la faucille devient donc le symbole de ce qui tranche la vie, comme le temps, celle de la tige de blé et celle de l'homme : elle est l'image de la mort.

## FAUCON

1. En Egypte, par sa force et sa beauté qui en faisaient le prince des oiseaux, il symbolisait principe céleste. Il incarnait entre autres divinités et par excellence Horus, dieu des espaces aériens, dont les deux yeux étaient le soleil et la lune ; ce dieu prenait la forme du faucon ou d'un homme à tête de faucon, *les Egyptiens avalent été frappés par la tache étrange qu'on observe sous l'œil du faucon, œil qui voit tout, et, autour de l'œil d'Horus se développa toute une symbolique de la fécondité universelle* (POSD, 112), Le faucon était également un attribut du dieu Rê, symbole du soleil levant, qui est parfois représenté la tête surmontée, à la place d'une crête de faucon, d'un disque solaire cerclé d'un cobra, qui symbolise la flamme.

2. Emblème et symbole solaire chez les Incas du Pérou. Selon le chroniqueur Sarmiento, cité par Means, tous les Incas, depuis Manco Capac, le fondateur de la dynastie, avaient un *double* ou frère spirituel, sorte **d'ange gardien**, représenté sous la forme d'un faucon, qu'ils appelaient Inti, le soleil (MEAA).

Dans un mythe des Yunga (Pérou), les **Héros** créateurs naissent de cinq œufs, posés sur une montagne, sous forme de faucons, avant de prendre l'apparence humaine. Dans une autre version, l'héroïne procréée à la suite de ses rapports avec le dieu Faucon-Autruche (LEHC).

3. Dans le récit irlandais des aventures de Tuan Mac Cairill, le faucon est un des **états successifs de ce personnage primordial**. Il correspond donc à l'aigle dans le conte mythologique gallois des *Anciens Mondes*. L'importance du faucon dans les lois galloises d

Hywel Da (X<sup>e</sup> siècle) serait plutôt due au développement de la fat connerie comme mode de chasse (CHAB, 443-457).

Le faucon est parfois représenté au Moyen Age taillant en pièce des lièvres ; si les lièvres symbolisent la lascivité, suivant quelque interprétations, le faucon signifierait dans ce cas la victoire sur la concupiscence (CIRD, 134).



FAUCON. - Le faucon entravé. Détail de tapisserie "A mon seul désir". La Dame à la Licorne. Début du XVI<sup>e</sup> s.

4. Le faucon, dont le type symbolique est toujours solaire, ouranien, mâle, diurne, est un symbole **ascensionnel**, sur tous les plans, physique, intellectuel et moral. Il indique une supériorité ou une victoire, soit acquises, soit en voie d'être acquises. *Lorsque les Egyptiens, écrit Horapollon, veulent figurer un dieu, la hauteur, l'abaissement, la supériorité, le rang ou la victoire, ils peignent un faucon* (dans TERS, 162).

Le faucon est parfois représenté *encapuchonné*. Il symbolise alors **l'espérance en la lumière** que nourrit celui qui vit dans les ténèbres ; il est l'image des prisonniers, de l'ardeur spirituelle entravée, de la lumière sous le boisseau. Beaucoup d'imprimeurs de la Renaissance choisirent cet emblème du faucon encapuchonné, avec la devise : *Post tenebras spero lucem* (TERS, 163).

### FAULX (OU FAUX)

Symbole de la mort, en ceci que la faux, comme la mort, égalise toute chose vivante. Mais ce n'est guère qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle que la faux apparaît entre les mains du squelette\*, pour signifier **l'inexorable égalisatrice**. Dans l'Ancien et le Nouveau Testament, il est question de la faucille\*, non de la faux, qui tranchera les mauvaises herbes : mais elle se présente plutôt comme un instrument de châtement, et donc discriminatoire, non comme l'instrument général de la mort, donc égal pour tous. C'est entre les mains du vieux Saturne, le dieu boiteux du temps, que l'on voit le plus ordinairement la faucille ou la faux, comme l'instrument aveugle qui coupe tout ce qui vit. Le passage de la faucille à la faux n'aura fait que suivre l'évolution des outils agricoles.

### FÉE

1. Maîtresse de la magie, elle symbolise les pouvoirs paranormaux de l'esprit ou les capacités prestigieuses de l'imagination. Elle opère les plus extraordinaires transformations et en un instant comble ou déçoit les désirs les plus ambitieux. Peut-être représente-t-elle les pouvoirs de l'homme de construire en imagination les projets qu'il n'a pu réaliser.

La fée irlandaise est par essence la **banshee**, dont les fées des autres pays celtiques ne sont que des équivalents plus ou moins altérés ou compris. Au départ, la fée, qui se confond avec la femme, est une messagère de l'Autre Monde. Elle voyage souvent sous la forme d'un oiseau, d'un cygne, de préférence. Mais cette qualité n'a plus été comprise lors de la christianisation et les transpositeurs en ont fait une amoureuse venant chercher l' élu de son cœur. La **banshee** est par définition un être doué de magie. Elle n'est pas soumise aux contingences des trois dimensions et la pomme ou la brandie qu'elle remet ont des qualités merveilleuses. Le plus puissant des druides ne peut retenir celui qu'elle appelle et, quand elle s'éloigne provisoirement, l' élu tombe en langueur (OGAC, 18, 136-143).

Shakespeare a merveilleusement montré, avec la Reine Mab, l'ambivalence de la fée, qui est capable de se transformer en sorcière :

*Alors je vois que la Reine Mab vous a visité  
C'est l'accoucheuse des fées et elle vient  
Pas plus grosse qu'une pierre d'agate  
A l'index d'un échevin*

*Traînée par un attelage de petits atomes...*

*...c'est toujours cette Mab  
Qui tresse la crinière des chevaux la nuit  
Et dans leurs poils gluants  
Fabrique des nœuds\* magiques  
Qui débrouillés font arriver de grands malheurs.  
C'est la sorcière...*

(*Roméo et Juliette*, trad. de Pierre-Jean Jouve et Georges Pitoëff, Editions Formes et Reflets, Paris 1955).

En effet, les palais que les fées évoquent et font scintiller dans la nuit s'évanouissent en un instant et ne laissent plus que le souvenir d'une illusion. Ils se situent dans l'évolution psychique parmi les processus de l'adaptation au réel et de l'acceptation de soi, avec ses limites personnelles. On recourt aux fées et à leurs opérations magiques, tant que l'on n'a pas rompu les liens des ambitions démesurées. Ou bien elles compensent les aspirations frustrées. Leur baguette et leur anneau sont les insignes de leur pouvoir. Elles resserrent ou défont les nœuds\* du psychisme.

2. Que les fées de notre folklore ne soient autres, à l'origine, que les Parques romaines, elles-mêmes transposition latine des Moires grecques, ne paraît guère discutable. Leur nom même **Fata**, les Destinées, le prouve. *Les trois Parques*, précise P. Grimai, *étaient représentées sur le forum par trois statues que l'on appelait couramment les trois fées — les tria fata*. Elles portent encore aujourd'hui ce nom dans la plupart des langues latines, et on en retrouve la racine dans leur postérité et les innombrables petits génies que l'imagination populaire a créés à leur suite : tels les **fadas** provençaux, les **fades** de Gascogne, les **fadettes** et **fayettes**, les fadets et **farfadets**.

Assemblées généralement par trois, les fées tirent du fuseau le fil de la destinée humaine, l'enroulent sur le rouet et le coupent, l'heure venue, de leurs ciseaux. Peut-être furent-elles, à l'origine, des déesses protectrices des champs. Le rythme ternaire, qui caractérise leurs activités, est celui de la vie même : jeunesse, maturité, vieillesse, ou bien naissance, vie et mort. Selon de vieilles traditions bretonnes, à la naissance d'un enfant, on dresse trois couverts, sur une table bien garnie, mais dans une pièce écartée de la maison, afin que les fées soient rendues propices. Ce sont elles, aussi, qui conduisent au ciel les âmes des enfants mort-nés et qui aideront à rompre les malélices de Satan (GOLD, 119).

Pour mieux comprendre le symbolisme des fées, il faut, par-delà Parques et Moires, remonter aux **Kères**, divinités infernales de la mythologie grecque, sorte de Walkyries qui s'emparent des agonisants sur le champ de bataille, mais qui, selon *l'Illiade*, paraissent aussi déterminer le sort, le destin du héros, auquel elles apparaissent en lui offrant un choix, dont dépendra l'issue bénéfique ou maléfique de son voyage.

3. La filiation des Fées telle que nous venons de l'indiquer montre qu'elles sont originellement des expressions de la Terre-Mère. Mais le courant de l'histoire, selon un mécanisme ascensionnel que nous avons exposé en d'autres articles, les a fait peu à peu *monter* du fond de la terre à sa surface, où, dans la clarté de la Lune, elles deviennent esprits des eaux et de la végétation. Les lieux de leurs épiphanies montrent cependant clairement leur origine ; elles apparaissent en effet le plus souvent sur des montagnes près des crevasses et des torrents, sur les innombrables *tables de fées* ou dans le plus profond des forêts, au bord d'une grotte, d'un abîme, d'une *cheminée des fées*, ou encore près d'un fleuve mugissant ou au bord d'une source ou d'une fontaine. Elles sont associées au rythme ternaire, mais, en y regardant de plus près, elles relèvent aussi du quaternaire : en musique, on dirait que leur mesure est à trois-quatre : trois temps marqués et un temps de silence. Ce qui représente en effet et le rythme lunaire et celui des saisons. La lune est visible pendant trois phases sur quatre ; à sa quatrième phase, elle devient invisible, on dit qu'elle est *morte*. De même, la vie représentée par la végétation naît sur la terre au printemps, s'épanouit en été, décroît en automne, et disparaît pendant l'hiver,

temps de silence, de *mort*. Si l'on examine de près contes et légendes relatifs aux fées, il apparaît que ce *quatrième temps* des fées n'a pas été oublié par les auteurs anonymes de ces récits. C'est le temps de rupture, où l'épiphanie anthropomorphe de la fée se dissipe. La fée participe du surnaturel, parce que sa vie est continue, et non discontinue comme la nôtre, et comme celle de toute chose vivante en ce monde. Il est donc normal qu'en la saison de la mort on ne puisse la voir, donc qu'elle n'apparaisse pas. Pourtant clic existe toujours, mais sous une autre forme, relevant comme elle, en son essence, de la vie continue, de la vie éternelle. Voilà la raison pour laquelle Mélusine\*, le samedi, quitte son humain époux et lui demande de ne pas chercher à la voir, de respecter son secret. Il lui faut en effet, en cette phase quatrième, quitter l'apparence humaine pour prendre celle d'un serpent, épiphanie animale, comme on le sait, de la vie éternelle. Mélusine est alternativement femme et serpent, de la même façon que le serpent change de peau pour se renouveler indéfiniment.

C'est le moment qui, chez les humains, correspond au temps de silence, à la mort- Aussi les fées ne se montrent-elle jamais que de façon intermittente, comme par éclipses, bien qu'elles subsistent en elles-mêmes de façon permanente. On pourrait en dire autant des manifestations de l'inconscient.

A.G.

### FENÊTRE

Les tableaux d'Apprenti et de Compagnon comportent, dans la Maçonnerie, trois fenêtres munies de grilles, conformes en ceci à ce que dit le *Livre des Rois* (6, 4) des fenêtres du Temple de Jérusalem. Ces trois fenêtres sont dites correspondre à l'orient, au midi et à l'occident, qui sont les trois *stations* du soleil, aucune ouverture ne correspondant au nord, où le soleil ne passe pas. Il s'agit donc de permettre la réception de la Lumière à ses trois stades, et peut-être sous trois modalités différentes. Les Apprentis, placés au nord, en reçoivent de la fenêtre méridionale l'intensité maximum (boum, guet).

En tant qu'ouverture sur l'air et la lumière, la fenêtre symbolise la réceptivité ; si la fenêtre est ronde c'est une réceptivité de même nature que celle de l'œil\* et de la conscience (puits de jour, œil de bœuf) ; si elle est carrée, c'est la réceptivité terrestre, par rapport aux apports célestes.

P.G.

### FENOUIL

Symbole de **rajeunissement spirituel**. Les adeptes du culte de Sabazios, ancien Dionysos de Phrygie, se paraient de fenouil. *Le fenouil, au dire de Pline, avait la propriété d'éclaircir la vue et, de plus, c'est en y goûtant que les serpents acquéraient précisément le pouvoir merveilleux, de se rajeunir périodiquement.*

*Le riche fenouil se crispe en son parfum, avec lequel on castoie le mal spirituel (Matthieu de Vendôme, XII<sup>e</sup> siècle, trad. de Rémy de Gourmont, 137, p. 251).*

A.G.

### FER (VOIR AIMANT, EMBRYON, FORGE, METAUX)

1. Le fer est couramment pris comme symbole de robustesse, de dureté, d'opiniâtreté, de rigueur excessive, d'inflexibilité, ce que les qualités physiques du métal ne confirment d'ailleurs qu'incomplètement.

Tant dans la tradition biblique que dans la Chine ancienne, le fer s'oppose au cuivre, ou au bronze, comme le métal vulgaire au métal noble, comme l'eau au feu, le nord au sud, le noir au rouge, le **yin** au **yang**. *L'âge de fer* est l'âge *dur*, l'aboutissement de la *solidification* cyclique, dont l'âge de *cuivre* ou *d'airain* est l'avant-dernière étape. Les fronts de *fer* et de *cuivre* des héros mythiques, les *planches de fer* et de *cuivre* du pont symbolique de la légende des **Hong** expriment la même polarité.

2. La vulgarité du métal n'est pas une notion constante : le fer a eu, au contraire, chez de nombreux peuples, une valeur sacrée, soit que, d'origine météorique, il ait été considéré comme *tombé du ciel*, soit que, d'origine terrestre, il confirme les données de l'embryologie traditionnelle. Mais le symbolisme du fer est ambivalent, comme celui des arts métallurgiques : le fer protège contre les influences mauvaises, mais il est aussi leur instrument ; il est l'agent du principe actif *modifiant* la substance inerte (**charrue\***, **ciseau\***, **couteau\***), mais il est aussi

l'instrument satanique de la guerre et de la mort. La *modification* de la matière par l'instrument tranchant n'a pas elle-même qu'un aspect positif, puisque les outils de fer étaient interdits dans la construction du Temple de Salomon (I, *Rois*, 6-7). Dans l'Inde, le travail du fer est nettement de nature *asurique*, c'est-à-dire réservé aux divinités secondaires. L'Égypte ancienne identifiait le fer aux os de Seth, divinité essentiellement ténébreuse. Mais le fer donne la puissance et l'efficacité au chaman ; il est d'ailleurs considéré comme symbole de fertilité ou comme protecteur des récoltes : son ambivalence est partout liée à celle du travail de la forge (ELIF, GRIH).

3. Le fer, dans la conception du monde des Dogons du Mali, est l'opposé symbolique du cuivre. Il est le maître de l'ombre et de la nuit tandis que le cuivre est essentiellement symbole de lumière et de vie (GRIE). De ce fait, il est un attribut du démiurge néfaste Yurugu, le *renard pâle*, maître de la première parole et de la divination, qui commande à la nuit, à la sécheresse, à la stérilité, au désordre, à l'impureté, à la mort (DIED). Mais le deuxième démiurge, Nommo, bienfaiteur et guide de l'humanité, maître absolu du ciel, de l'eau, des âmes, de la fécondité, limite les activités désordonnées de Yurugu. L'homme n'est pas soumis à la dualité de ces forces antagonistes, et le forgeron\*, créé par le Nommo, peut soumettre le fer, et en tirer la houe, base de l'agriculture, et les armes de chasse et de guerre. Il s'est fait de Yurugu un ami secret, redouté par la femme, mais dont l'homme sait tirer bénéfice. Le renard pâle, ou son substitut le chacal, est l'animal divinatoire le plus utilisé par les Dogon, chez lesquels le forgeron\* cumule le plus souvent les fonctions de devin (GRIE, DIED, PAUC).

Chez les Watchaga (Bantous chamitisés, du Kilimandjaro) les femmes portent des colliers et bracelets de fer qui favorisent la fertilité et guérissent les enfants malades. Pour les Tiv (Nigeria du Nord) le fer assure la communion entre les vivants et les morts (clim).

4. Dans son célèbre mythe des races, Hésiode (*Les Travaux et les Jours*, 42, 201, traduction de Paul Mazon) décrit avec terreur la cinquième race selon la succession des temps, la race de fer : *Plût au Ciel... que je fusse ou mort plus tôt ou né plus tard. Ils ne cesseront ni le jour de souffrir fatigues et misères, ni la nuit d'être consumés par les dures angoisses que leur enverront les dieux ... L'heure viendra où Zeus anéantira à son tour cette race d'hommes périssables : ce sera le moment où ils naîtront avec les tempes blanches... Nul prix ne s'attachera plus au serment tenu, au juste, au bien : c'est à l'artisan de crimes, à l'homme tout démesuré qu'ira leur respect, le seul droit sera la force, la conscience n'existera plus... Conscience et Vergogne, délaissant les hommes, monteront vers les Eternels... Contre le mal, il ne sera point de recours.* Dans cette vision apocalyptique d'Hésiode, la race de fer symbolise le règne de la matérialité, de la régression vers la force brutale, de l'inconscience,

D'origine chthonienne, voire infernale, le fer est un métal profane, qui ne doit pas être mis en relation avec la vie. D'après Platon (*Critias*, 119 e), les habitants de l'Atlantide chassaient *sans armes de fer*, mais avec des épieux de bois et des filets. De même, les druides ne pouvaient user d'instruments de fer ; ils coupaient le gui sacré avec une faucille d'or.

Le fer symbolise une **force dure**, sombre, impure, diabolique.

## FERMENTATION

1. Dans la langue des Bambaras le mot *Kumu* — fermenter — désigne *tout processus par lequel une substance, ou même un objet, est mis en état d'aigreur et d'effervescence, qui lui confère une plus grande emprise sur les êtres sur lesquels il est censé agir* (ZAHB, 167). Les boissons fermentées sont donc l'image de la connaissance *bouillonnante* qui permet à l'esprit de dépasser ses limites habituelles, pour atteindre par l'intuition ou le rêve la connaissance de la nature profonde, la connaissance du secret des choses. Cela explique les consommations rituelles de boissons fermentées, telles que la bière\* de mil, de manioc, de bananes, de maïs, en Afrique, en Amérique, et d'une manière générale, dans toutes les sociétés de cultivateurs.

Il est à cet égard intéressant de souligner que la grande divinité agraire des Aztèques, Tlaloc, maître des pluies fertilisantes, du tonnerre et de l'éclair, *pluie de feu*, est parfois représentée par une jarre de pulque (bière d'agave) bouillonnant ; le nom même de cette divinité veut dire *le pulque de la terre* (BEYM).

2. Il faut d'autre part souligner que la symbolique de la fermentation rejoint celle de la décomposition et de la pourriture (voir **Excréments\***). Un mythe des Indiens Tukuna de l'Amazonie est à cet égard significatif, car il associe les vertus de la bière (fermentation) et des vers\* (décomposition), pour donner la recette d'un élixir d'immortalité ; nous n'en citerons que la partie qui nous intéresse ici : une tortue (mâle), méprisée par sa fiancée parce qu'elle se nourrit de champignons\* d'arbre (symbole de la vie renaissant de la décomposition), après diverses aventures, brise les jarres de bière de manioc rassemblées pour une fête, et la bière *qui était grouillante de vers se répand sur le soi, où les fourmis et les autres créatures qui changent de peau la lèchent ; c'est pourquoi elles ne vieillissent pas* (LEVC).

3. La fermentation est associée en alchimie à la notion de transmutation ; c'est la transformation, le *mûrissement* organique, qui prépare la régénérescence, le passage de l'état de mort à l'état de vie. Les métaux et les pierres, pour l'alchimiste, fermentent dans la terre. L'idée de fermentation appelle celle du retour périodique et, par suite, les lieux où elle se produit naturellement sont des lieux magiques, hantés par les esprits des morts (**Carrefour\***). Cela explique la coutume russe de la région de Kourak, selon laquelle on brûlait du fumier dans la cour des fermes pour réchauffer les défunts dans l'autre monde, aux réveillons de Noël et du jour des Rois (DALP).

## FÉTICHES

Symbole d'une énergie divine captée, présente, utilisable. *Les fétiches naturels doivent leur vertu magique aux forces qui les habitent et leur viennent de la nature : coquillages, cailloux, morceaux de bois, excréments\*, etc. Les fétiches imprégnés sont des sculptures qui détiennent leur pouvoir des opérations effectuées par un être doué de facultés surnaturelles : le **nganga** (l'homme-médecin). Les statuettes\* n'apparaissent ainsi que comme de simples supports ou, si l'on préfère, des conducteurs de la force magique* (LAUA, 279).

## FEU

1. La plupart des aspects du symbolisme du feu sont résumés dans la doctrine hindoue, qui lui confère une importance fondamentale. **Agni**, **Indra** et **Surya** sont les feux des mondes terrestre, intermédiaire et céleste, c'est-à-dire le feu ordinaire, la foudre et le soleil. Il existe en outre deux autres feux ; celui de pénétration ou d'absorption (**Vaishvanara**) et celui de destruction (autre aspect **d'Agni**). On envisage parallèlement cinq aspects du feu rituel, qui est encore **Agni**.

*Le Dieu Agni a gravi les cimes du ciel,  
et en s'affranchissant du péché,  
il nous a affranchis de la malédiction,*

(Athava Véda 12. 2 ; VEVD, 234)

Selon le **Yi-King**, le feu correspond au sud, à la couleur rouge, à l'été, au cœur. Cette dernière relation est d'ailleurs constante, soit que le feu symbolise les passions (notamment l'amour et la colère), soit qu'il symbolise **l'esprit** (le *feu de l'esprit*, qui est aussi le souffle et le trigramme **li**) ou la **connaissance intuitive**, dont parle la *Gîta* (4, 10 ou 4, 27). La signification surnaturelle du feu s'étend des âmes errantes (feux follets, lanternes d'Extrême-Orient), jusqu'à l'Esprit divin. **Brahma est identique au feu**, dit la *Gîta* (4, 25),

2. Le feu est le symbole divin essentiel du Mazdéisme. La garde du feu sacré s'étend de l'ancienne Rome à Angkor. Le symbole du feu **purificateur et régénérateur** se développe de l'Occident au Japon.

La liturgie catholique du *feu nouveau* est célébrée dans la nuit de Pâques. Celle du **Shinto** coïncide avec le renouvellement de l'année. Selon certaines légendes, le Christ (et des saints) revivifient les corps, en les passant au feu du four de la forge. Il y a les *langues de feu* de la Pentecôte. Le rôle du forgeron\* introduit à celui de son parent l'alchimiste, qui *confectionne* l'immortalité au feu de son fourneau, voire, en Chine, au feu du *creuset* intérieur, qui correspond à peu près au plexus solaire et au **manipura-chakra**, placé par le **Yoga** sous le signe du Feu.

Les taoïstes, par ailleurs, entrent dans le feu pour se libérer du conditionnement humain, apothéose à propos de laquelle on ne peut manquer d'évoquer celle d'Elie sur son char\* de feu. Ils entrent aussi dans le *feu sans se brûler* ; ce qui, assure-t-on, permet d'appeler la pluie — bénédiction céleste — mais évoque aussi le *feu qui ne brûle pas* de l'hermétisme occidental, *ablution*, purification alchimique, symbolisé par la salamandre\*. L'homme est feu, dit saint Martin ; *sa loi, comme celle de tous les feux, est de dissoudre (son enveloppe) et de s'unir à la source dont il est séparé*. Il faut encore ajouter à ces feux purificateurs celui de la Chine ancienne, qui accompagnait, dans les intronisations rituelles, le bain et la fumigation. Et bien sûr, en toutes régions, celui des ordalies.

3. Au feu sacrificiel de l'Hindouisme, le Bouddha substitue le feu intérieur, qui est à la fois connaissance pénétrante, illumination et destruction de *l'enveloppe* : *J'allume une flamme en moi. ...Mon cœur est l'âtre, ta flamme est le soi dompté.* (*Sumyuttanikâya*, 1, 169). Les *Upanishad* assurent parallèlement que brûler au dehors n'est pas brûler. D'où les symboles de la **Kundalini** brûlante dans le Yoga hindou, et du *feu intérieur* dans le Tantrisme tibétain. Ce dernier système, qui ne considère que cinq centres subtils, fait correspondre le feu au *cœur*. Dans l'Inde encore, **Tajasa**, condition de l'être qui correspond au rêve et à l'état subtil, dérive de **têjas**, le feu. Il est au moins curieux de noter qu'Abû Ya'qûb Sejestânî considère le feu dans sa fonction de *porter les choses à l'état subtil*, par combustion de l'enveloppe grossière. La formule alchimique chinoise apparemment puérile, selon laquelle l'union de l'eau et du feu produit de la vapeur d'eau, est apte à exprimer un symbolisme de même nature. D'après une tradition initiatique peule, *le feu est du ciel, car il monte, tandis que l'eau est de la terre car elle descend en pluie* (HAMK). Elle est d'origine céleste et de destinée terrestre, tandis que le feu est d'origine terrestre et de destinée céleste.

L'aspect destructeur du feu comporte évidemment aussi un aspect négatif et la *maîtrise de ce feu* est aussi une fonction diabolique. On notera à propos de la forge\* que son feu est à la fois céleste et souterrain, instrument de démiurge et de démon. La chute de niveau est celle de **Lucifer**, *porteur de la lumière* céleste, précipité dans les flammes de l'enfer : un feu qui brûle sans consumer, mais exclut à jamais de la régénération (AVAS, BHAB, COOH, GOVM, HERS, SAIR).  
P.G.

4. Dans les traditions celtiques, on n'a sur le feu, en tant qu'élément rituel et symbolique, que des informations indirectes ou hagiographiques. Les textes font seulement mention, en Irlande, de la fête de Beltaines, *feu de Bel* au premier mai, commencement de l'été. Les druides allumaient de grands feux, entre lesquels on faisait passer le bétail pour le préserver des épidémies. A ce feu des druides, à Uisnech, au centre du pays, saint Patrick substitua le sien, signe que le christianisme devait l'emporter définitivement. César parle aussi dans le *de Bello Gallico*, de grands mannequins\* d'osier dans les quels les Gaulois enfermaient des hommes et des animaux, et auxquels ils mettaient le feu. Le fait gaulois est vague et encore mal analysé, mais en Irlande le symbolisme est visiblement solaire. C'est la *pâque* des païens (CELT, 173 ; OGAC, 14, 181—183).  
L.G.

5. Les innombrables rites de purification par le feu, généralement rites de passage, sont caractéristiques de cultures agraires. Ils symbolisent, en effet, les incendies des champs qui se *parent ensuite d'un manteau vert de nature vivante* (GUES).

Dans le Popol-Vuh les Héros Jumeaux, dieux du maïs, périssent dans le bûcher allumé par leurs ennemis, sans se défendre, pour renaître ensuite, incarnés dans la pousse verte du maïs.

Le rite du Feu Nouveau, célébré encore de nos jours par les Chortis, au moment de l'équinoxe, c'est-à-dire du brûlage des terres avant les semailles, perpétue ce mythe. Les Chortis *allument alors un grand bûcher et y brûlent des cœurs d'oiseaux et d'autres animaux* (IBID). Le cœur de l'oiseau symbolisant l'esprit divin, les indiens répètent ainsi symboliquement l'incinération des Jumeaux-Maîtres du Maïs.

6. Le Feu, dans les rites initiatiques de mort et renaissance, s'associe à son principe antagoniste l'Eau. C'est ainsi que les Jumeaux du Popol Vuh, après leur incinération, renaissent d'une rivière où leurs cendres ont été jetées. Plus tard, les deux héros deviendront le nouveau

Soleil et la nouvelle Lune, Maya-Quiche, accomplissant une nouvelle différenciation des principes antagonistes, feu et eau, qui ont présidé à leur mort et à leur renaissance.

Ainsi, la purification par le feu est complémentaire de la purification par l'eau, sur le plan microcosmique (rites initiatiques) et sur le plan macrocosmique (mythes alternés de Déluges et de Grandes Sécheresses ou Incendies).

Le *vieux dieu* aztèque du feu, Huehueteotl, a pour emblèmes dans les Codex un panache surmonté d'un oiseau bleu, un pectoral en forme de papillon, un chien. Sur son bandeau frontal s'interpénètrent deux triangles\* isocèles, l'un dressé, l'autre renversé (SEJF). Sahagun dit qu'il réside *dans le réservoir des eaux, entre les fleurs qui sont des murs crénelés, enveloppés de nuages d'eau*. Ainsi, le feu terrestre, chthonien, représente pour les Aztèques la force profonde permettant l'union des contraires et l'ascension — la sublimation, dit L. Séjourné — de l'eau en nuages, c'est-à-dire la transformation de l'eau terrestre, eau impure, en eau céleste, eau pure et divine. Le feu est donc avant tout **le moteur de la régénération périodique**.

Le triangle ascendant, emblème de royauté, est le glyphe de la force évolutive ; le triangle descendant, selon L. Séjourné, représente Tlaloc, la grande divinité ouranienne du tonnerre, de la foudre (feu ouranien) et des pluies. Le glyphe *eau brûlée*, qui lui est associé, résume l'union des contraires qui s'effectue au sein de la terre (voir **Ara\*** et **Jaguar\***).

7. Pour les Bambaras, le feu chthonien représente la sagesse humaine, et le feu ouranien la sagesse divine. La dépendance allant du divin à l'humain chez les Bambaras, le pouvoir religieux a priorité sur le profane (ZHAB).

8. Certaines crémations rituelles ont pour origine l'acception du feu en tant que véhicule, ou messenger, du monde des vivants à celui des morts. Ainsi, lors de certaines fêtes commémoratives d'un décès, les Téléoutes se rendent processionnellement au cimetière où ils allument deux feux, l'un à la tête du cercueil, l'autre à son pied. Dans le premier de ces feux, destiné au défunt, on dépose la part d'aliments qui lui est réservée : le feu se chargera de lui transmettre cette offrande (HARA, 228).

9. La signification sexuelle du feu est universellement liée à la première technique d'obtention du feu par frottement, en va et vient, image de **l'acte sexuel** (ELIF). Selon G. Dieterlen, la spiritualisation du feu serait, elle, liée à l'obtention du feu par percussion. Même remarque chez Mircea Eliade. Le feu obtenu par frottement est *considéré comme le résultat (la progéniture) d'une union sexuelle*, Mircea Eliade note le caractère ambivalent du feu : *il est d'origine, soit divine, soit démoniaque (car, d'après certaines croyances archaïques, il s'engendre magiquement dans l'organe génital des sorcières)* (ELIF, 41). G. Durand observe que la sexualisation du feu est nettement soulignée par les nombreuses légendes, qui situent le lieu naturel du feu dans la queue d'un animal (DURS, 360-361).

Pour G. Bachelard *l'amour est la première hypothèse scientifique pour la reproduction objective du feu et avant d'être le fils du bois, le feu est le fils de l'homme... La méthode du frottement apparaît comme la méthode naturelle. Encore une fois, elle est naturelle, parce que l'homme y accède par sa propre nature. En vérité, le feu fut surpris en nous avant d'être arraché au ciel... La vie du feu, tout entière en étincelles et en saccades, ne rappelle-t-elle pas la vie de la fourmière ? ...Au moindre événement, on voit les fourmis grouiller et sortir tumultueusement de leur demeure souterraine ; de même, à la moindre secousse d'un phosphore on voit les animalcules ignés se rassembler et se produire en dehors sous une apparence lumineuse* (BACF, 47, 49, 58).

10. G. Durand (DURS, 180-183) distingue, avec Bachelard, deux directions ou deux constellations psychiques dans la symbolique du feu, suivant qu'il est obtenu, comme on vient de le dire, par percussion ou par frottement. Dans le premier cas, il s'apparente à l'éclair et à la flèche et possède une valeur de **purification et d'illumination** ; il est le *prolongement igné de la lumière*. Pur et feu ne sont en sanscrit qu'un même mot. A ce feu spiritualisant, se rattachent les rites d'incinération, le soleil, les feux d'élévation et de sublimation, tout feu qui transmet *une intention de purification et de lumière*. Il s'oppose au *feu sexuel*, obtenu par friction, comme la *flamme purificatrice* s'oppose au *centre génital du foyer matriarcal*, comme l'exaltation de la

lumière céleste se distingue d'un *rituel de fécondité agraire*. Le symbolisme du feu ainsi orienté marque *l'étape la plus importante de l'intellectualisation du cosmos et éloigne de plus en plus l'homme de la condition animale*. En prolongeant le symbole dans cette direction, *le feu serait ce dieu vivant et pensant* (E. Burnouf) *qui, dans les religions aryennes d'Asie, a porté le nom d'Agni, d'Ator, et, chez les chrétiens, de Christ* (DURS, 182). L'isomorphisme du feu le rapprochera de celui de l'oiseau, symbole ouranien.

11. On comprendra dès lors que le feu soit la meilleure image de **Dieu**, la moins imparfaite de ses représentations. Et c'est pourquoi, expliquait déjà le Pseudo-Denys l'Aréopagite, il est si souvent employé dans la symbolique théologique : *La théologie, comme on peut le constater, situe les allégories tirées du feu presque au-dessus de toutes les autres. Tu remarqueras, en effet, qu'elle ne nous représente pas seulement des roues enflammées, mais encore des animaux ardents et des hommes en quelque sorte fulgurants ; qu'elle imagine- autour des essences célestes des monceaux de braise brûlante et des fleuves roulant des flammes dans un fracas étourdissant. Elle affirme, en outre, que les trônes sont brûlants et elle invoque, l'étymologie du mot **séraphins** pour déclarer que ces intelligences supérieures sont incandescentes, pour leur attribuer les propriétés et les attributs du feu. Au total, qu'il s'agisse du haut ou du bas de la hiérarchie, c'est toujours aux allégories tirées du feu que vont ses préférences. Il me semble que c'est, en effet, l'image du feu qui révèle le mieux la façon dont les intelligences célestes se conforment à Dieu. C'est pourquoi les saints théologiens décrivent souvent sous forme incandescente cette Essence sursentielle qui échappe à toute figuration, et c'est cette forme, qui fournit plus d'une image visible de ce qu'on ose, à peine appeler la propriété théarchique* (PSEO, 236-237).

12. Comme le soleil par ses rayons, le feu par ses flammes symbolise l'action fécondante, purificatrice et illuminatrice. Mais il présente aussi un **aspect négatif** : il obscurcit et étouffe par sa fumée ; il brûle, dévore, détruit : le feu des passions, du châtement, de la guerre. Selon l'interprétation analytique de Paul Diel, le feu terrestre symbolise l'intellect, c'est-à-dire la conscience, avec toute son ambivalence. *La flamme montant vers le ciel figure l'élan vers la spiritualisation. L'intellect sous sa forme évolutive est serviteur de l'esprit. Mais la flamme est aussi vacillante, ce qui fait que le feu se prête également à figurer l'intellect en tant qu'oublieux de l'esprit. Rappelons que l'esprit est ici entendu au sens de surconscient. Le Feu fumant et dévorant, tout le contraire de la flamme illuminante, symbolise l'imagination exaltée... le subconscient... la cavité souterraine... le feu infernal... l'intellect sous sa forme révoltée : bref toutes les formes de régression psychique.*

Le feu est également, dans cette perspective, en tant qu'il brûle et consume, un symbole de purification et de régénérescence. On retrouve l'aspect positif de la destruction : nouveau renversement du symbole. Purificatrice et régénératrice, l'eau\* l'est également. Mais le feu se distingue de celle-ci en ce qu'il symbolise *la purification par la compréhension, jusqu'à sa forme la plus spirituelle, par la lumière et la vérité ; l'eau symbolise la purification du désir jusqu'à sa forme la plus sublime, la bonté* (DIES, 37-38).  
A.G.

## FEUILLE

Participe du symbolisme général du règne végétal\*. En Extrême-Orient, l'un des symboles du bonheur et de la prospérité. Un bouquet ou une liasse de feuilles désignent l'ensemble d'une collectivité, unie dans une même action et une même pensée.

## FÈVE

1. La fève symbolise le soleil minéral, l'**embryon**. Elle évoque le soufre emprisonné dans la matière. Eugène Canseliet remarque que la fève de la galette des Rois est remplacée parfois par un bébé minuscule (un baigneur) ou par un petit poisson (CANA, 93).

2. Les fèves font partie des fruits sacrifiés au cours des offrandes rituelles à l'occasion des labours ou des mariages. Elles représentent les enfants mâles à venir ; de nombreuses traditions confirment et expliquent ce rapprochement. D'après Plin, la fève est employée dans le culte des morts, parce qu'elle contient les âmes des morts. Les fèves, en tant que symboles des morts et de leur prospérité, appartiennent au groupe des charmes protecteurs. Au sacrifice

du printemps, elles représentent le premier don venu de dessous terre, la première offrande des morts aux vivants, le signe de leur fécondité, c'est-à-dire de leur incarnation. Ainsi, nous comprenons l'interdit d'Orphée et de Pythagore, au terme duquel manger des fèves était l'équivalent de manger la tête de ses parents, de partager la nourriture des morts, l'un des moyens de se maintenir dans le cycle des réincarnations et de s'asservir aux pouvoirs de la matière. Elles constituaient au contraire, en dehors des communautés initiatiques orphiques et pythagoriciennes, l'élément essentiel de la communion avec les Invisibles, au seuil des rites de printemps (SERP, 143,158, 171-172).

En résumé, *les fèves sont les prémices de la terre, le symbole de tous les bienfaits venus des Gens de dessous-terre* (SERH, 92-93).

Le *champ de fèves* égyptien, ainsi nommé symboliquement, était le lieu où les défunts attendaient la réincarnation. Ce qui confirme l'interprétation symbolique générale de ce féculent.

## FIBULE

Sous le nom de *broche (delg)*, tous les textes médiévaux irlandais décrivent avec minutie cet objet de parure, en bronze ou en argent, souvent même en or, rehaussé de pierres et d'émaux, et qui brillait sur la poitrine des héros dont elle tenait le manteau. Sur le point de partir pour son dernier combat, Cùchulainn remercie son manteau qui lui a donné un *signe*. Il se plaint par contre de l'inimitié de la broche qui lui est tombée de la main et lui a traversé le pied. Il semble cependant que la broche, presque toujours décrite comme un bijou de prix, n'ait été qu'un **symbole du luxe vestimentaire** de la classe guerrière. Les très nombreuses découvertes en Gaule, en Grande-Bretagne et dans tout l'ancien empire celtique, sont évidemment des objets de parure richement décorés (masques, spirales, motifs dérivés de la palmette, têtes coupées, triskèle, svastika, été) en or, en argent ou en bronze (avec des incrustations d'ambre, de corail ou d'émaux) ; elles se retrouvent le plus souvent dans les sépultures, par paires. L.G

C'est plutôt l'objet représenté par la fibule qui aurait, lui, une signification ; celle-ci s'attacherait, comme un vœu ou un pouvoir, à la personne qui porte la fibule. On lui attribue parfois le sens d'un symbole de protection et, par dérivation, de virginité ou de fidélité. Douze fibules d'or retenaient le châle dans lequel Pénélope se drapait comme dans un manteau (peplos).

En Grande Kabylie, les fibules symbolisent la femme (SERP, 251-252) et, par suite, la fécondité. On pourrait se demander si la fibule qui blessa Cùchulainn n'était pas justement l'amour d'une femme et si la broche, armée comme un joyau, n'était pas le symbole de l'amour, qui peut unir et blesser deux êtres.

## FIGUIER

**1.** Avec l'olivier\*, la vigne\*, le figuier est un des arbres qui symbolisent l'abondance. Mais, lui aussi, a son aspect négatif : desséché, il devient l'arbre\* mauvais et, dans la symbolique chrétienne, il représente la Synagogue qui, n'ayant pas reconnu le Messie de la Nouvelle Alliance, ne porte plus de fruits ; il représentera aussi bien telle Église particulière, dont l'hérésie aura desséché les rameaux.

**2.** Le figuier symbolise la science religieuse. Il possédait en Egypte un sens initiatique. Les ermites se nourrissent volontiers de figues.

On retrouve ce symbole dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Dans la *Genèse* (3, 7), Adam et Eve se voyant nus cousent des feuilles de figuier pour s'en faire des ceintures\*. Dans les *Rois* (1, 4), les arbres demandent au figuier de régner sur eux.

Le figuier apparaît aussi dans le Nouveau Testament et Jésus le maudit (*Matth.* 21, *Marc* 2, 12 s.). Il convient d'observer que Jésus s'adresse au figuier, c'est-à-dire à la science qu'il représente. Jésus dira à Nathaniel : *Je t'ai vu quand tu étais sous le figuier* (*Jean* 1, 49) ; Nathanaël était un intellectuel. M.-M.D.

3. Dans l'ésotérisme islamique, le figuier s'associe à l'olivier pour signifier les dualités de diverses natures.

En Asie orientale, le rôle du figuier est d'une extrême importance. Encore s'agit-il d'une variété particulière, l'imposant *figuier des pagodes* ou banyan, le **ficus religiosa** des botanistes. Le *figuier perpétuel* des *Upanishad* et de la *Bhagavad Gîta*, c'est *l'arbre du monde* qui joint la terre au ciel. Tel est son rôle aussi dans le Bouddhisme : le **pippal** au pied duquel le Bouddha obtint l'illumination, l'Arbre de la **Bodhi**, s'identifie à l'axe du monde. Il symbolise en outre le Bouddha lui-même dans l'iconographie primitive, et le Bouddha s'intègre à l'axe sous ses diverses formes.

Dans toute l'Asie du Sud-Est, le banyan est peuplé de génies et, chez les Montagnards du Sud-Vietnam, des plus grands. C'est un symbole de **puissance** et de **vie** ; chez les Sré, de la procréation ; chez les Rongao et les Sédang, de la longévité (CORT, DAMS, GUEV).

Il symbolise aussi l'immortalité et la connaissance supérieure : il était l'arbre favori sous lequel le Bouddha aimait à se placer pour enseigner ses disciples.

Le figuier comme le saule symbolise l'immortalité, et non pas la longue vie, car pour les Chinois l'immortalité ne peut se concevoir que par l'esprit et la connaissance.

4. Arbre sacré des traditions indo-méditerranéennes, le figuier est fréquemment associé à des rites de fécondation. Dans la pensée dravidienne (BOUA, 18) *il doit son pouvoir fécondant à son latex, et parce que le latex est de même essence que rasa*, partie de l'énergie universelle incluse dans l'élément Eau. Les Eaux Inférieures de la Genèse sont assimilables au Rasa. Le latex est également le suc vital *Ojas*, qui communique la vie à l'enfant **in utero**. D'innombrables rites de magie imitative attestent l'importance symbolique des arbres\* à latex ; ainsi l'usage dravidien, également rapporté par J. Boulnois, d'accrocher le placenta de la génisse, enveloppé dans de la paille, à la branche d'un banyan, autre arbre à latex, pour que la vache ait du lait et de nouveaux petits. Dans toute l'Inde, le figuier des Pagodes est l'arbre de Vishnu et de Çiva. Son culte est associé à celui du serpent\*, l'association arbre-serpent étant créatrice de force fécondante par excellence.

5. *La feuille de figuier, dans l'Inde actuelle, comme la feuille de vigne dans l'art gréco-latin antique, est un cache-sexe qui n'est peut-être pas dépourvu de toute signification symbolique* (BOUA, 72). C'est de feuilles de figuier aussi qu'Adam et Eve, après la chute, se cousent des pagnes, lorsqu'ils prennent conscience de leur nudité. Selon la croyance romaine, Romulus et Rémus sont nés sous un figuier *et longtemps on vénéra dans le Comitium les divins jumeaux sous un figuier détaché du premier par bouture* (Pausanias, 7, 44 ; 8, 23, 4, 9, 22, 2). En Inde, la même croyance s'applique à Vishnou. En Grèce le figuier est consacré à Dionysos.

La sacralisation éminente du figuier — ou d'autres arbres à latex — caractéristique aussi bien des dravidiens de l'Inde que des anciens Crétois, se retrouve en Afrique noire. J.P. Boulnois la signale chez les Kotoko du Tchad, pour lesquels *émonder un figuier yagalé entraînerait la stérilité*. La femme kotoko, ajoute-t-il, *pour augmenter sa lactation, pratique une entaille dans l'écorce de ce figuier et recueille sa lactation*. Le figuier est également sacré chez de nombreux peuples bantous du Centre (BOUA, 113).

6. En Grèce, dans certains cultes agraires primitifs, les sycophantes étaient chargés de *révéler la figue* (suké). Sans doute l'expression cache-t-elle symboliquement un rite d'initiation aux mystères de la fécondité. Plus tard, lorsque l'exportation des figues fut interdite hors de l'Attique, on appela sycophantes (révélateurs de la figue) par dérision les dénonciateurs des contrebandiers ; le mot en vint à désigner les délateurs et les maîtres chanteurs.

7. En Afrique du Nord, la figue est le symbole de la fécondité venue des morts. Son nom est devenu à ce point synonyme de testicules qu'il ne s'emploie pas dans la conversation courante et s'est trouvé remplacé par le nom de leur saison **le Khrif**, l'automne. A ce niveau de comparaison, on ne dépasse guère l'allégorie et l'analogie. Jean Servier atteint l'interprétation symbolique, en ajoutant : Pleines de graines innombrables, elles sont un symbole de fécondité et sont, à ce titre, l'offrande déposée sur les rochers, les termes et les sanctuaires des génies

gardiens et des Invisibles : offrande que peut partager le voyageur dans le besoin, parce qu'elle est le don de l'Invisible (SERP, 38,143).

## FIGURINES

Dans l'Antiquité minoenne et tout le monde méditerranéen« statuettes\* représentant des divinités à formes humaines ou animales. En terre cuite, en bronze, en bois, en pierre, elles avaient une signification religieuse : déposées dans les tombes ou vouées à des divinités dans les sanctuaires et dans les foyers domestiques, elles devaient exercer une influence tutélaire sur le défunt, sur la famille sur la communauté. C'étaient des symboles de protection.

## FIL (TISSAGE\*)

1. Le symbolisme du fil est essentiellement celui de l'agent qui *relie tous les états d'existence entre eux et à leur Principe* (Guenon). Ce symbolisme s'exprime surtout dans les *Upanishad*, où le fil (**sûtras** est dit effectivement *relier ce monde et l'autre monde et tous les êtres*. Le fil est à la fois **Atmâ** (le Soi) et **prâna** (le souffle). Le rattachement au centre principal, parfois figuré par le soleil, nécessite que le *fil soit en toutes choses suivi à la trace*. Ce qui ne manque pas d'évoquer le symbolisme du fil d'Ariane, qui est l'agent du rattachement au centre du labyrinthe et qui conduit du monde des ténèbres à celui de la lumière. Il faudrait citer encore à ce sujet les fils qui relient les marionnettes à la volonté *centrale* de l'homme qui les anime, comme dans le théâtre japonais.

Au plan cosmique, il faut distinguer le fil de chaîne et le fil de trame : la chaîne relie entre eux les mondes et les états ; le développement conditionné, temporel, de chacun d'eux étant figuré par la trame. L'ensemble de ce tissage est désigné comme les *cheveux de Çiva*, Le déroulement du seul fil de trame est symbolisé par les Parques, par le *filage du temps* ou de la *destinée*.

2. Pour revenir au *souffle*, notons encore qu'en mode taoïste il est associé au va-et-vient de la navette sur le métier : état de vie, état de mort, expansion et résorption de la manifestation. Le tissage achevé de jour, défait la nuit, (nous rencontrons ici le mythe de Pénélope) est utilisé par le *Rig-Véda* pour symboliser, une fois encore, le rythme vital, l'alternance indéfinie de la respiration, comme celle du jour et de la nuit.

Dans le mythe japonais de la Déesse solaire, le tissage d'**Amaterasu** est détruit par **Susano-wo-no-Mikoto**. Diverses initiations féminines, notamment en Chine, comportaient un tissage rituel associé à la réclusion, à la nuit, à l'hiver, car sa participation au tissage cosmique le rend dangereux et nécessite le secret. D'autre part, les travaux du jour, de l'été, sont ceux des champs, travaux masculins. La rencontre céleste de la Tisserande et du Bouvier, c'est l'équinoxe, l'équilibre et l'union du **yin** et du **yang**.

3. Nous avons noté plus haut que le sens de *fil* s'appliquait au mot **sûtra**, qui désigne les textes bouddhiques. Il faut ajouter que le mot **tantra** dérive également de la notion de *fil* et de *tissage*. En chinois, le caractère **king**, composé de **mi** (gros fil) et de **king** (cours d'eau souterrain), désigne à la fois la chaîne du tissu et les livres essentiels ; **wei** est à la fois la trame et les commentaires de ces livres, Chaîne et trame sont respectivement ce que l'Inde dénomme **shruti** et **smriti**, les fruits de la faculté intuitive et de la faculté discursive. Dans le cas des tantra, le tissage peut être celui de l'interdépendance des choses, des causes et des effets. Mais le *fil* tantrique est encore celui de la continuité traditionnelle, *fil d'Ariane* dans le labyrinthe de la quête spirituelle, rattachement au Principe de toutes choses.

4. L'enfilage de l'aiguille est par ailleurs le symbole du passage par la *porte solaire*, c'est-à-dire de la *sortie du cosmos*. C'est aussi — mais le sens est le même — celui de la flèche traversant la cible en son centre. Le fil apparaît ici comme le lien entre les différents niveaux cosmiques (infernale, terrestre, céleste) ou psychologiques (inconscient, conscient, subconscient), etc.

5. Pour revenir au niveau élémentaire, à la notion du fil de la destinée, notons qu'en Extrême-Orient le mariage est symbolisé par la torsion, entre les doigts d'un génie céleste, de deux fils de soie rouge : les fils de la destinée des deux époux deviennent un seul fil. Dans d'autres pays du

Sud-Est asiatique, on noue aux poignets des mariés un même fil de coton blanc : le fil de la destinée commune (DURV, ELIM, GOVM, GUEC, GUES, SILL). P. G.

6. Dans le bassin méditerranéen, et en particulier dans tout le Nord de l'Afrique, filer et tisser sont pour la femme ce que labourer est pour l'homme : c'est s'associer à l'œuvre créatrice. *Par le mythe et les traditions, le tissage se trouve comme le labour, mais il est lui-même un labour, un acte de création d'où sortent, fixés dans la laine, les symboles de la fécondité et la représentation des champs cultivés. Porphyre, dans l'Antre des Nymphes disait : Quel symbole conviendrait mieux que le métier à tisser aux âmes qui descendent dans la génération ?* (voir SERP, 132-136).

### FIL A PLOMB

Le fil à plomb — plus souvent désigné par le mot de *perpendiculaire* — est un élément important du symbolisme maçonnique. Il est figuré suspendu au sommet d'un arceau et touchant le sol, ce qui est une représentation évidente de l'axe cosmique, de la direction de l'Activité céleste. Dans certains cas, il est d'ailleurs expressément figuré comme joignant la Grande Ourse (ou la lettre G qui se substitue à elle) au centre d'un **svastika** tracé sur le sol, c'est-à-dire le pôle\* céleste au pôle terrestre.

Plus immédiatement, sa signification est liée à l'équilibre de la construction ou, ce qui revient au même, à la rectitude de l'effort spirituel. Mais le but de cette démarche est encore l'identification à la *Voie du milieu*, ou à l'Axe du monde (BOUM, GUET, GUES). P.G

Dans certaines œuvres d'art, il symbolise *la justice tempérée de clémence*, l'architecture, la géométrie (TERS, 181). Il est la règle vante de toute construction, matérielle ou spirituelle, qui doit se faire, selon un mot de Le Corbusier, *en verticale avec le ciel*. Il est le souple symbole de la verticalité.

### FIL DU RASOIR

Image symbolisant la difficulté du passage à un état supérieur. *Le symbole le plus usité pour exprimer la rupture des niveaux et la pénétration dans l'autre monde, dans le monde suprasensible (fût-il le monde des morts ou des dieux) est... le fil du rasoir (ou la porte étroite de l'Evangile, Matthieu, 7, 14). Il est malaisé de passer par la lame effilée du rasoir, affirme la Katha Upanishad (3, 14)... La porte étroite, le fil du rasoir, le pont resserré et dangereux... trouver une porte dans un mur qui n'en montre aucune... monter au ciel par un passage qui ne s'entrouvre qu'un instant... passer entre deux meubles en continuant mouvement entre deux roues qui se touchent à tout moment, entre les mâchoires d'un monstre... (Toutes les images présentant une situation apparemment sans issue)... toutes ces images mythiques expriment la nécessité de transcender les contraires d'abolir la polarité qui caractérise la condition humaine, pour accéder à la réalité ultime* (ELII, 109, s.).

### FILET

1. Le filet était à Rome l'arme d'une certaine catégorie de gladiateurs, les rétiaires. Il servait à immobiliser l'adversaire, en l'enfermant entre les mailles où il se trouvait à la merci du vainqueur. Cette arme redoutable est devenue le symbole, en psychologie, des complexes qui entravent la vie intérieure et extérieure et dont il est si difficile de démêler et de dénouer les mailles (voir **enchevêtrement\***).

2. Dans la Bible, les filets expriment aussi l'angoisse :

*Les lacets de la mort m'enserraient,  
les filets du shéol ;  
l'angoisse et l'ennui me tenaient,  
j'appelai le nom de Yahvé (Psaumes, 116, 3).*

Dans l'Evangile, les filets symbolisent l'action divine, qui tend à recueillir les hommes pour les introduire dans le royaume des Cieux après le Jugement dernier : *Le Royaume des Cieux est semblable à un filet jeté dans la mer et qui ramasse des choses de toute espèce. Quand il a été rempli, l'ayant remonté sur le rivage et s'étant assis, ils ont recueilli les bonnes choses dans des*

*corbeilles, et les mauvaises, ils les ont jetées dehors. Ainsi en sera-t-il à la fin du monde (Matthieu, 13, 48-49)*

Dans des traditions orientales, des dieux sont également dotés de filets pour prendre les hommes dans leurs lacets, pour se les soumettre ou pour les attirer à eux. Les analystes voient dans ces images des symboles de la recherche, dans l'inconscient, de l'anamnèse qui doit ramener au seuil de la conscience, comme des poissons des profondeurs, les souvenirs les plus lointains et les plus refoulés. Le ciel lui-même est parfois comparé à un filet, les étoiles étant comme les nœuds de mailles invisibles ; ce qui signifierait l'impossibilité d'échapper à cet univers et à l'emprise de ses lois.

3. D'après la tradition iranienne, c'est au contraire l'homme, le mystique en particulier, qui s'arme d'un filet pour tenter de capter Dieu. Dans certaines œuvres originales et notamment dans le *Dawar-y Dâmyârî*, la tradition des Fidèles de Vérité, rattachée à l'Islam chiite de l'Iran, a abondamment développé ce thème aux multiples symboles, unique par son étendue et son originalité dans la pensée religieuse de l'Iran et de la tradition islamique.

Bien que l'aspect concret de filet soit issu du folklore iranien et des récits chevaleresques des **'ayyâr** (équivalent en quelque sorte du chevalier de l'époque féodale européenne), ainsi que de la littérature des corporations, le filet est une arme essentiellement spirituelle qui a été confiée à Pir-Binyâmîn, Manifestation de l'Ange Gabriel et de Jésus-Christ.

Cette arme appelée **dam** que nous traduisons par *filet* et ses diverses formes associées (lasso, ligne de pêche, piège...) symbolise un pouvoir surnaturel dont Binyâmîn est le détenteur. A la suite du pacte d'alliance passé entre Dieu et ses anges dans l'éternité, le filet fut prêté à Binyâmîn, comme le réceptacle des forces divines, lui attribuant ainsi la fonction de chasseur divin.

Le filet symbolise également toutes les capacités et virtualités de l'humanité dans la personne de Binyâmîn, créé par Dieu avant même le monde visible, et qui représente l'homme primordial voué à la sublimation de son être.

Etant donné que la Divinité a été symbolisée par un *Aigle royal*, le *filet* est l'arme destinée à capturer cet Aigle, c'est-à-dire la possibilité de revendiquer l'exécution de la promesse divine que Dieu s'incarnerait.

Si Binyâmîn est le détenteur par excellence du filet, celui-ci à lui seul symbolise la recherche passionnée de la Divinité par l'homme. Cette recherche, ou *chasse mystique*, évoque l'idée d'une lutte acharnée de l'humanité représentée par l'Ange Binyâmîn, son médiateur, et d'un effort sans lequel la Divinité échappe à qui la poursuit, à l'instar de l'Aigle royal qui s'envole devant le chasseur sans ardeur. Celui qui tient ce filet (c'est-à-dire celui qui continue cette recherche passionnée et aventureuse) est comme Binyâmîn aux aguets pour mieux lancer son filet au moment propice. Le filet est aussi comparé à la toile où l'araignée guette sa proie.

Dans toutes ces représentations symboliques, le filet, considéré comme un objet sacré, a servi de véhicule pour concrétiser une force spirituelle. (MOKC). M. M.

## FILLE DU ROI

1. Le thème de la *Fille du roi* se retrouve fréquemment dans presque toutes les traditions. La *Fille du roi* est accordée au héros en récompense de son audace et de son courage. L'entreprise difficile comporte des dangers que le héros a su vaincre au péril de sa vie. D'où les couples Atalante et Hippomène, Andromède et Pers Ariane et Thésée, etc.

A la *Fille du roi* est associé le symbole de l'Eau\* en tant qu'élément primordial. Selon Thalès et Anaximandre, tout sujet vivant est sorti de l'Eau. Les cosmogonies parlent de l'Eau en tant qu'élément le plus ancien. La *Genèse* (1, 2) fait allusion à l'esprit de Dieu planant sur les Eaux ; lors de la création, Dieu sépare les eaux supérieures des eaux inférieures. Les divinités marines sont douées du don de prophétie, elles sont issues du *Vieillard de la Mer*, qui connaît parfaitement les destins. Ainsi l'eau, tel le feu, est utilisée pour les ordalies, elle juge. C'est ainsi que l'homme méchant sera proie des naufrages dans les tempêtes, L'eau n'exerce pas seulement la fonction d'un justicier, elle est purificatrice et aussi providence. En effet, dans

l'ordalie exercée par l'eau, tandis que le châtiment punit le mauvais, le bon est innocenté. Or, dans les récits anciens, la *Fille du roi* calme le courroux de l'océan, elle est même parfois offerte en victime, elle sauve le naufragé. Il suffit à ce propos de citer l'exemple d'Ulysse qui, seul sur un radeau, se jette dans la mer tumultueuse et nage désespérément. Il aurait succombé sans le secours d'Ino, qui lui donne un voile lui permettant de se tenir à la surface des eaux déchaînées qui voudraient l'engloutir. Il aborde l'île des Phéaciens. C'est là qu'il découvrira la Fille du Roi, Nausicaa. Le héros est parfois un enfant, dont la destinée sera considérable ; l'eau qui prophétise et juge dirigera la corbeille d'osier ou la caisse de jonc contenant l'enfant de telle manière qu'elle sera découverte par une *Fille du roi*, venue se baigner ou laver son linge. Ainsi Moïse subit le jugement de l'eau et est recueilli par la Fille du Pharaon. Bien avant Moïse, des anecdotes analogues se retrouvent, Ainsi les jumeaux grecs Nélée et Pelée, placés dans une auge en bois, abandonnés à la mer et retrouvés plus tard par leur propre mère, la Fille du Roi d'Elide (PIEF, 193-200).  
M.-M.D.

La fille du roi est le symbole de la **protection inattendue**, de la vierge-mère ; elle est celle dont la pureté désintéressée vient au secours de l'homme menacé par les eaux. Elle est la face propice de l'eau, l'autre face étant celle de l'eau qui engloutit. Elle appartient à cette partie des eaux supérieures que Dieu, à l'origine, a séparée des eaux inférieures. Elle est l'eau céleste salvatrice, l'aspect rassurant de la mère\*.

2. La fille du roi s'interprète aussi en relation avec le mythe quasi universel du *vieux roi* (LOEF, 7-18). Le vieux roi est la mémoire du monde, l'inconscient collectif, celui qui a recueilli tous les archétypes de la longue histoire des hommes. Il tient généralement sa fille prisonnière : elle représente l'inconscient individuel qui, sans expérience propre, n'arrive pas à émerger de l'inconscient collectif, son père, qui l'accable de tout son passé. Mais le prince charmant, ou le principe actif de la conscience, viendra l'éveiller et la libérer du poids de cette contrainte ; en échange, elle lui apportera un fragment de la mémoire du monde et, sur cette base, pourra grandir l'action conjuguée du prince charmant et de la fille du roi, symbolisant l'alliance de l'inconscient collectif (le vieux roi), de l'inconscient individuel (la fille du roi), du conscient (le prince).

## FLAGELLATION

Symbole des actions propres à mettre en fuite des forces ou des démons qui entravent la fécondité matérielle ou le développement spirituel. Le fouet\* est appliqué, par mesure de correction, à tous les sujets des princes, des rois, des pharaons, dans tout l'Orient, mais particulièrement aux esclaves, aux paysans et ouvriers, aux soldats, ainsi qu'aux enfants indociles. En tant que pénalité infamante, la flagellation est réservée aux esclaves.

Il existait aussi des flagellations rituelles, substitués atténués des sacrifices, bien qu'elles puissent aller jusqu'à l'effusion de sang ; ou bien, simulacres pour chasser les mauvais esprits qui compromettent la chasse, les moissons ou la fécondité. On frappait les femmes stériles avec des lanières en cuir de chèvre ; on fouettait des esclaves en criant, selon Plutarque, *Au loin, famine*.

Les ascètes de toute religion se sont flagellés jusqu'au sang, et par esprit de sacrifice et pour repousser les tentations.

La flagellation vise à détruire symboliquement et réellement toute cause de désordre dans la société ou dans l'individu, qui perturbe ou inhibe un fonctionnement normal.

## FLAMANT

Dans les *Upanishad*, lorsqu'un enfant sans père, d'une sincérité héroïque, va demander l'initiation brahmanique, le maître en fait d'abord un bouvier, auquel il confie quatre cents vaches maigres et faibles. Lorsqu'il en a mille, un taureau lui dit : *Ramène-nous à la maison du maître et je te dirai un quart du brahman*. Alors il lui enseigne les régions de l'espace ; le feu lui enseigne un autre quart, celui des *mondes infinis* ; puis le flamant lui apprend *ce quart du brahman, en quatre seizièmes, qui est lumière* et enfin un plongeon lui révèle les sens (*Chandogya Upanishad* 4.4, VEDV, 388). Ainsi le flamant, ce grand oiseau rosé, est celui qui connaît le

monde de la lumière ; il est l'initiateur à la lumière ; il apparaît comme un des symboles de *l'âme migrante* des ténèbres à la lumière. A ce titre il est en nous :

*Flamant dans le ciel clair, le Dieu bon dans l'espace,  
tel un prêtre à l'autel, un hôte en la demeure,  
habite en nous, dans l'Ordre et le Ciel, l'Etendue  
il est l'Ordre, né des Eaux, des Vaches, des Monts !  
(Prières du Matin — Sankhayana Grhya-Sutra 4, VEDV,*

## FLAMME (FEU)

1. Dans toutes les traditions, la flamme est un symbole de **purification, d'illumination** et d'**amour** spirituels. Elle est l'image de l'esprit et de la transcendance, l'**âme du feu**,

2. Dans son sens péjoratif et nocturne, flamme pervertie, elle le brandon de la discorde, le souffle brûlant de la révolte, le tison dévorant de l'envie, la braise consumante de la luxure, l'éclat meurtrier de la grenade.

## FLAMINE

Prêtres romains attachés au service de diverses divinités, les principales étant celles de la triade fonctionnelle indo-européenne, Jupiter, Mars, Quirinus, L'étymologie apparente ce mot à celui des brahmanes et exprime, selon Jean Bayet, *une puissance mystérieuse de grandissement par la prière ou la présence rituelle*. Il est le symbole de la **flamme spirituelle** dans l'homme et dans la société.

## FLÈCHE

1. En tant qu'outil ou instrument, et non plus seulement en tant que signe, la flèche est le *symbole de la pénétration, de l'ouverture L'orifice est une lumière. La flèche symbolise aussi la pensée, qui introduit la lumière et l'organe créateur, qui ouvre pour féconder qui dédouble pour permettre une synthèse... c'est aussi le trait de lumière, qui éclaire l'espace clos, parce qu'on l'ouvre. Ce sera le rayon solaire, élément fécondant, lui aussi, et séparateur des images* (VIRI, 394).

2. Elle est aussi, comme l'échelle, un symbole des échanges entre le ciel et la terre. En son sens descendant, elle est un attribut de la puissance divine, comme la foudre punitive, le rayon de lumière ou la pluie fertilisante ; les hommes que Dieu peut utiliser pour exécuter ses œuvres sont appelés, dans l'Ancien Testament, les *filis du carquois*. En son sens ascendant, elle se rattache aux symboles de la verticalité ; elle signifie *la rectitude tout aérienne de sa trajectoire qui, défiant la pesanteur, réalise symboliquement un affranchissement des conditions terrestres* (CHAS, 162).

3. D'une façon générale elle est le symbole universel du dépassement des conditions normales ; elle est un affranchissement imaginaire de la distance et de la pesanteur ; une anticipation mentale de la conquête d'un bien hors d'atteinte (CHAS, 324).

4. Par opposition à la fourche\*, la flèche est propre à symboliser la rupture d'ambivalence, la projection dédoublée, l'objectivation, le choix, le temps orienté (VIRI, 69). Elle indique la direction dans laquelle est recherchée l'identification, en ce sens que c'est en se différenciant qu'un être parvient à son identité, à son individualité, à sa personnalité. Elle est un symbole d'unification, de décision, de synthèse (voir **sagittaire\***).

5. Dans les Upanishad, la flèche est principalement un symbole de célérité et d'intuition fulgurante. Dans la tradition européenne la flèche, **sagitta**, est de même racine que le verbe **sagire** qui signifie percevoir rapidement ; ainsi est-elle le symbole du savoir rapide, et son doublet est alors le rayon instantané qu'est l'éclair (DURS, 137).

6. Symbole de la dent, du dard, de la pointe acérée qui vole pour surprendre et tuer au loin sa victime. Elle est invoquée comme une déesse, afin qu'elle protège les uns et frappe les autres :

*Elle revêt le plumage de l'aigle,  
sa dent est de fauve,*

*retenue par les tendons  
elle vole sitôt lâchée,  
c'est la Flèche...  
O Flèche toute droite, épargne-nous,  
que notre corps devienne de pierre.  
... Vole au loin sitôt lancé, Dard aiguisé par la prière ;  
va, fonce sur les ennemis,  
ne tiens quitté aucun d'entre eux.*

(Traduction de Louis Renou, *Rig Véda*, 6. 75, VEDV, 2

7. La flèche est le symbole du destin :

*Mon désir serait satisfait d'apprendre  
quel est le destin qui m'attend :  
flèche prévue frappe avec moins de force.*

(DANC, *Paradis*, chant 17, 25-i

8. La flèche symbolise aussi la mort subite, foudroyante : Apollon dieu de mort dans *Illiade*, a percé de ses flèches les enfants Niobé. J.C.

9. La flèche arrive à un but déterminé et indique un aboutissement. Elle est semblable à un rayon solaire et représente l'arme taillée dans le bois. A ce propos, C.G. Jung remarque que les pères des héros divins sont des ouvriers sur bois, des sculpteurs, des bûcherons, des charpentiers, tels par exemple le père d'Abraham, le père d'Adonis, Joseph, le père nourricier de Jésus. Ce symbole est employé en tant qu'élément fécondant, ou comme rayon solaire. Il est fait allusion au carquois des dieux et à l'arc\* des centaures. Une homélie d'Origène qualifie Dieu d'archer. Dans un manuscrit de miniatures italiennes du XII<sup>e</sup> siècle, Dieu chasse Adam et Eve coups de flèches, tel Apollon dans *Illiade* poursuivant les Grecs. D'autres miniatures du XJJ> siècle représentent Dieu portant dans ses mains un arc et des flèches (JUNL, 314, JUNA, DIDH, DAFR). M.-M.D.

10. Dans les traditions japonaises, associée à l'arc, elle symbolise l'amour. Son apparence phallique est évidente, elle pénètre dans le centre ; le principe masculin se plante dans l'élément féminin. A sens mystique, elle signifie la recherche de l'union divine.

11. En tant que figures du destin, les flèches ont été interrogées e ont symbolisé la réponse de Dieu aux questions de l'homme.

La divination par les flèches, ou **béломancie**, pratique courante chez les Arabes, se fonde sur un mécanisme commun à tous les procédés cléromantiques : on utilise des objets servant à fournir des oracles. Ce mécanisme consiste à confier à un hasard apparent le soin de révéler la volonté ou la pensée de la divinité.

Le développement de la béломancie chez les Arabes aboutit à conférer aux flèches des désignations de plus en plus précises, de sorte qu'aucun doute ne subsiste après la réponse de l'oracle. Aux flèches primitives portant les mentions *oui, non, bien, mal, fats, ne fais pas*, sont venues s'ajouter d'autres flèches avec des mentions précises et circonstanciées, comme *partir (en voyage), ne pas partir, agir dans l'immédiat, attendre, devoir le prix du sang, etc.* Des flèches blanches (sans écriture) recevaient à l'occasion des désignations précises, après une convention expresse avec les consultants.

Consulter les flèches est devenu une image poétique courante. Le poète Wahîb considère comme mensongères les flèches du sort, et Abu l-'Atâya compare l'action de la mort parmi les hommes à celle de secouer les flèches (FAHD, 184-187). E.M.

12. Pour Bachelard, *l'image de la flèche assemble correctement vitesse et droiture*. Il lui compare l'image du skieur filant d'un trait sur une pente. La représentation de la flèche est dynamique, plutôt que formelle, et son dynamisme est ascensionnel, plutôt qu'horizontal. *La flèche qui anime les pages balzacienne est l'index d'un mouvement ascensionnel*, nous explique-t-il. *On comprend alors son rôle dans un récit qui demande de son lecteur une*

participation *profonde au devenir ascensionnel. C'est par une nécessité vitale, comme à une conquête vitale sur le néant, qu'on prend part à une ascension imaginaire.* Par l'image de la flèche, nous sommes engagés maintenant, de tout notre être, dans la dialectique de l'abîme et des sommets (BACS, 72-73).

**13.** La flèche tient la sûreté de sa trajectoire, et la force de son impact, de la valeur de celui qui la lance. Elle est comme identifiée à l'archer : par elle, il se projette, il se jette sur sa proie. Aussi la flèche d'un dieu ne manque-t-elle jamais son but. Celles d'Apollon, de Diane, de l'Amour étaient réputées pour atteindre toujours leur cible en plein cœur. La flèche d'une juste pensée perce également l'âme d'un irrépressible tourment :

*Zenon ! Cruel Zenon ! Zenon d'Elée !  
M'as-tu percé de cette flèche ailée  
Qui vibre, vole et qui ne vole pas !  
Le son m'enfante et la flèche me tue !  
Ah ! Le soleil... Quelle ombre de tortue  
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas !*

(Paul Valéry, *le Cimetière marin*).

Quant à l'amour, si ses flèches sont infaillibles, c'est qu'il commence *par un coup d'œil*, semblable à l'éclair. *L'amant*, nous explique Alexandre Aprodiasias (dans TERS, 186), *voit et désire en même temps et ce sentiment lui fait émettre des rayons continus qui vont à l'objet de son désir. Ces rayons peuvent se comparer à des flèches que l'amant tirerait sur l'aimée.* Mais l'amour se sert de deux sortes de flèches, nous apprend Ovide, qui toutes atteignent leur but ; mais, selon leur métal, elles enflamment si elles sont d'or, ou éteignent l'amour si elles sont de plomb. *Il dit, fend l'air du battement de ses ailes et, sans perdre un instant, se pose sur ta cime ombragée du Parnasse ; de son carquois plein de flèches il tire deux traits qui ont des effets différents ; l'un chasse l'amour, l'autre le fait naître. Celui qui le fait naître est doré et armé d'une pointe aiguë et brillante ; celui qui le chasse est émoussé et sous le roseau contient du plomb. Le Dieu blesse avec le second la nymphe, fille du Pénée ; avec le premier il transperce à travers- les os le corps d'Apollon jusqu'à la moelle. Celui-ci aime aussitôt ; la nymphe fuit jusqu'au nom d'amante* (OVIM, I, 465-475).

## FLEUR

(voir **chrysanthème\***, **Né nié roc aile\***, **iris\***, **lis\***, **lotus\***, **orchidée\***, **pivoine\***, **rose\***, **tournesol\***)



FLEUR. — Art mexicain. Fragment de la planche n° 34 Codex Maglia-bechiano.

**1.** Si chaque fleur possède, au moins secondairement, un symbole propre, la fleur n'en est pas moins, de façon, générale, un symbole du **principe passif**. Le *calice* de la fleur est, comme la coupe\*, le réceptacle de *l'Activité céleste*, parmi les symboles du laquelle il faut citer la pluie\* et la rosée\*. En outre, le développement de la fleur à partir de la terre et de l'eau (**lotus\***) symbolise celui de la manifestation à partir de cette même substance passive.

Saint Jean de la Croix fait de la fleur l'image des vertus de l'âme, le bouquet qui les rassemble étant celle de la perfection spirituelle. Pour Novalis (*Heinrich von Ofterdingen*), la fleur est le symbole de l'amour et de l'harmonie caractérisant la nature primordiale; elle s'identifie au symbolisme de l'enfance et, d'une certaine façon, à celui de **l'état édénique**.

Le symbolisme tantrico-taoïste de la *Fleur d'Or* est aussi celui de l'atteinte d'un état spirituel : la *floraison* est le résultat d'une alchimie intérieure, de l'union de l'essence (**tsing**) et du souffle

(k'i), de l'eau et du feu. La fleur est identique à l'Elixir de vie ; la floraison est le retour au *centre*, à l'unité, à l'état primordial.

Dans le rituel hindou, la fleur (**pushpa**) correspond à l'élément Ether.

2. Outre la méthode et l'attitude spirituelle qui lui sont essentielles, l'art japonais de l'arrangement des fleurs (ikebana) comporte un symbolisme très particulier. La fleur y est effectivement considérée comme le modèle du développement de la manifestation, de l'art spontané, sans artifice et cependant parfait ; comme aussi l'emblème du cycle végétal, résumé du cycle vital et de son caractère éphémère. L'arrangement lui-même s'effectue selon un schéma ternaire : le rameau supérieur est celui du Ciel, le rameau médian celui de l'Homme, le rameau inférieur, celui de la Terre ; ainsi s'exprime le rythme de la triade universelle, dans laquelle l'Homme est le *médiateur* entre le Ciel et la Terre. Pas d'arrangement *vivant* en dehors de ce rythme. Comme ces trois forces naturelles doivent s'harmoniser pour former l'univers, les tiges doivent s'équilibrer dans l'espace sans effort apparent. Tel est le mode vrai de l'ikebana depuis le XIV<sup>e</sup> siècle ; mais il en existe un mode complexe ou coulé, aux tiges descendantes. Cet arrangement de fleurs tend à exprimer la pente déclinante de la vie, l'écoulement de toutes choses vers l'abîme. C'est pour cela que la courbe des tiges doit s'infléchir de plus en plus vers les extrémités. L'ikebana peut aussi bien exprimer un ordre cosmique que les traditions des ancêtres ou des sentiments de joie ou de tristesse. Une autre école, du VIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, vise surtout à arranger les fleurs, en les faisant tenir debout (Rikka) : l'élan des fleurs symboliserait **la foi** en Dieu, en l'Empereur, en l'époux ou l'épouse, etc. Au début, les bouquets sont raides, notent les maîtres de **Rikka** ; ils sont intransigeants, comme la foi du néophyte.

Si l'on classe les bouquets en styles *formel*, *semi-formel* et *informel*, il apparaît évident que les notions qu'ils expriment ne sont jamais véritablement *formelles*. Ce qu'on peut rapprocher du symbolisme de la fleur montrée par le Bouddha à Mahākashyapa, et qui tenait lieu de toute parole et de tout enseignement : à la fois résumé du cycle vital et image de la perfection à atteindre, de l'illumination spontanée ; expression même de l'inexprimable (AVAS, DANA, GRIF, GUES, HERF, OGRJ).  
P.G.

3. On ne possède que des éléments très vagues sur le symbolisme floral du monde celtique. Il a existé, car les fleurs entrent quelquefois dans des comparaisons de forme ou de couleur, mais on ne peut rien en dire de précis. Une Galloise, Blodeuwedd, et une Irlandaise, Blathnat, portent le nom de *fleur*. L'une, créée par magie d'un grand nombre de fleurs, est la femme du dieu Llew, et elle le trahit au profit d'un seigneur du voisinage, L'autre est la femme du *roi du monde* Curoi, et elle le trahit pour l'amour de Cùchulainn (OGAC, **10**, 399-402).

La fleur semble être ici un symbole **d'instabilité**, non d'une versatilité qui serait propre à la femme, mais de l'instabilité essentielle de la créature, vouée à une évolution perpétuelle, et tout particulièrement du caractère fugitif de la beauté.

C'est le sens de la corbeille de fleurs, chez Lan Ts'ai ho, qui est souvent représentée portant une corbeille de fleurs, pour mieux mettre en contraste sa propre immortalité avec l'éphémère brièveté de la vie, de la beauté et des plaisirs.

4. Chez les Mayas, la fleur de frangipanier est un symbole de la fornication. Elle peut représenter le soleil, en fonction de la croyance à la hiérogamie fondamentale soleil-lune. Elle peut également signifier *singe*. Elle comporte cinq pétales (chiffre lunaire), mais n'en présente souvent que quatre dans son glyphe, quatre étant le nombre solaire (THOH).

5. Dans la civilisation aztèque, les fleurs des jardins étaient non seulement un ornement pour le plaisir des dieux et des hommes et une source d'inspiration pour les poètes et les artistes, mais elles caractérisaient de nombreux hiéroglyphes et des phases de l'histoire cosmogonique. Alfons Reyes a décrit le symbolisme des fleurs à partir des hiéroglyphes et des œuvres d'art du Mexique : *L'ère historique de l'arrivée des conquistadors au Mexique coïncida exactement avec cette pluie de fleurs qui tomba sur la tête des hommes à la fin du quatrième soleil cosmogonique. La terre se vengeait de ses mesquineries antérieures, et les hommes agitaient des bannières de jubilation. Dans les dessins du Codex Vaticanus, elle est représentée par une figure triangulaire ornée de torsades de plantes ; la déesse des amours licites, suspendue à un*

*feston végétal, descend sur la terre, tandis que, tout en haut, des graines éclatent, laissant tomber fleurs et fruits. ... L'écriture hiéroglyphique nous offre les plus abondantes et les plus variées des représentations artistiques de la fleur. Fleur était un des vingt signes des jours, le signe aussi du noble et du précieux, elle représentait encore les parfums et les boissons. Elle surgissait du sang du sacrifice et couronnait le hiéroglyphe de la prière. Les guirlandes, l'arbre, la maguay alternaient dans les désignations de lieux. La fleur était peinte d'une manière schématique, réduite à une stricte symétrie, vue tantôt de profil, tantôt par la bouche de la corolle. Pour la représentation de l'arbre, on usait aussi d'un système défini : soit un tronc divisé en trois branches égales se terminant en touffes de feuilles, soit en deux troncs divergents qui se ramifiaient de manière symétrique. Dans les sculptures de pierre et de glaise il y a des fleurs isolées, sans feuilles, et des arbres fruitiers rayonnants, tantôt comme attributs de la diversité, tantôt comme ornements d'un personnage, ou comme décoration extérieure d'un ustensile, (Nouvelles du Mexique.)*

De ce récit, comme des nombreuses images de fleurs dont est riche l'art mexicain, il apparaît que les fleurs manifestaient l'extrême diversité de l'univers, la profusion et la noblesse des dons divins ; mais ce symbolisme très général était ici particulièrement lié au cours régulier du temps et avec les âges cosmogoniques ; il exprimait des phases particulières dans les relations entre les hommes et les dieux. La fleur était comme une mesure de ces relations.

**6. Associées analogiquement aux papillons, comme ceux-ci, les fleurs représentent souvent les âmes des morts.**

Ainsi la tradition mythologique grecque dit-elle que Perséphone, future reine des enfers, fut enlevée par Hadès dans les plaines de Sicile, alors qu'elle jouait avec ses compagnes à cueillir des fleurs (GRID).

**7. La fleur se présente, en effet, souvent comme une figure-archétype de l'âme, un centre spirituel.** Sa signification se précise alors selon ses couleurs, qui révèlent l'orientation des tendances psychiques : le jaune\* revêt un symbolisme solaire, le rouge\* un symbolisme sanguin, le bleu\* un symbolisme d'irréalité rêveuse. Mais les nuances du psychisme se diversifient à l'infini.

**8. Les emplois allégoriques des fleurs sont également infinis : elles sont parmi les attributs du printemps, de l'aurore, de la jeunesse, de la rhétorique, de la vertu, etc. (TERS, 190-193). A.G.**

## FLEUVE

**1.** Le symbolisme du fleuve, de l'écoulement des eaux, est à la fois celui de la *Possibilité universelle* et celui de *l'écoulement des formes* (F. Schuon), celui de la fertilité, de la mort et du renouvellement. Le courant est celui de la vie et de la mort. On peut considérer, soit la descente du courant vers l'océan, soit la remontée du courant, soit la traversée d'une rive à l'autre. La descente vers l'océan est le *rassemblement des eaux*, le retour à l'indifférenciation, l'accès au **Nirvana** ; la remontée est évidemment le retour à la Source divine, au Principe ; la traversée est celle d'un obstacle qui sépare deux domaines, deux états : le monde phénoménal et l'état inconditionné, le monde des sens et l'état de *non-attachement*. La *rive opposée*, enseigne le Patriarche **zen** Houei-neng, c'est la **pâramîtâ**, et c'est l'état qui est par-delà l'être et le non-être. Cet état est d'ailleurs symbolisé, non seulement par *l'autre rive*, mais encore par *Veau courante sans écume*.

**2.** Le *fleuve d'en haut* de la tradition juive est celui des grâces, des influences célestes. Mais le fleuve d'en-haut descend verticalement, selon l'axe du monde ; après quoi il se répand à l'horizontale à partir du *centre*, selon les quatre directions cardinales, jusqu'*aux extrémités du monde* : ce sont les quatre neuves du Paradis terrestre.

Le *fleuve d'en haut* est aussi la **Ganga** (le Gange) de l'Inde, le fleuve purificateur qui s'écoule de la chevelure de **Civa**. Il est le symbole des *eaux supérieures*, mais aussi, en tant qu'il purifie tout, l'instrument de la libération. Dans l'iconographie, la **Ganga** et la **Yamuna** sont les attributs de **Varuna** comme *souverain des Eaux*. Le courant de la **Ganga** est si réellement un courant *axial* qu'elle est dite *aller par un triple chemin*, parcourant le ciel, la terre et le monde souterrain.

3. Le symbolisme de la traversée du fleuve revêtait, dans la Chine ancienne, une certaine importance. Les couples de jeunes gens l'accomplissaient à l'équinoxe de printemps : c'était une véritable *traversée* de l'année, le passage des saisons, celui du **yin** au **yang** ; c'était aussi la purification préparatoire à la fécondité, elle-même consécutive à la restauration du **yang** ; et c'était encore un appel à la pluie, elle-même fécondation de la terre par *l'activité céleste*. La Tisserande légendaire traverse, à l'équinoxe, le fleuve du Ciel (la Voie Lactée) pour s'unir au Bouvier : le rite saisonnier trouve son prototype dans le paysage céleste (BHAB, DANA, GUEC, GRAR, HOUD, SCHP). P.G,

4. Les fleuves étaient chez les Grecs objets de culte ; ils étaient quasi divinisés, comme fils de l'Océan et pères des Nymphes. On leur offrait des sacrifices, en noyant dans leurs flots taureaux et chevaux vivants. On ne pouvait les traverser qu'après avoir respecté les rites de la purification et de la prière. Comme toute puissance fertilisante, aux décisions mystérieuses, ils pouvaient aussi engloutir ; irriguer ou inonder ; porter la barque ou la noyer. Ils inspiraient vénération et crainte : *Ne traversez jamais*, dit Hésiode, *les eaux des fleuves au cours éternel, avant d'avoir prononcé une prière, les yeux fixés sur leurs magnifiques courants, avant d'avoir trempé vos mains dans l'onde agréable et limpide. Celui qui franchit un fleuve sans purifier ses mains du mal dont elles sont souillées, attire sur lui la colère des dieux, qui lui envoient par la suite de terribles châtiments* (LAVD, 430).

Les noms des fleuves des Enfers indiquent quels tourments attendent les condamnés : l'Achéron (douleurs), le Phlégéon (brûlures), le Cocyte (lamentations), le Styx (horreurs), le Léthé (oubli).

5. Un des principaux fleuves d'Irlande, la Boyne (Boand) est considérée par un passage des *Dindshenchas* ou *histoire des noms de lieux*, comme aspect du **grand fleuve cosmique** d'où tout vient et où tout retourne. Ce dernier apparaît en d'autres endroits sous des noms différents : Severn (Grande-Bretagne), Jourdain (Palestine), Tibre (Italie), etc. (CELT XV, 32S sq.).

6. Descendant des montagnes, sinuant à travers les vallées, se perdant dans les lacs ou les mers, le fleuve symbolise l'existence humaine et son écoulement avec la succession des désirs, des sentiments, des intentions, et la variété de leurs détours.

A cet égard la théorie d'Héraclite est significative. Dans le fragment 12 de l'édition classique de Diels, nous lisons : *Ceux qui entrent dans les mêmes fleuves reçoivent le courant d'autres et d'autres eaux et les âmes s'exhalent des substances humides*.

Platon utilisera une formule plus brève, en disant : *qu'on ne saurait entrer deux fois dans le même fleuve* (Cratyle 402 a).

A. Patri (*Note sur la symbolique héraclitéenne de l'eau et du feu*, Revue de Métaphysique et de Morale, avril-sept, 1953, N° 2-3, p. 131) remarque que le mot *fleuves* au pluriel ne signifie pas la pluralité de ses bras ; il existe un fleuve pour chaque baigneur. Au sens symbolique du terme, pénétrer dans un fleuve, c'est pour l'âme entrer dans un corps. Le fleuve a pris la signification du corps. L'âme sèche est aspirée par le feu, l'âme humide est ensevelie dans le corps. Le corps possède une existence précaire, il s'écoule comme l'eau, et chaque âme possède son corps particulier, cette part éphémère de son existence, son fleuve. M.-M.D.

## FLOTS

Comme dans les flammes ou les nuées, la plongée dans les flots indique une rupture avec la vie habituelle : un changement radical va se produire dans les idées, les attitudes, le comportement, l'existence. Symbolisme à rapprocher de celui du baptême, avec ses deux phases : immersion et résurgence.

Dans la Bible, les flots symbolisent des périls mortels, et particulièrement insidieux, d'ordre physique ou moral :

*Les flots de la mort m'enveloppaient,  
les torrents de Déliai m'épouvantaient ;  
les filets du shéol me cernaient,  
devant moi les pièges de la mort.*

(Psaumes, 18, 5-6).

## FLÛTE

1. Personnification de la vie pastorale, à l'origine mi-animal, mi-homme, devenu dieu des grottes et des bois, Pan aurait inventé la flûte, dont il aurait réjoui les dieux, les nymphes, les hommes et les animaux. La flûte évoque aussi la légende d'Hyagnis et, plus proche de nous, celle de Hans : le son de son instrument entraîna dans la montagne les enfants de ses solliciteurs ingrats.

La légende chinoise de Suao-che et Long-yu fait également appel aux vertus surnaturelles du son de la flûte (**cheng**). Celui-ci fait naître une brise légère, des nuées colorées, et surtout des phénix, qui conduisent le couple au paradis des Immortels. Ainsi la flûte de Hans avait-elle conduit les enfants dans la *caverne\* de la montagne\**, qui figure la réintégration dans l'état édénique. Le son de la flûte est la musique céleste, la *voix des anges*. A noter que, comme il est fréquent en Chine, le transport béatifique se fait par l'intermédiaire d'oiseaux, dont le symbolisme est analogue à celui des anges.

Autre instrument taoïste : la *flûte de fer* qui tranche la racine des nuages et fend les rochers, ce qui paraît bien la mettre en rapport avec la foudre et avec la pluie (KALL, LAIM) et en faire un symbole de la fécondation. P.G.

2. La flûte de roseau\* (ney), dont jouent les derviches lors de leurs séances de **dhikr**, et notamment au cours de l'oratorio spirituel (**samâ**) accompagné de danses, que pratique Tordre des Mawla (derviches tourneurs), symbolise l'âme séparée de sa Source divi et qui aspire à y retourner. C'est pourquoi elle se lamente. Air Jalal-od-Dîn Rûmî, fondateur de l'Ordre des Mawlavîs, dit-il Dieu :

*Nous sommes la flûte, ta musique vient de Toi (Mathnavî, 1, 599)* Et, dans un de ses quatrains :

*Ecoute le roseau, il raconte tant de choses ! Il dit les secrets cachés du Très-Haut ; sa figure est pâle et son intérieur est vide. Il a donné sa tête au vent, et il répète : Dieu, Dieu, sans paroles et sa\* langues.*



FLÛTE. - jouer de flûte double. Fresque. Art étrusque. V<sup>e</sup> siècle avant J.C. (Tarquinies, Tombe des léopards).

Les Soufis disent que la flûte, le **ney**, et l'homme de Dieu sont ne seule et même chose.

Rûmî raconte que le Prophète Mohammed avait dévoilé à son gendre 'Alî des secrets qu'il lui était Interdit de répéter. Pendant quarante jours, 'Alî s'efforça de tenir parole, puis, incapable, il alla dans le désert et penchant sa tête sur l'ouverture d'un puits, se mit à raconter ces ventes ésotériques. Au cours de son extase, sa salive tomba dans l'eau du puits. Peu de temps après, un roseau poussa dans ce puits. Un berger le coupa, y perça des trous, et se mit à jouer du chalumeau. Ces mélodies devinrent célèbres ; des multitudes venaient l'écouter dans le ravissement. Les chameaux même faisaient cercle autour de lui (voir **Orphée\***). La nouvelle en parvint au Prophète, qui fit venir le berger, et le pria de jouer. Tous les assistants entrèrent en extase. *Ces mélodies, dit alors le Prophète, sont le commentaire des mystères que {ai communiqués à 'Alî en secret. De même, si quelqu'un d'entre les gens de la pureté est dépourvu de pureté, il ne peut entendre les secrets dans la mélodie de la flûte, ni en jouir, car la foi tout*

*entière est plaisir et passion* (Rûmî, *Mathnavî*, 4, 2232 ; 6, 2014 ; Aflâkî, *Manaqîb ul 'ârifin*, trad. Huart, T. 2, p. 8). E.M.

### FOIE (FIEL)

Le foie est communément lié aux mouvements de la colère, le fiel à l'animosité, aux intentions délibérément venimeuses, ce qu'expliquent la saveur amère de la bile. Il est peu d'interprétations qui, dans les autres aires culturelles, n'aient quelque rapport avec celle-ci : l'Islam attribue au foie les passions, au fiel la douleur.

Saint Jean de la Croix, interprétant Jérémie, *Lamentations*, 3, 19, et *Deutéronome*, 32, 33, rapporte le fiel à la mémoire, à la *mort de l'âme*, à *l'entière privation de Dieu*.

Le *fiel de dragon* s'oppose au vin ; il est le contraire du breuvage de vie. Le **Sou-wen**, traité de base de la médecine chinoise traditionnelle, attribue au foie la saveur aigre et la couleur verte. Le foie, dit-il, est le *générateur des forces* ; il est le *général qui élabore les plans*, la vésicule biliaire est le *juge qui décide et condamne*. Générateur des forces, il est en même temps celui de la colère et du courage, des vertus guerrières en général. Dans les langues d'Extrême-Orient, de nombreuses expressions signifiant le foie — mais surtout le fiel — ont en même temps le sens de *courage*. L'acception *amertume* est également connue en Europe ; quelquefois aussi celle de *joie*. Dans la Chine antique, on mangeait le foie de ses ennemis : c'eût été douté de leur courage que de ne pas le faire. C'était aussi s'assimiler leur courage. On utilisait des fiels de lièvres pour fondre des épées. Kong-yin s'ouvrit le ventre pour remplacer son foie par celui de son seigneur tué au combat. Au Cambodge, au Laos, au Champa, on prélevait chaque année, par de subtiles agressions, des fiels humains qui servaient à préparer un breuvage pour les chefs et à frotter la tête des éléphants de guerre.

Usage particulier : au Laos, l'examen du fiel de buffle sacrifié permet d'en tirer des prévisions météorologiques (CADV, CHAT, FRAL, CORT, PELC, PORA). P, G.

### FOMOIRE

Personnages de la mythologie celtique, êtres maléfiques, sombres et difformes, qui symbolisent des **forces contre-initiatiques et anti évolutives**.

### FONCTION

1. Dans le système sociologique **établi** par G. Dumézil, la société indo-européenne est répartie en trois classes qui englobent tout le champ des possibilités intellectuelles et actives. L'existence de cette tripartition a été constatée par la comparaison des données hindoues (où le système, par durcissement, a donné naissance aux castes\*) et indo-européennes en général (Rome, la Germanie, les Celtes, etc.)- La première classe est sacerdotale (brahmanes), la deuxième est guerrière (Kshattriyas), la troisième est productrice ou commerçante (Vaishyas), selon un schéma qui, dans la France de l'Ancien Régime, aurait été celui du clergé, de la noblesse et du tiers état. La société celtique, constituée selon une tradition extrêmement archaïque, a mis essentiellement en valeur la première fonction, sacerdotale, et la deuxième fonction, guerrière. La classe sacerdotale comprend l'ensemble des druides, poètes, devins, médecins historiens, juges ; la classe guerrière comprend l'aristocratie et les hommes libres, possesseurs de bétail. La troisième fonction semble avoir uniquement consisté en un artisanat (forgerons, charpentiers cordonniers, etc.) qui, au moins en Gaule, a été très prospère et actif. Il n'y a pas de place réservée aux agriculteurs et on ne trouve aucune trace, non plus, de l'existence d'une bourgeoisie commerçante, analogue aux Vaishyas de l'Inde. La plèbe attachée à la glèbe ne compte pas : elle est totalement *hors fonction*, comme les shûdras et parias de l'Inde.

2. Suivant la définition irlandaise, les *non-dieux* sont les agriculteurs et les dieux sont tous ceux qui possèdent un art, intellectuel ou manuel. C'est une conception sociale de nomades guerriers et éleveurs de bétail, dirigés par une théocratie toute-puissante. Mais il semble y avoir des différences sensibles : dans l'Inde par exemple les dieux médecins ou Ashvins font partie de la *troisième fonction*. En Irlande, les médecins sont des druides et ils font partie, à ce titre, de la classe sacerdotale. Il n'y a pas de dieu de l'agriculture : la tripartition celtique exclut tous ceux

qui travaillent la terre. Les femmes ont accès aussi bien à la première qu'à la deuxième fonction et l'Irlande, aussi bien que la Gaule, a connu des druidesses et des prophétesses. En Irlande, la femme libre devait le service militaire. Au sommet de la hiérarchie, le dieu Lug est *polytechnicien* et transcende les trois fonctions. Dans le récit du *Cath Maighe Tuireadh* (Bataille de Mag Tured) il explique, lors de son arrivée à Tara, qu'il est en même temps druide, champion et artisan, capable d'exercer toutes activités intellectuelles et manuelles. Mais tout ce qui est *agricole* résulte, soit d'une adjonction tardive, généralement chrétienne ou hagiographique, soit de l'incompréhension d'une donnée traditionnelle. Le dieu-druide ou Dagda n'est ainsi agriculteur que parce qu'il a été tardivement évhémérisé en roi des Tùatha Dé Dànann et que ces derniers, réfugiés sous terre après l'arrivée des Irlandais, ont gardé le pouvoir magique de détruire, ou de donner, le blé et le lait. L'utilisation méthodique et prudente d'un tel système fonctionnel permet souvent de classer ou de reconnaître plus commodément des données traditionnelles fondamentales. Les symboles de l'art se rapportent à ces différentes fonctions (DUMI, OGAC, **12**, 349-382).

**3.** Le roi celtique, qui reçoit les impôts et les tributs, en assure une généreuse répartition entre tous ses sujets. Il est à la fois *distributeur* et *équilibrateur*. Intermédiaire entre la classe sacerdotale, qui le surveille, et la classe guerrière, dont il est extrait, le roi est aussi le garant du maintien de la cohérence sociale et, à ce titre, il lui revient de veiller à ce que les tâches *productrices* soient régulièrement assumées par ceux à qui elles incombent. C'est en ce sens que le roi celtique est responsable de la fécondité et de la fertilité des champs, des animaux et des femmes. Mais il n'assume pas personnellement cette fécondité, il la maintient et il ne semble pas que le monde celtique ait de symbolisme spécial à cette fonction. Le rôle équilibrateur et distributeur du roi s'exerce en effet dans tous les domaines de l'activité humaine, puisqu'il est aussi juge et guerrier : il assiste à la bataille sans combattre, mais sa présence est indispensable à la victoire (OGAC, **4**, 245 : **10**, 307). L.G.

## FONTAINE

**1.** Le symbolisme de la fontaine d'*eau vive* est notamment exprimé par la source jaillissant au milieu du jardin\*, au pied de l'Arbre de Vie, au centre du Paradis\* terrestre, et se divisant ensuite en quatre fleuves coulant vers les quatre directions de l'espace. C'est, selon les terminologies, la *fontaine de vie*, ou d'*immortalité*, ou de *jouvence*, ou encore la *fontaine d'enseignement*. Il est de tradition constante que la *fontaine de jouvence* naisse au pied d'un arbre. Par ses eaux Toujours changeantes, la fontaine symbolise, non pas l'immortalité, mais un perpétuel rajeunissement. Les boissons divines ou sacrificielles, ambrosie, soma, hydromel, sont des *fontaines de jouvence*. Qui y boit s'affranchit des limites de la condition temporelle et obtient donc par une jeunesse toujours renouvelée la **longévité**, que produit par ailleurs l'*élixir de vie* alchimique.

Une tradition orientale traite d'une *fontaine de vie* hyperboréenne, ou *polaire*, à la quête de laquelle se serait livré Alexandre le Grand, mais qu'il n'aurait pas atteinte en raison de son *impatience*. Aussi, serait-il mort jeune, à 33 ans.

On rapproche parfois de la *fontaine de vie* le sang et l'eau qui jaillirent de la plaie du Christ, et que Joseph d'Armathie est dit avoir recueillis dans le Graal. Il est évident que la geste d'Alexandre rapportée plus haut s'apparente à une *quête du Graal*.

Les constructions qui, en pays arabes notamment, s'établissent autour d'une cour carrée dont le centre est occupé par une fontaine sont l'image même du Paradis terrestre (CORM, GUEC, GUES). P.G.

**2.** Il est question, dans le récit irlandais de la Bataille de Mag Tured, d'une fontaine de santé dans laquelle on jette les blessés des Tùatha Dé Dànann (*Tribus de la déesse Dana*), afin qu'ils soient guéris et aptes au combat le lendemain matin. Cette fontaine contient un grand nombre de plantes curatives ou médicinales ; Diancecht, le dieu médecin, y avait mis un plant de chacune des herbes qui poussaient en Irlande. Le symbolisme de la fontaine ou de la source est celui de la **régénération et de la purification**. La fontaine de **Glamim** (*pure*) en Gaule du Sud (Saint-Rémy-de-Provence) était placée sous le patronage de Valetudo, qui rappelle le nom de la fontaine irlandaise (Slànte, la *Santé*) des Tùatha Dé Dànann. Beaucoup de princes et de

guerriers irlandais vont régulièrement faire leurs ablutions matinales à une fontaine et quand le roi Eochaid surprend et aborde sa future épouse Etain, c'est près d'une fontaine où elle dénoue sa chevelure\* **avant** de se laver. Pour se purifier de la naissance de Oengus (Apollon, dans son aspect de jeunesse), Boand va à la source de la Segais et l'eau jaillit en une rivière (la Boyne) qui court jusqu'à la mer et la noie. Le culte des fontaines et des sources est resté très vivace dans tous les pays celtiques actuels, en Bretagne particulièrement, où on leur **attribue** communément sous le patronage de sainte Anne très souvent, et de Notre-Dame plus souvent encore, des vertus curatives valables pour les maladies les plus diverses, de la fièvre à la maladie cutanée. Mais le culte des sources existait déjà en Gaule où l'on connaît plusieurs divinités des sources thermales, dont Apollon **Borvo** (*bouillonnant*, auj. Bourbon-Lancy. Bourbon-L'Archambault, Bourbonne-les-Bains, etc.). A la basse époque encore, Ausone célèbre la source gauloise : **Divona... fons addite divis**. La plus connue des fontaines celtiques, celle de Barenton (en forêt de Brocéliande, auj. Paimpont) est une authentique fontaine d'orage. Il en est fréquemment question dans les romans arthuriens, en particulier dans le conte gallois d'Owen et Lunet (**herbe\* et boisseau\***) (OGAC XI, 279 sqq. ; XII, 59 s ; KERA). L.G.

3. Chez les Germains, la **fontaine de Mimir** contenait l'eau du **savoir** : Son eau est si précieuse que, pour être admis à y boire, le dieu Odin a accepté d'abandonner un œil. Pour ce prix, il a bu l'eau de la connaissance, de la prophétie et de la poésie (MYTF, 44).

4. D'après les traditions orphiques, deux fontaines se trouvent aux portes des Enfers ; il faut être de la race du Ciel, des êtres spiritualisés, pour boire des eaux de la fontaine de mémoire, qui confèrent la vie éternelle : *Quand tu descendras dans la demeure d'Hadès, tu verras, à gauche de la porte, près d'un cyprès blanc, une fontaine. C'est la fontaine de l'oubli. Ne bois pas de son eau. Va plus loin. Tu trouveras une eau claire et fraîche, qui sort du lac de la mémoire. Alors tu t'approcheras des gardiens du seuil, et tu leur diras : Je suis un enfant de la terre et du ciel, mais ma race est du ciel. Alors ils te donneront à boire, de cette eau, et tu vivras éternellement parmi les héros.*

(Tablette d'or du British Muséum ; Marcel Brion, *Un enfant de la terre et du ciel*, Paris, 1943, p. 130-131).

## FORCE

*La onzième lame du Tarot\**, écrit Van Rijnberk, *symbolise la Force de Volonté dirigée vers la réalisation de valeurs morales. La volonté peut s'aiguiser dans différentes directions. Elle se concentre pour obtenir un équilibre intérieur chez le Bateleur\** ; elle irradie, domine, se projette dans l'astral chez le Vainqueur, qui conduit le Chariot\* ; elle aspire à des élans mystiques chez l'Ermite\*... Dans la onzième lame, elle est appliquée à la purification morale, base et soutien de tout entraînement mystique, occulte et magique. La Force du Tarot est le symbole de la Pureté morale, de l'Innocence parfaite : *Innocentia inviolata*, qui trouve dans cet état même les énergies de combat (RIJT, 240).

Pour résoudre les ambivalences de la Roue de Fortune\* et nous montrer que nous pouvons dominer toutes les situations, c'est une jeune femme blonde qui nous donne l'exemple : coiffée d'une lemniscate bleu et blanc brodée de jaune qui rappelle celle du Bateleur, elle tient ouverte, de ses deux mains couleur chair, la gueule d'un lion jaune vu de profil. Sur son habit bleu, à lacis et manches jaunes, tombe un long pan de manteau rouge. Elle inverse ainsi les couleurs de la Justice\* à laquelle elle fait pendant et retrouve celles de l'Empereur\* et du Pape\* : le rouge de l'action et de la puissance recouvrant la lumière Intérieure du bleu. Mais la Force dont il est question ici n'a rien de physique ; la jeune femme tient cette gueule ouverte du bout des doigts en quelque sorte ; elle n'évoque ni Samson, ni David, ni Hercule ; c'est l'exercice d'une *puissance féminine, bien plus irrésistible dans sa douceur et sa subtilité que toutes les explosions de la colère et de la force brutale* (WIRT, 176). Tuer le lion ne servirait à rien ; ce qu'il faut, c'est utiliser sa force et son énergie, car *l'initié ne méprise rien de ce qui est inférieur ; il envisage comme sacrés jusqu'aux instincts les moins nobles, car ils sont le stimulant nécessaire de toute action... Ce qui eut vil ne doit pas être détruit, mais ennobli par transmutation, à la manière du plomb qu'il faut savoir élever à la dignité de l'or* (WIRT, 176). Ce symbolisme est clair

sur le plan psychologique où notre volonté doit dompter et utiliser les forces de l'inconscient pour réaliser le meilleur de nous-mêmes.

*La Force, ou le **Lion dompté** par une Vierge, représente la force morale, la bravoure qui domine l'épreuve, la liberté d'action, la confiance en soi (Th. Tereschenko) ; l'assujettissement des passions, la réussite (O. Wirth). Elle correspond en Astrologie à la 11<sup>e</sup> maison horoscopique (A.V.).*

L'opposition entre le lion, image de la force brutale, et la vierge, image de la force spirituelle, se transforme en une victoire de l'esprit sur la matière et signifie, non une destruction, mais une sublimation des instincts.

Et si nous nous souvenons que le chiffre on/c est capital en initiation, à la fois parce qu'il est formé de 3 et de 8 (qui correspondent ici à l'Impératrice et à la Justice) et parce que, en réduction théosophique, il égale 2, nous ne nous étonnerons pas de trouver la Papesse\* (2) sous la Force. De même, sachant que, pour obtenir l'origine et la dérivée d'une lame, il faut prendre la troisième avant et la troisième après, nous trouvons la Force venant de la Justice (lame 8) et conduisant à la Tempérance (14) ; ce qui souligne la connexion de ces trois vertus cardinales. Mais, dans l'ensemble du Tarot, la Force est la seule lame qui n'ait pas de complémentaire : le nombre d'aucune autre, ajouté au sien, ne donne 22. N'est ce pas le signe que, dans la bataille à mener avec nous-mêmes, nous sommes toujours seuls et que nous devons redoubler d'énergie pour pouvoir continuer notre route ? M.C.

## FORÊT

1. En diverses régions, notamment chez les Celtes, la forêt constituait un véritable **sanctuaire** à l'état de nature : ainsi de la forêt de Brocéliande, comme la forêt de Dodone chez les Grecs. En Inde, les **sannyâsâ** se retirent dans la forêt, de même que les ascètes bouddhiques : *Les forêts sont douces, lit-on dans le **Dhammapâda**, lorsque le monde n'y entre pas ; le saint y trouve son repos\**. Au Japon, le **torii** marque, plus que l'entrée du domaine d'un temple, celle d'un véritable sanctuaire naturel, qui est le plus souvent une forêt de conifères. En Chine, la montagne coiffée d'une forêt est presque toujours le site d'un temple.

2. Mais la forêt, qui constitue véritablement la *chevelure* de la montagne, en fait la puissance, en lui permettant de provoquer la pluie, c'est-à-dire, dans tous les sens du terme, les bienfaits du Ciel ; pour attaquer les montagnes, Yu-le-Grand en coupait les arbres ; Tsin Che Houangti, blessé d'avoir été accueilli sur le mont Kiang par un orage, en fit couper les arbres par représailles. En cette circonstance comme en d'autres, il est probable que le Premier Empereur n'avait pas compris le symbolisme favorable de cet accueil (GRAD, SCHP).

3. il y a une stricte équivalence sémantique, à l'époque ancienne, entre la forêt celtique et le sanctuaire, n'émet-on. L'arbre peut être considéré, en tant que symbole de vie, comme un lien, un intermédiaire entre la terre où il plonge ses racines, et la voûte du ciel qu'il rejoint ou touche de sa cime. Les temples de pierre ne se construiront en Gaule que sous l'influence romaine, après la conquête (OGAC, 12, 185-197).

4. La grande forêt dévoreuse, élément dans l'élément, a été chantée dans une abondante littérature hispano-américaine inspirée par la forêt vierge, la *madre-selva* (la *Voragine* de José Eustacio Rivera). On retrouve une conception identique du symbole-forêt chez Victor Hugo :

*Les arbres sont autant de mâchoires qui rongent  
Les éléments, épars dans l'air souple et vivant ;*

...

*Tout leur est bon, la nuit, la mort*

...

*...et la terre joyeuse*

*Regarde la forêt formidable manger.*

*(Légende des Siècles, Seizième siècle, Le Satyre).*

D'autres poètes sont plus sensibles au mystère ambivalent de la forêt, qui est génératrice à la fois d'angoisse et de sérénité, d'oppression et de sympathie, comme toutes les **puissantes manifestations de la vie**. *Moins ouverte que la montagne\**, *moins fluide que la mer\**, *moins subtile que l'air\**, *moins aride que le désert\**, *moins obscure que la grotte\**, *mais fermée, enracinée, silencieuse, verdoyante, ombreuse, nue et multiple, secrète, la forêt...* La forêt des hêtres est aérée et majestueuse, la forêt des chênes, dans les grands chaos rocheux, est celtique et quasiment druidique, celle des pins, sur les pentes sablonneuses, évoque un océan proche ou des origines maritimes, et c'est toujours la même, forêt. (Bertrand d'Astorg, *Le Mythe de la dame à la Licorne*, Paris, 1963).

5. Pour l'analyste moderne, par son obscurité et son enracinement profond, la forêt symbolise l'inconscient. Les terreurs de la forêt, comme les terreurs paniques, seraient inspirées, selon Jung, par la crainte des révélations de l'inconscient.

## FORGERON

1. Des métiers liés à la transformation des métaux\*, celui de forgeron est le plus significatif quant à l'importance et à l'ambivalence des symboles qu'il implique. La forge comporte un aspect cosmogonique et créateur, un aspect *asurique* et infernal, enfin un aspect initiatique.

Le premier *forgeron* est le **Brahmanaspati** védique qui *forge* ou plutôt *soude* le monde : son travail de forge est la constitution de l'être à partir du non-être. La fonte du métal (*fondez l'univers et reformez-le* équivalent du **solvo** et **coagula** hermétique) est une notion taoïste essentielle : *Le Ciel et la Terre sont la grande fournaise, la transformation est le grand fondeur*, écrit Tchouang-Tseu (ch. 6). Chez les Montagnards du Sud-Vietnam, l'œuvre de création est une œuvre de forgeron : *Bung prend un petit marteau et forge la terre ; il prend un marteau court et forge le ciel. Tian, fa terre, et Toun, le ciel, se marient...* L'homme lui-même est parfois forgé, ou du moins ses os, ses articulations. Le forgeron primordial n'est pas le Créateur mais son assistant, son instrument, le fabricant de l'outil divin, ou l'organisateur du monde créé. **Tvashtri** forge l'arme d'Indra, qui est la foudre ; de même **Héphaïstos** forge celle de **Zeus** ; Ptah, celles d'Horus ; les nains, le marteau de **Thor** ; l'engoulement, la hache de **Könas**. L'arme ou l'outil cosmogonique est le plus souvent la foudre, ou le tonnerre, symboles de l'activité céleste. En outre, le symbolisme de la forge est souvent lié à la parole ou au chant, ce qui nous introduit au rôle initiatique du métier, mais aussi à l'activité créatrice du Verbe.

2. Toutefois la participation symbolique du forgeron à l'œuvre cosmogonique comporte un danger grave qui est celui de la non-qualification, de la parodie *satanique* de l'activité défendue. En outre, le métal est extrait, des entrailles de la terre ; la forge est en relation avec le *feu souterrain* ; les forgerons sont parfois des monstres, ou s'identifient aux gardiens des *trésors cachés*. Ils possèdent donc un aspect redoutable, proprement *infernal* ; leur activité s'apparente à la magie et à la sorcellerie. C'est pourquoi ils ont souvent été plus ou moins exclus de la société, et pourquoi en tout cas leur travail s'est généralement entouré de rites de purification, d'interdits sexuels, d'exorcismes.

3. Au contraire, en d'autres civilisations. Le forgeron joue un rôle important : détenteur des secrets célestes, il obtient la pluie et guérit les maladies. Il est parfois l'égal du chef, ou du roi, le substitut de l'*organisateur* du monde. Ne dit-on pas de Gengis-khan qu'il était un ancien forgeron ? Mais cet aspect du métier est lié à l'initiation. La forge, dit-on en Chine, *entre en communication avec le Ciel* ; la maîtrise du feu appelle la pluie, donc l'union de Peau et du feu qui est le Grand Œuvre alchimique. Si le poète taoïste Hi K'ang se livre au travail de la forge — et qui plus est sous un saule\* situé au centre de la cour de sa maison — ce n'est pas par distraction, mais sans doute pour obtenir, au pied de l'Axe du monde, la communication céleste.

4. Caïn fut peut-être le premier *forgeron*. Tubalcaïn l'est à coup sûr (*Genèse*, 4, 20-22) ; il est nommé *l'ancêtre, de tous les forgerons en cuivre et en fer*. Son homologue chinois est Houang-ti, l'Empereur jaune, patron des forgerons, des alchimistes, des taoïstes. Son rival Tch'e-yeou est lui-même fondeur, mais fauteur de désordres. Les deux aspects du symbolisme se retrouvent ici, et avec eux les premières traces des confréries initiatiques : Tch'e-yeou forge des armes, instruments de trouble et de mort ; Houang-ti fond le chaudron de cuivre tripode qui lui vaut l'immortalité. D'autre part, la forge des épées est elle-même œuvre d'initié : sa réussite —

par trempe et l'alliage — est une union de l'eau et du feu, du **yin** et du **yang**, reconstitution dans la perfection de l'unité primordiale. Son homologue exact est l'œuvre alchimique : union de l'essence et du souffle, des trigrammes **li** et **k'an**, du mercure et du soufre, de la Terre et du Ciel. C'est bien effectivement le retour à Tétât édénique, l'obtention de l'immortalité (DAMS, ELIF, GRAD, GUER, KALL, MAST, SILI). P.G.

5. Le forgeron Goibniu apparaît dans le grand récit mythique de la *Seconde Bataille de Moytura*. Aidé des dieux artisans, il forge les armes avec lesquelles les Irlandais remportent la victoire sur les Fomoiré\* ou puissances inférieures et infernales. Il n'est nullement présenté sous un jour défavorable, mais il demeure d'importance secondaire dans le panthéon. César ne le cite pas dans la liste des cinq dieux principaux. Il est aussi le **brasseur des dieux** chargé de la fermentation\* de la bière (RECV, 12, 94-96). L.G.

6. Personnage énigmatique des cultures africaines, le forgeron est une figure centrale, campée au carrefour des problèmes que posent ces civilisations.

D'abord il est l'artisan qui fabrique l'outillage en fer dont cultivateurs et chasseurs ont besoin : la vie laborieuse du pays dépend de son activité.

Puis il est le seul capable de sculpter *les images des ancêtres et des génies qui seront les supports des cultes* : il joue donc un rôle dans la vie religieuse.

Il est aussi dans la vie sociale *le pacificateur ou le médiateur, non seulement entre les membres de la société, mais aussi entre le monde des morts et celui des vivants*. Parfois associé du Démon, descendant du ciel les graines et les techniques, il devient le chef des sociétés initiatiques.

En raison de son caractère plus ou moins sacré, il détermine chez les autres des attitudes envers lui qui sont ambiguës ou ambivalentes. Il est tantôt méprisé et craint, tantôt respecté, à des rangs très variés dans les hiérarchies sociales ; il vit souvent à l'écart du village ou dans un quartier réservé, en compagnie de sa femme, la potière qui façonne les pots du soufflet.

L'art de travailler le fer est parfois considéré comme secret royal ou sacerdotal. On a vu des forgerons remplir de hautes fonctions politiques, notamment chez les Touareg où les chefs choisissaient des forgerons comme premiers ministres.

Dans la cosmogonie Dogon, le forgeron est un des huit génies (Nommo) : il se brise les membres aux articulations, lorsqu'il descend brutalement sur terre avec une arche contenant des techniques, des graines ou semences, des ancêtres humains ou animaux. De là vient qu'il est souvent représenté boiteux\*, comme l'Héphaïstos (Vulcain) des traditions grecques et romaines (LAUA, 121, 124, 126,181).

Dans l'ensemble, le forgeron apparaît comme un symbole du Démon. Mais, s'il est capable de forger le cosmos, il n'est pas Dieu. Doué d'un pouvoir surhumain, il peut l'exercer et contre la divinité et contre les hommes ; il est redoutable, à ce titre, comme un mage satanique. Sa puissance est essentiellement ambivalente ; elle peut être aussi maléfique que bénéfique. De là, la crainte révérencieuse qu'il inspire partout.

## FORTERESSE

Le *château fort*, la *forteresse* : c'est presque universellement le symbole du refuge intérieur de l'homme, de la *caverne du cœur*, du *lieu* de communication privilégié entre l'âme et la Divinité, ou l'Absolu. Dans les *Psaumes* 46, 59, Dieu lui-même est comparé à la forteresse :



FORTERESSE. - D'après Roberto Fludd. *Utriusque Cosmi Historia*, Oppenheim, 1619

*Moi, je chante ta force, j'acclame ton amour au matin ; tu as été pour moi ma citadelle, un refuge au jour de mon angoisse. O ma force, pour toi je joue. Oui c'est Dieu ma citadelle, le Dieu de mon amour (59,17-18).*

Qui me mènera à la Ville forte ?, lit-on dans le Psaume 60. Et dans Theolepte de Philadelphie : *Efforcez-vous de pénétrer dans le château le plus intérieur de l'âme, dans la maison du Christ*. Et encore dans les Sermons d'Eckhart : *il est dans l'âme un château fort où même le regard de Dieu en trois personnes ne peut pénétrer*, parce qu'il est le lieu de l'Unité pure. Plus près de notre époque, le poète Victor Segalen écrit : *le château d'eau, le château fort, le château de l'Ame exaltée...*

Les Arabes dénomment **borj** (château fort) les constellations zodiacales, ainsi que le **ta'wîl** (l'ésotérisme), dans la mesure où il *met les âmes à l'abri de la perdition*.

La **Bhagavad Gîta** fait de la *forteresse aux neuf portes* une image du corps du yogî, fermé aux perceptions et aux attachements extérieurs, protégeant donc la concentration intérieure de l'esprit (5,13).

Le traité taoïste de la *Fleur d'Or* enfin recommande de *fortifier et défendre le Château primordial*, qui est le lieu du **sing**, de l'Esprit, de la *nature propre*, selon la terminologie **zen** (CORT, ECKT, PHIL, GRIF, SEGI) P.G.

## FORTUNE

A Rome, divinité du destin, symbole du caprice et de l'arbitraire qui commandent l'existence. Elle est implacable, non par méchanceté ni par haine, par une sorte d'indifférence aux conséquences de son caprice ou du hasard. Représentée avec un gouvernail, elle est *le pilote* de la vie ; mais elle est aussi souvent représentée en déesse aveugle.

Assimilée plus tard à Isis, à Tyché, elle devient la déesse de la chance et la corne d'abondance devient son attribut. Elle favorise la fécondité, la prospérité, la victoire et les temples se multiplient en son honneur.

## FOU (VOIR MAT)

Tout initié paraît fou par quelque aspect de son comportement, qui échappe aux normes communes. *La sagesse initiatique semble folie pour le bon sens vulgaire. Une légende peule dit qu'il y a trois sortes de fous : celui qui avait tout et qui perd tout brusquement ; celui qui n'avait rien et qui acquiert tout sans transition ; le fou, malade mental. On pourrait en ajouter un quatrième ; celui qui sacrifie tout, pour acquérir la sagesse, l'initié exemplaire* (HAMK, 33). Le fou symbolise en ce sens celui **qui défie toutes les normes** de la réussite et de l'opinion.

Selon l'Évangile, la sagesse des hommes est folie aux yeux de Dieu, la sagesse de **Dieu** folie aux yeux des hommes.

## FOUDRE

1. Le foudre est une représentation de la foudre qu'on donne pour attribut à Jupiter (et à Indra), et qui consiste en une sorte de grand fuseau, au milieu duquel sortent plusieurs dards en zigzag (Littré). Au Heu d'un fuseau, c'est parfois un dard, un trident, ou toute autre forme d'instrument. Virgile décrit un dard enflammé lançant douze rayons, trois de grêle, trois de pluie, trois de feu, trois de vent : toutes les formes et la totalité de **l'orage physique ou moral**, que symbolise le ou la foudre. *Les Cyclopes avaient façonné et poli en partie un de ces foudres que*

le Père des dieux (l'Ignipotent) lance xi souvent de tous les points du ciel sur la terre... Ils y avaient ajouté trois rayons de grêle, trois de pluie, trois de jeu rutilant et trois de rapide Auster ; maintenant, ils mêlaient à leur ouvrage les éclairs terrifiants, le fracas, l'épouvante et la colère aux flammes dévorantes (Enéide, 8, 426-432). La foudre manifeste les volontés et la **toute-puissance du dieu suprême**. Dans cette notice, on ne distinguera pas deux symbolismes de la foudre et du foudre, celui-ci n'étant qu'une figuration de celle-là, feu céleste d'une violence irrésistible. Bipolaire, il symbolise de façon générale le **pouvoir créateur et destructeur** de la divinité, Çiva et Vishnu dans l'hindouisme, Indra dans le Védisme, qui réunit les deux valeurs, comme Zens et Jupiter.

2. La foudre est de longue date considérée comme l'instrument et comme l'arme divins, notamment entre les mains de **Zeus et d'Indra**. *La foudre est l'arme du Dieu du ciel Dans toutes les mythologies, l'endroit où le Dieu frappe de la foudre est sacré, l'homme qu'il foudroie est consacré* (ELIT, 59), Sorte de théophanie jetant l'interdit\* sur tout ce qu'elle atteint. En outre, les *pierres de foudre* d'origine néolithique, la hache\* de pierre de **Parashu-Râma**, le marteau\* de **Thor**, sont les symboles de la foudre qui frappe et *fend* la terre. Au même symbolisme se rattachent les dieux forgerons\* des Tou-jen. du Kouang-si, du Tibet, des Dogons africains. Mais la hache\* ou le marteau\* de ces dieux ne brise pas seulement : ils façonnent et fertilisent. La foudre engendre et détruit à la fois, elle est vie et mort : c'est la signification du double tranchant de la hache, des deux extrémités du **vajra** (foudre) hindou. La foudre est, d'une façon générale, le symbole de *l'activité céleste*, de *l'action transformatrice* du Ciel sur la terre. Elle est d'ailleurs associée à la pluie, qui représente l'aspect nettement bénéfique de cette action.

3. **Le Yi-King** associe le tonnerre à la crainte, à la mesure et à l'équilibre qui en résultent. L'aspect de crainte destructrice est aussi celui de **Rudra** portant la foudre — et encore, si l'on veut, de **Skanda**, dont la foudre est l'attribut, et qui personnifie la guerre. *Le tonnerre, dit Tchouang-Tseu, sort des ruptures d'équilibre du yin et du yang*. Mais, par un choc en retour, de telles ruptures au niveau microcosmique appellent le foudroiement spontané : ce fut le cas de Wou-yi, qui avait tiré sur le Ciel à coups de flèches. Les sociétés secrètes sanctionnent de la même façon certaines fautes. Il est dit en outre que l'orage empêcha Ts'in Che Houang-ti d'accomplir le sacrifice **fong** sur le T'ai chan : c'est la contestation formelle de sa vertu. Dans les trigrammes du **Yi-kîng**, **tch'en**, qui correspond au tonnerre, est *l'ébranlement* du monde et de la nature : il est le signe du printemps. Dans une perspective du même ordre, le **vajra** hindou est, tant dans les textes classiques que dans le Tantrisme, identifié au phallus, producteur de l'énergie créatrice.

En tant qu'instrument divin, le **vajra** correspond au Verbe, à l'Intellect. Dans l'Inde comme au Tibet (où on le nomme dordje), il est la Méthode, opposée à la Sagesse ou à la Connaissance, que représente la clochette\*. *Le foudre est un attribut du dieu védique Indra adopté par plusieurs divinités tibétaines. Symbolisant les principes masculins, la Méthode (par opposition à la clochette\*), il est confié au prêtre ou au magicien pour combattre les démons et les vices* (TONT, 2). Il est le symbole de la puissance divine infinie, justicière et bénéfique. Indra est le Dieu porte-foudre :

*Le libéral a pris l'arme de jet, le foudre :  
il a tué le premier-né des dragons...  
dégoué les artifices des maîtres d'artifices,  
créant alors le soleil, le ciel, l'aurore,  
tu n'as plus désormais rencontré de rival.*

(Rig Véda, 1, 32 ; VEVD, 113-114).

*Le dragon se croyait l'égal du Dieu ; ce fut sa faute mortelle :  
l'eunuque se croyait à l'égal du mâle,  
il gît en maint endroit déchiqueté. ...  
En tuant Vrta il a ouvert les bondes  
des Eaux, qui étaient fermées.*

Le dragon figure ici la sécheresse qu'Indra, libérant les eaux de son foudre, fait disparaître : il symbolise le **principe de fécondité**, source de sa royauté sur le monde. Le dragon est le feu desséchant ; la foudre le feu fertilisant.

**Le vajra** (foudre) est aussi *diamant* : l'éclair naît souvent, dans les légendes, d'un diamant ou d'une gemme, par exemple au Cambodge. Il est ainsi parfois, dans le Bouddhisme tantrique, l'image du *monde adamantin* ou de la connaissance, opposé au *monde de la matrice* ou des apparences, représenté par la clochette.

Encore faut-il noter que le foudre sous l'aspect du double trident n'est pas particulier à l'Inde : on le trouve semblablement figuré dans le monde gréco-romain et le Proche-Orient, avec le sens évident du double pouvoir, créateur et destructeur. (CHAE, DAVL, ELIY, GRAD, GRIE, GUET, MALA, PORA, SECA). P.G.

4. Dans le domaine celtique la foudre est représentée doublement en Gaule : par le nom du dieu **Taranis** *tonnerre* et par le maillet\* de **Sucellus**, *bon frappeur*, surnom fonctionnel du dieu du ciel. En Irlande, l'équivalent de ce maillet est la massue\* du Dagda, *dieu bon*, le dieu-druide par excellence, qui tue les gens par un bout et les ressuscite par l'autre. Il faut huit hommes ordinaires pour la porter et elle laisse une trace pouvant servir de frontière entre deux provinces. (OGAC X, 30 sqq.) Elle symbolise de même le pouvoir créateur et destructeur de la divinité.

5. Selon les traditions amérindiennes :

a) Dans le Popol-Vuh, la foudre et l'éclair constituent la Parole de Dieu écrite, par opposition au tonnerre, Parole de Dieu **parlée** (GIRP, 26).

b) Selon un mythe Amuesha, rapporté par Lehmann-Nitsche (LEHC), la foudre est le père du soleil (considéré comme femelle) et de la lune (considérée comme mâle). Dans ce mythe, caractéristique des enchaînements symboliques lunaires, la terre n'était alors peuplée que de jaguars et de grands lézards. Un lézard femelle, vierge, se promenant avec son frère, découvre de belles fleurs, qu'elle cache dans son sein. Aussitôt le ciel s'obscurcit, l'orage éclate, la foudre tombe. Quand la lumière revient, un arc-en-ciel apparaît, orné de ces mêmes fleurs, et le lézard femelle se trouve enceinte.

Le pouvoir générateur de la foudre est également attesté au Pérou par les coutumes entourant les pierres\*-bezoar. Pour la même raison, les concrétions du sable produites par la chute de la foudre étaient considérées comme des talismans d'amour (LEHC).

c) La foudre est liée à la divination : chez les Incas, les devins tenaient leur don du fait qu'ils avaient été frappés par la foudre (TRIR).

6. En Afrique :

a) La foudre est le fouet du demiurge Faro, *dieu d'eau* et organisateur du monde chez les Bambaras (DIEB). Réciproquement, le fouet symbolise la foudre ou l'éclair.

b) Pour les Dagara (Haute Volta et Ghana), c'est *le symbole du mâle pénétrant la femelle* (GIRD). c) Mais, selon D. Zahan, la foudre, pour les Bambaras, est surtout une manifestation de l'esprit de Dieu, et finalement la matérialisation même de cet esprit ; d'où l'association pierres de foudre-crâne\*.

7. Parmi les peuples altaïques, le tabou entourant les personnes foudroyées s'étend aux animaux : on ne mange pas la chair d'un animal frappé par la foudre. Parmi les Bouriates, les corps des animaux foudroyés sont exposés sur plateforme en forêt, de la même façon que les corps des hommes. Les uns comme les autres appartiennent désormais au dieu du tonnerre qui viendra, dans la solitude, chercher leur âme (HARA). D'une façon générale, en Asie centrale, la foudre sacralise tout ce qu'elle touche. Les Bouriates enclosent d'une barrière la place où elle tombe, afin que les bêtes n'y aillent pas paître. Dans la vallée du Yénisséï, on dit qu'il ne faut pas éteindre un incendie de forêt allumé par la foudre. Mais on offre surtout à la foudre, comme au tonnerre, des libations de lait\* et la croyance existe que le lait seul peut éteindre un incendie allumé par le ciel. Des coutumes analogues se retrouvent depuis le Caucase jusqu'en Mongolie. Elles sous-entendent l'idée d'un sacrifice du lait pour apaiser les dieux.

Les foudroyés vont au ciel, tandis que les autres hommes vont au monde du dessous, selon les conceptions de nombreux peuples altaïques. Pour les Ostiaks, d'après une information du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce privilège d'éternité ouranienne s'étend à tous ceux qui ont trépassé de mort violente (HARA, 252).  
A.G.

8. Si la foudre symbolise l'intervention soudaine et brutale du ciel, son symbolisme, à cet égard, se distingue cependant de ceux de l'étoile et de la hache. *Si la foudre est décharge violente d'énergie, l'étoile est énergie accumulée. L'étoile a la valeur d'une foudre, fixée.* La foudre est rapprochée de la hache\*,  **Pierre à foudre**. *Mais, la hache à main est symboliquement une foudre accumulée...* La foudre serait une énergie explosive *non accumulée*, tandis que la hache représente au contraire *l'énergie structurée... instrument de la création réfléchie du monde-alchimie dans laquelle est traditionnellement associé le coup de hache d'où naissent Pallas Athénè et la pluie d'or* (VIRI, 81, 106). La foudre, c'est la création qui surgit du néant à l'état encore chaotique ou qui s'anéantit dans un incendie d'Apocalypse.

## FOUET

1. Symbole du pouvoir judiciaire et de son droit d'infliger des châtiments. Les statues du dieu Min, en Egypte, le représentent le bras droit levé en équerre dans l'angle d'un fouet, *fouet royal, symbole de terreur salutaire, (qui) flotte mystérieusement au-dessus de la main ouverte.* Mais ce dieu était également lié aux cultes de la fécondité. Jean Yoyotte observe en effet ... *l'autre bras glisse sous le vêtement et la main entoure la racine du phallus divin...* Telle est l'image calme en qui s'incarnait la divinité redoutable du *taureau qui couvre les femelles, maître générateur dont la procession ouvrait le temps des moissons...* (POSD, 173).

2. Le fouet est également l'insigne de certaines divinités grecques, d'Hécate\*, tenant en respect les monstres infernaux ; des Erinyes, fustigeant les criminels ; ainsi que des dignitaires du pouvoir et des prêtres. Au sanctuaire de Zeus à Dodone, les lanières d'un fouet tenu par une statue d'enfant frappent au souffle du vent un chaudron sacré et le son qui en résulte est censé être l'oracle du dieu (voir flagellation\*).

3. Le fouet est communément un symbole de foudre\*. Aussi rencontre-t-on fréquemment des rites d'auto-fustigation dans les sociétés initiatiques, chargées de lutter contre les sécheresses : ainsi dans la société *Kwore* des Bambara (DIEB). Il est significatif que les initiés du *Kwore* utilisent concurremment le fouet et les torches\*, avec lesquelles ils se brûlent le corps. La foudre est en effet censée amener la pluie.

4. Le fouet est également, comme la foudre, un symbole de l'énergie créatrice. Son rôle prend une ampleur cosmique dans le *Véda* ; il transforme le lait en beurre, nourriture primordiale des vivants. Du barattage de la mer de lait, sortent les *Apsara\** et les germes de vie.

## FOUR-FOURNEAU

Le symbolisme du four, du fourneau, dérive des rituels de la métallurgie, et plus généralement de ceux des arts du feu.

La fonte, remaillage, la poterie, le Grand Œuvre alchimique sont ou bien des mariages du  **yin**  et du  **yang** , de l'eau et du feu, de la Terre et du Ciel ; ou bien des retours à la matrice, des régressions à l'état embryonnaire en vue d'une nouvelle naissance. Le fourneau est ce creuset où s'élabore l'union, le *sein maternel* où se prépare la *renaissance*. Le nom de *sein maternel* était expressément donné au four des anciens émailleurs européens. On connaît des exemples chinois de sacrifice d'une femme, ou d'un couple, au Dieu du Fourneau, pour favoriser la fonte du métal.

Le fourneau des alchimistes chinois est en forme de sablier, de cônes opposés par le sommet, ce qui est la forme du mont K'ouen-louen, centre du monde, et aussi celle de laalebasse, image du cosmos. La substance y meurt pour renaître sous une forme sublimée. On trouve de la même façon, dans diverses légendes européennes, le thème de la régénérescence des vieillards ou de la guérison des malades par leur introduction dans un four. Il faut d'ailleurs parfois un miracle pour tirer les victimes de l'opération du mauvais pas où les a mis un forgeron imprudent. Le symbole n'en est pas moins constant.

On peut encore trouver une idée semblable dans le fourneau à encens de la **Hong-houei**, trouvé **flottant** sur une rivière, et revêtu des caractères **Fan-ts'ing fou-ming** (*détruire l'obscurité, restaurer la lumière*), où l'on brûle rituellement de la cire blanche. La restauration est ici, bien entendu, d'ordre initiatique. Le fourneau — ou le mortier\* — flottant signifie la régénération du **yang**, tandis que l'eau — ou les grenouilles — s'échappant du fourneau, telles qu'on les trouve en d'autres légendes, sont un débordement manifeste du yin (ELIF, GRAD, GRIL). P.G.

## FOURCHE

Symbole même de l'ambivalence, à rapprocher du carrefour\*. Elle illustre *par son écartèlement la tendance à la différenciation des individualités issues d'une commune origine. Mais aussi, dans la mesure même où les deux branches de la fourche demeurent liées à cette origine unique, l'image de la fourche est symbole d'indifférenciation* (VIRI, 38). A ce titre, elle est l'inverse de la flèche\* ; *l'une est symbole masculin, l'autre symbole féminin : mouvement opposé à passivité, pénétration opposée à ouverture, orientation opposée à latéralité, différenciation opposée à indifférenciation, unité opposée à ambivalence* (VIRI, 194). Mais la signification de la fourche peut se renverser, si cet instrument est utilisé comme une force objective, cherchant par son ambivalence même à atteindre, à saisir, à emprisonner entre ses branches, comme entre deux mâchoires ; la fourche devient alors l'emblème du diable : *une flèche des ténèbres, l'image de la puissance magique, du dynamisme de l'affectivité et des forces inconscientes* (VIRI, 202).

La fourche servit aussi de supplice pour les esclaves ; elle était plantée dans le sol et la tête du condamné placée entre les dents de la fourche, comme dans la gueule d'un monstre. Elle était pour eux l'instrument du retour à l'indifférenciation de la mort.

## FOURMI

1. La fourmi est un symbole d'activité industrielle, de vie organisée en société, de prévoyance, que La Fontaine pousse jusqu'à l'égoïsme et à l'avarice. Citant *Prov. 6, 6*, saint Clément d'Alexandrie écrit : *Aussi est-il dit: Va voir la fourmi, paresseux, et tâche d'être plus sage qu'elle. Car la fourmi, à la moisson, met de côté une nourriture abondante et variée pour faire face à la menace de l'hiver* (Stramâtes, 1).

Le Bouddhisme tibétain fait aussi de la fourmi dans la fourmière un symbole de vie industrielle et d'attachement excessif aux biens de ce monde (EVAD),

Dans le Talmud, elle enseigne l'honnêteté. Dans l'Inde, die suggère le peu de prix des êtres vivants individuels, voués à la médiocrité et à la mort, s'ils ne tendent pas à s'identifier à Brahman, l'infini de la petitesse évoquant l'infini de la divinité.

2. La fourmi occupe une place très humble dans la tradition celtique. Le seul texte où il en est question est le conte gallois de Kulhwch et Olwen. Parmi les multiples objets réclamés dans la quête préalable par le géant Yspaddaden Penkawr figure un setier de graines de lin. Elles sont toutes apportées à Kulhwch par les fourmis du voisinage, sauf une, apportée avant la nuit par la fourmi boiteuse. Symbole du serviteur appliqué et infatigable (LOTM I, 329).

3. La fourmi joue un rôle important dans l'organisation du monde, selon 3a pensée cosmogonique des Dogons et Bambaras du Mali. A l'origine, lors de la première hiérogamie ciel-terre, le sexe de la terre était une fourmière. A la dernière étape de la création du monde, cette fourmière devint une bouche, d'où sortirent le verbe et son support matériel, la technique du tissage, que les fourmis transmirent aux hommes (GRIE). Elles leur fournirent également le modèle de leurs habitations traditionnelles. Les rites de fécondité demeurent associés à la fourmi : les femmes stériles vont s'asseoir sur une fourmière pour demander au dieu suprême Amma de les rendre fécondes. Les hommes doués de *pouvoirs* — tels que les forgerons\* — s'y transforment momentanément en animaux, panthères et faucons (GRIM).

4. L'association fourmière-sexe féminin (à la fois mont de Vénus et vulve-source) entraîne de nombreuses applications pratiques : ainsi pour les Bambaras, les fourmis **ndiginew** sont réputées être en liaison avec l'eau invisible du sous-sol. *Aussi, quand on veut forer un puits, ne saurait-on choisir meilleur endroit que remplacement même d'une fourmière* (ZAHB, 220). La

terre de cette fourmilière, rituellement utilisée par certaines sociétés initiatiques, en rapport avec l'abdomen et les fonctions digestives de l'homme, symbolise *l'énergie circulant dans les entrailles de la terre, prête à se manifester sous forme de source* (ZAHB).

Au Maroc on faisait avaler des fourmis aux malades atteints de léthargie (FRAC, 8, 147).  
A.G.

## FOURMILIER

Animal mystérieux vivant de fourmis\* et de termites\* : symbole plutôt redoutable et néfaste, il est *chargé* de puissance occulte, de dangereux effluves, de même que les têtes du lapin, de l'hyène, du hibou (HAMK. ,4). De ce fait il constitue souvent un interdit alimentaire.

## FOYER

1. Symbole de la vie en commun, de la maison, de l'union de l'homme et de la femme, de l'amour, de la conjonction du feu et de son réceptacle. En tant que centre solaire qui rapproche les êtres, par sa chaleur et sa lumière — qui est aussi le lieu où se cuit la nourriture — il est centre de vie, de vie donnée, entretenue et propagée. Aussi le foyer a-t-il été honoré dans toutes les sociétés ; il est devenu un sanctuaire, sur lequel on appelle la protection de Dieu, où l'on célèbre son culte, où des statuettes et des images sacrées sont conservées.

2. Selon les conceptions des Maya-Quiche, la lumière du foyer exprime la matérialisation de l'esprit divin, comme la lumière d'une bougie représente l'âme d'un mort (GIRP, 81).

Le foyer familial joue le rôle de centre ou **nombril** du monde dans de nombreuses traditions. Il devient alors fréquemment autel de sacrifices ; c'est le cas chez les Bouriates qui l'ornent de rubans de couleurs disposés dans les directions des points cardinaux ; la même conception se rencontre en Inde. Parmi certains peuples sibériens, tels que les Yakoutes, des offrandes sont faites, par l'intermédiaire du foyer, aux divinités célestes ; selon le mot de Prikoniski, le feu sert en cette occasion de *porte* (HARA, 171).

## FRAISE

Chez les Ojibwa, au Sud-ouest de l'Ontario, lorsqu'un homme meurt, son âme\*, qui reste consciente, va vers le pays des morts, *jusqu'à ce qu'elle parvienne à une énorme fraise. Les fraises sont la nourriture d'été des Indiens et symbolisent la bonne saison. Si l'âme du défunt goûte à ce fruit, elle oubliera le monde des vivants et tout retour à la vie et au pays des vivants lui seront à jamais impossible. Si elle refuse d'y toucher, elle conserve la possibilité de revenir sur terre* (SERH, 90).

On pourrait rapprocher cette croyance de celle qui est rapportée dans l'hymne homérique à Déméter, relativement au pépin de grenade de Perséphone qui, pour l'avoir goûté, fut condamnée aux enfers. Les morts ne doivent plus goûter aux fruits des vivants. Les nourritures terrestres sont interdites aux habitants des Enfers.

## FRANC-MAÇONNERIE

Les symboles de la Franc-Maçonnerie sont mentionnés, occasionnellement, dans des notices plus générales sur l'acacia\*, la colonne\*, le compas\*, le triangle\*, Hiram\*, etc. Les Tableaux ici reproduits permettent de résumer, d'une façon synthétique, la symbolique de la Corporation.



A l'ouverture des travaux d'une Loge maçonnique, on étend sur le sol — à l'emplacement **du** pavé mosaïque (dont les pavés alternativement blancs et noirs symbolisent la complémentarité des deux principes cosmiques : positivité et négativité) — un tapis rectangulaire, qu'on appelle le **Tableau**. A la clôture des travaux, on le retire par **un** rituel symétrique du premier. A l'origine, le **Tableau** était tracé sur le sol au commencement de chaque tenue, puis effacé à sa clôture. Chacun des grades maçonniques comporte son Tableau particulier ; mais nous n'abordons ici que l'assise initiatique fondamentale de la Maçonnerie, qui contient d'ailleurs tous les symboles de l'Association : les trois grades **corporatifs d'Apprenti, de Compagnon, de Maître**. Le **Tableau**, qui rassemble les symboles particuliers du grade en un diagramme organisé, donne aux **Frères** un raccourci concret, une vue panoramique de l'ésotérisme maçonnique. Voici quelques-unes des différences entre le *Tableau de compagnon* (ici reproduit) et celui *d'apprenti* : la disposition étant la même, les grenades qui surmontaient au grade d'Apprenti les deux colonnes **J.** et **B.** se **trouvent** remplacées par des sphères ; au lieu de trois marches menant au **Temple de Salomon**, on en trouve cinq (parfois sept, dans certains tableaux) ; on voit apparaître le symbole de **l'Etoile flamboyante**, marquée en son centre de la lettre G ; les trois fenêtres ouvrent sur l'extérieur ; présence aussi de la **Pierre cubique à pointe**. Sur le Tableau de Compagnon se trouvent méthodiquement rassemblés **tous** les symboles du travail maçonnique : les **outils** grâce auxquels, opérant initiatiquement sur lui-même, le Maçon se rendra capable de devenir de plus en plus une *Pierre* qui n'est plus brute, mais apte à s'insérer dans le grand Edifice humain et cosmique qu'il s'agit de construire ici-bas. Traditionnellement, la Franc-Maçonnerie **spéculative** se donne comme l'héritière des Maçons **opératifs** du Moyen Age, c'est-à-dire du patrimoine initiatique des bâtisseurs de cathédrales.

Les symboles vraiment fondamentaux de la Maçonnerie, empruntés à l'art de bâtir, servent de support à une réalisation psychique et spirituelle. On remarquera ; le **maillet\*** et le **ciseau\***, outils de l'apprenti (qui, grâce à eux, *dégrossit la Pierre brute*) ; **l'équerre\*** et le **compas\*** ; le **niveau** et la **perpendiculaire** ; la **règle**. Quant à la **Pierre\* cubique à pointe**, son symbolisme de construction s'appliquerait à l'architecture même de la réalité : c'est le quaternaire (les quatre éléments traditionnels : Air, Eau, Feu, Terre) que surmonte le ternaire divin ; on pourrait y voir aussi Tune des figurations de la **quintessence**, ce *cinquième élément* des alchimistes, qui fait la synthèse des quatre. Mais au symbolisme architectural s'allie l'héritage biblique : le **Temple** auquel mènent les marches à gravir, c'est celui de Salomon. **Les deux colonnes J. (Jachin) et B. (Boaz ou Bohaz)**, masculine et féminine, sont celles qui — selon la tradition — se trouvaient à l'entrée du Temple de Salomon. Elles sont figurées, dans chaque Temple maçonnique à l'Occident : elles apparaissent comme une symbolisation palpable des deux polarités (masculine et féminine, positive et négative, etc), qui sans cesse s'affrontent dans le monde. Lutte, opposition **nécessaires** : symbolisme du pavé **mosaïque** qui, lui, marque le caractère indissociable de l'affrontement perpétuel des deux polarités cosmiques. Quant à **l'Etoile\* Flamboyante**, ou pentagramme, elle a **cinq** branches ; ce symbole remonte peut-être aux

Pythagoriciens dont le nombre sacré (de même que celui du Compagnonnage maçonnique) était cinq. On remarquera que l'Etoile Flamboyante est placée face à l'Occident : n'est-elle pas à considérer comme un symbole *androgyné* ? En effet, l'Etoile Flamboyante qui a pu, dans diverses traditions religieuses, s'appliquer soit à l'aspect masculin de la Divinité (symbolisme solaire), soit à la Féminité divine (association du pentagramme à la Vierge Marie) représenterait comme le terme idéal de la conjonction parfaite des deux polarités opposées : l'opposition devenue alors **fusion**, unité. La **Lettre G** a diverses significations : *Gnose* (connaissance), *Dieu* ("l'anglais **God**), *géométrie*, *génération*, celle-ci étant rendue possible — sur tous les plans — par la conjonction du positif et du négatif, des Colonnes J.-. et B.-.

En haut du Tableau, on voit le **Soleil\*** et la **Lune\*** : on retrouve alors, mais à un niveau supérieur, la complémentarité cosmique des deux principes. On peut songer aussi au rôle, dans la Maçonnerie, des cycles solaire et lunaire régissant ici-bas toute la vie terrestre, avec une prédominance opérative du premier : la Franc-Maçonnerie serait à ranger parmi les initiations *polaires* masculines ; d'où les difficultés rencontrées par le problème, diversement tranché selon les obédiences, de l'admission des femmes aux mystères maçonniques.

Le remplacement, sur les deux colonnes J.-. et B.-. des grenades\* par deux sphères-, a une double signification : elle symbolise peut-être la domination croissante sur les passions ; les deux sphères, l'une terrestre et l'autre céleste, concrétisent tout le champ d'action du travail maçonnique.

Autour du Tableau court la houppe dentelée : corde nouée d'une manière spéciale (en *lacs\** *d'amour*). Elle symbolise la chaîne d'union qui groupe tous les Frères, aussi bien ceux qui sont aujourd'hui vivants sur toute la surface de la terre que ceux qui sont *passés à l'Orient éternel* et ceux des générations futures. Les nœuds\* dont la forme dessine le signe mathématique de l'infini ne symbolisent-ils pas le caractère toujours aussi inachevé, toujours à recommencer du travail maçonnique ?

Le Tableau de Maître figure, sur un carrelage de losange (et non plus en carré), le cercueil d'Hiram, l'architecte légendaire du Temple de Salomon. Le cercueil est recouvert d'une draperie funéraire, ornée de larmes d'argent et décorée d'une croix latine. Présence de six crânes humains, accompagnés chacun de deux tibias croisés. La tête du cercueil — portant un triangle orné de la lettre G — est orientée vers l'Occident, les pieds — présence du Compas et de l'Equerre — sont tournés vers l'Orient ; la gauche du Tableau correspond au Septentrion, la droite au Midi. On se souviendra que, dans de nombreuses traditions, l'Occident est la direction du *pays des morts*. La croix\* est évidemment un symbole de sacrifice. La présence d'un rameau d'acacia\* placé au milieu du cercueil rappelle la légende d'Hiram\*. Elle est le type même de ces légendes initiatiques où les symboles de vie nouvelle, de résurrection, succèdent à ceux de mort. Hiram, c'est le héros, l'initié qui, acceptant le complet sacrifice de sa personnalité, accède de ce fait à l'état libéré, dans lequel il pourra œuvrer pour la cause supra-personnelle à laquelle il s'est voué. La croix n'est pas seulement un symbole funèbre : traditionnellement, elle est aussi un symbole d'affranchissement humain total, du double épanouissement de l'être — horizontalement et verticalement — c'est-à-dire selon les quatre points cardinaux, d'une part, et, d'autre part, selon l'axe\* zénith\*-nadir\*. Analogiquement, le Temple maçonnique est mis en correspondance avec le monde dans son ensemble et les six directions spatiales. Les tibias placés sous les crânes dessinent une croix de Saint-André (en diagonale), symbole de vie et de perfection. Quant aux losanges\* du sol, ils ne sont autres que la combinaison de deux triangles droit et inversé (le divin et le terrestre) : ils indiquent la maîtrise du Ressuscité sur les domaines supérieur et inférieur de la réalité.

S.H.

## FRANGE

Dans le vaste domaine de la symbolique du vêtement, et particulièrement dans le Proche-Orient antique, une expression précise mérite de retenir notre attention. Il s'agit du motif de *la frange du vêtement*, à savoir, le plus souvent, du manteau\*. Ce motif se divise en deux groupes d'attestations — à la signification symbolique antithétique — selon qu'il s'agit de *saisir* ou de *couper* cette frange,

C'est en effet à l'équivalence symbolique du vêtement avec la personne de son possesseur, bien attestée dans ce domaine, que se rattache ce motif ambivalent ; car sa signification fondamentale est celle de **la puissance de la personne**, envisagée comme donnée positive ou négative, selon le verbe d'action qui accompagne et détermine ainsi le motif :

**1. Saisir la frange du vêtement** ; cette expression apparaît dans une inscription araméenne, gravée sur la statue du roi Panamnu siècle av. J.-C.) Trouvée à Zendjirli (ligne II) :

*en raison de sa sagesse et en raison de sa loyauté, la frange du vêtement de son Seigneur, le roi d'Assyrie, il saisit...*

Ce geste précis, qui correspond à une terminologie stéréotypée déjà attestée à Babylone et en Assur, exprime clairement le rapport de **vassalité** qui lie, à partir de ce moment, le prince araméen à son suzerain, le roi d'Assur.

En effet, nous trouvons déjà ce même geste, un millénaire plus tôt, également dans un contexte politique, dans une lettre des *Archives Royales de Mari* (**A.R.M.**, vol. 6, lettre 26) :

*Saisis le pan du vêtement de Zimri-Lim (le roi de Mari), exécute ses ordres,*

Mais, parmi ces mêmes documents de Mari, une autre lettre offre une variante fort intéressante de ce thème symbolique ; il s'agit ici, pour deux personnages, de lier ensemble la frange de leur vêtement respectif lors d'une cérémonie d'alliance politique :

*Mon frère a lié la frange (= fait alliance) avec l'Homme (=le roi) de Babylone.*

La variante qui distingue ces deux actions similaires est pleine d'enseignements : alors qu'à **Zendjirli**, et dans les textes akkadiens parallèles, le prince araméen se soumet à son suzerain assyrien lors d'un *traité de paix* fort unilatéral, ce dernier document diplomatique de **Mari** nous présente au contraire un rite d'alliance politique entre deux partenaires égaux.

L'acte de *saisir la frange dit vêtement*, dont l'origine est ainsi à situer dans le domaine juridico-politique des **rites d'alliance**, connut une large expansion et **fini** par exprimer — spécialement dans le domaine religieux — l'obédience marquée à un dieu, ainsi conçu comme roi-suzerain : voici comment s'exprime, dans une prière, la mère du roi Nabonide (Vie siècle av. J.-C.) :

*La frange (du manteau) de Sin, roi des dieux, je saisis, tandis que, nuit et jour, mes oreilles étaient avec lui.*

C'est incontestablement un écho à cette représentation qu'attesté le texte biblique de *l'Evangile selon Matthieu* 19, 20-21 (et parallèles ; cf. aussi *Matthieu* 14, 36), récit d'une guérison opérée par Jésus, adoré ici comme Messie et Sauveur :

*Or voici qu'une femme... s'approcha par derrière et toucha  
La frange de son vêtement,  
car elle se disait en elle-même :  
Si seulement je touche son manteau, je serai sauvée.*

**2. Couper la frange du vêtement** ; le droit sumérien déjà imposait une répudiation solennelle, lors de laquelle le mari coupait l'ourlet du vêtement de sa femme fautive.

Le droit assyro-babylonien, jusque dans ses prolongements cappadociens, conservera cet usage de couper la frange (**sissiktum**) de l'habit du prévenu.

Le sens en paraît clair, si l'on se souvient que le vêtement — ou plus exactement la frange, partie prise pour le tout selon un procédé d'intensification symbolique bien connu — caractérise et symbolise **la personnalité tout entière** ; couper cette frange équivaut à acquérir **le pouvoir de disposer** d'une personne dans l'avenir, ce pouvoir étant de vie et de mort.

Cet acte juridique, auquel vient souvent s'ajouter l'ablation d'une partie au moins de la chevelure du même personnage, offre un principe d'explication satisfaisant à une série de lettres provenant des archives royales de **Mari**, et qui comportent, en finale, la formule que voici (**A.R.M.** vol. 13, lettre 112) :

*A présent donc, la frange de son vêtement  
et une boucle de sa tête  
j'ai fait porter à mon seigneur (= le roi).*

L'affaire qui occasionne l'envoi de ces missives est généralement la même : un *prophète* (**apilum** = *répondant* ; cf. *Malachie* 2, 12) s'est manifesté publiquement dans l'une des bourgades du royaume de Mari, près d'un sanctuaire, en prononçant des oracles. Ceux-ci pouvant, par leur nature, perturber gravement l'ordre public, le gouverneur du lieu s'empresse de faire parvenir au Palais un résumé de ces oracles, auquel il joint la frange du manteau, ainsi que la chevelure du *prophète*, assurant ainsi au gouvernement le moyen de disposer, dans l'avenir et de façon absolue, de ce personnage dangereux et quelque peu inquiétant (A.R.M. vol. 6, N. 45 ; vol. 10, N. 7 et 8 ; vol. 13, N. 112).

Ici encore, une exception à cet usage, pourtant bien attesté à Mari, vient apporter un intéressant complément d'information : dans une lettre de ces mêmes archives royales de Mari (publiée par G. Dos-sin, dans la *Revue d'Assyriologie*, vol. 42-1948, pp. 125-134), on peut lire :

*En outre, comme cet homme est un fonctionnaire, je n'ai pris ni sa chevelure, ni le pan de son manteau.*

Le *prophète*, en effet, semble être ici l'un des fonctionnaires du royaume, dont l'obédience vis-à-vis du gouvernement est déjà fermement établie, il devient donc inutile au gouverneur de s'assurer de sa personne, en effectuant ces prélèvements symboliques et en faisant parvenir ces objets au roi lui-même.

Ce dossier s'achève sur un texte biblique, un épisode de l'accession de David au trône, dont il éclaire du même coup tout l'arrière-plan symbolique : dans le *Premier Livre de Samuel*, 24, 4-16, David, qui a surpris Saül dans une grotte du désert de Juda, *coupe furtivement le pan de non manteau*, mais épargne sa vie. L'interprétation de ce texte est fort difficile, mais il apparaît — à la lumière des documents précités — que l'acte accompli dépasse de beaucoup une simple action irrévérencieuse envers le roi. Par ce geste, David a pris pouvoir sur le roi Saül, d'où les remords qui l'accablent par la suite ; mais il a également acquis la possibilité de démontrer concrètement ce pouvoir, à Saül d'abord, au peuple tout entier ensuite, s'il le fallait. Il parvient ainsi à modifier l'attitude persécutrice de Saül ; celui-ci doit maintenant composer avec lui, avant de lui céder finalement la royauté.

Symbolisme d'obédience ou d'alliance politique d'une part, de domination légale absolue de l'autre, le symbole de la *frange du vêtement* donne une fidèle image de la mentalité magico-religieuse de ce monde oriental, structuré à la fois par la réalité concrète et par la pensée substitutive et symbolique (HAUF). G.H.

## FRÊNE

1. Chez les Grecs, de l'époque d'Hésiode, le frêne est un symbole de solidité puissante. Dans le fameux mythe des races, c'est le frêne qui engendre *la race de bronze, bien différente de la race d'argent, fille des frênes, terrible et puissante*. Le frêne, bois dont on faisait les hampes de lance, désigne aussi la lance elle-même.

2. Dans les traditions Scandinaves, il est un symbole d'immortalité et de lien entre les trois niveaux du cosmos. Un poème Scandinave (cité par CHAS, 306) le décrit :

*Cet arbre sagement édifié qui plonge jusqu'au sein de la terre... Je sais qu'il existe un frêne qu'on appelle Yggdrasil. La cime de l'arbre est baignée dans de blanches vapeurs d'eau, De là découlent des gouttes de rosée qui tombent dans la vallée Il se dresse éternellement vert au-dessus de la fontaine d'Urd.*

*Il est le géant, dieu de la fécondité :*

*Yggdrasil tremble,*

*Le frêne érecte,*

*Gémit le vieux tronc,*

*Et le géant se délivre ;*

*Tous frémissent*

*sur les chemins d'enfer...*

*(Traduction de Régis Boyer).*

3. Pour les peuples germaniques, le frêne Yggdrasil est l'arbre du monde : l'univers se déploie à l'ombre de ses branches, d'innombrables animaux s'y abritent, tous les êtres en dérivent. Il est toujours vert, car il puise une force toujours vive et renaissante à la fontaine d'Urd. Il vit de cette eau et en fait vivre l'univers. La fontaine est gardée par une des Nornes, qui sont les maîtresses du destin.

Le frêne enfonce ses trois principales racines, l'une dans la fontaine d'Urd ; l'autre dans le pays des glaces, Niflheim, pour atteindre la fontaine Hvergelmir, origine des eaux qui s'écoulent dans tous les fleuves du monde ; la troisième dans le pays des Géants où chante la fontaine de la Sagesse, Mimir. Les dieux germaniques se rassemblent au pied d'Yggdrasil comme les dieux grecs au sommet de l'Olympe, pour rendre la justice, Lors des grands bouleversements cosmiques, où un univers s'anéantît et cède la place à un autre univers, Yggdrasil reste immobile, debout, invincible. Ni les flammes, ni les glaces, ni les ténèbres ne l'ébranlent. Il sert de refuge à ceux qui, ayant échappé aux désastres, repeupleront la terre. Il est le symbole de la pérennité de la vie, que rien ne peut détruire.

4. Dans les anciennes républiques baltes, se dit d'un homme étourdi ou niais : le frêne est considéré comme aveugle. 11 ne sait pas quand vient le printemps et reste très longtemps dénudé. Puis, à l'automne, craignant à nouveau de paraître ridicule, il se débarrasse de toutes ses feuilles d'un seul coup, et le premier (*Latvi esu Tautas paskas un teikas*, Riga, 1925-1937).

5. Le frêne est censé mettre en fuite les serpents : il exercerait sur eux une sorte de pouvoir magique, de telle sorte que si un serpent avait à choisir entre passer par les branches d'un frêne ou par les flammes d'un foyer, il choisirait le chemin de ces dernières. Pline et Dioscoride signalent ces particularités, ajoutant qu'une *tisane de feuilles de frêne mélangée au vin est d'une grande efficacité contre la puissance du venin* (in LANS, 6, 2e partie, 146-147).

6. En Grande Kabylie, comme dans l'Europe nordique, nous retrouvons le frêne, comme symbole de fécondité. Le frêne **taslent** est l'arbre de la femme par excellence, elle doit l'escalader pour couper les feuilles nécessaires à la nourriture des bœufs et des vaches ; c'est au frêne que doivent être suspendues certaines amulettes, tout particulièrement celles qui font battre le cœur des hommes.

Premier arbre de la création, il n'est cependant que le second pour son utilité, venant tout de suite après l'olivier. Mais ce frêne fourrager n'est pas rassurant en tout point ; il est menaçant, comme tout ce qui comporte des pouvoirs magiques. *Si un homme plante un frêne, il perdra un mâle de sa famille, ou sa femme ne mettra au monde que des enfants mort-nés, or, nous le savons, tout ce qui est fécondité et vie est aussi, par compensation, un risque de prélèvement de vie et de fécondité* (SERP, 252).

## **FROC (KHIRKA)**

1. En arabe, désigne un morceau de vêtement déchiré, puis le froc de bure des mystiques. Il symbolise *la flamme intérieure (harka) qui fait le Sûfi*, a dit Hudjwîrî, auteur du plus ancien traité de Soufisme.

A l'origine, généralement de couleur\* bleue (couleur du deuil), la **khirka** est devenue le **symbole du vœu de pauvreté**. Dans la tradition monastique chrétienne, le froc ou la robe de bure est aussi le symbole de la pauvreté, du don de soi à Dieu, qui isole du monde, et de l'appartenance à une communauté.

La vêtue est obtenue, chez les Souris, après trois années d'initiation. *La remise du froc, dit Suhrawardi dans le Awaif alma'arîf, est le signe Tangible que l'homme entre dans la voie de la vérité, le symbole de l'entrée dans la voie mystique, le signe que l'on fait abandon de son ipséité et que l'on se remet entièrement entre les mains du Sheikh* (maître spirituel, parfois Shaykh).

Il y a deux espèces de frocs : 1. *le froc de la bonne volonté* que l'on demande soi-même au Sheikh, en ayant pleine conscience des devoirs que cette investiture impose ; 2. *le froc de la*

*bénédiction*, donne d'office par le Sheikh aux personnes qu'il lui semble utile de faire entrer dans la voie mystique. Le premier est naturellement bien supérieur au second, et distingue les véritables Soufis de ceux qui se contentent des apparences (ENCI, T. 2, p. 1012).

2. Le grand mystique persan Abu Saïd ibn Abi'l-Khayr (967- 1049), dans son traité *Asrâru'l-tawîd* (Les secrets de l'Unité divine), étudie la signification de l'investiture de la **khirka**. Il décrit d'abord les qualités que doit posséder le Maître spirituel qui confère cette vêtue : il doit être digne d'imitation, c'est-à-dire qu'il doit avoir une parfaite connaissance, théorique et pratique, des trois étapes de la vie mystique : la Loi, la Voie, et la Vérité ; rien de son moi inférieur ne doit être demeuré en lui. Quand un tel Sheikh connaît un disciple de façon suffisamment profonde pour être certain qu'il le mérite, alors il place sa main sur la tête de ce disciple et le revêt de la **khirka**. Par cet acte, il fait connaître sa conviction que le disciple est digne de s'associer aux Soufis. Cette déclaration a force de loi parmi ces derniers. Ainsi, quand un derviche inconnu vient dans un monastère ou veut se joindre à un groupe de Soufis, on lui demande : *Quel est le Maître qui t'a enseigné ? Et De quelles mains as-tu reçu la khirka ?*

3. L'habitude était, pour les Soufis en extase, de déchirer et de distribuer les morceaux de la **khirka**, spécialement lorsqu'elle avait été portée par un maître révérend. *Le fait de déchirer et de distribuer (ces morceaux) a pour but de distribuer la bénédiction\* qui est censée s'y être attachée. Ainsi les vêtements des saints acquièrent-ils un pouvoir miraculeux ; tel le manteau d'Elie.*

Ce manteau\* (la **khirka**), dit Ibn'Arabî, est pour nous un **symbole de compagnonnage**, le signe que l'on partage la même culture spirituelle, la pratique du même **éthos...** *La coutume s'est répandue chez les maîtres en mystique, lorsqu'ils discernent quelque déficience chez un de leurs disciples, que le shaykh s'identifie mentalement avec l'état de perfection qu'il se propose de transmettre. Lorsqu'il a opéré cette identification, il prend le manteau qu'il porte au moment même où il réalise cet état spirituel, il s'en dépouille et en revêt le disciple dont il veut rendre parfait le propre état spirituel. Ainsi, le Shaykh communique au disciple l'état spirituel qu'il a produit en lui-même...* Cette interprétation rejoint la symbolique du manteau\*, identifié à la personne qui le porte. E.M.

## FROMENT

Le blé est la *nourriture* par excellence, et non seulement en Europe : les Chinois de l'Antiquité demandaient à **Heou-tsi**, le *Prince des Moissons*, le *froment et l'orge*. Selon la *Chandogya-Upanishad*, le blé est la production de l'eau, comme l'eau est la production du feu. Le froment était, avec le vin et l'huile, l'une des offrandes rituelles des Hébreux ; ce que Louis-Claude de Saint-Martin traduit en termes d'alchimie : le froment, dit-il, est la substance passive, la *base*, c'est-à-dire le mercure du Grand Œuvre. Il est aussi, souligne-t-il, désigné par un mot hébreu qui signifie en même temps pureté, et dont la racine est associée aux notions de choix, d'élection, d'alliance et de bénédiction : d'où sa valeur rituelle.

Le blé comme nourriture fondamentale signifie aussi la *nourriture d'immortalité*, ce qui est un autre aspect du Grand Œuvre (voir **riz\*** dont la signification est analogue en Chine). L'épi de blé des mystères d'Eleusis est symbole de résurrection. Le grain qui meurt et renaît figure l'initiation, la *nouvelle naissance* à l'état primordial (BENA, SAIR). P.G

## FRONDE

Pour les Incas du Pérou, la fronde était l'arme d'Illapa, Dieu du Tonnerre et des Pluies : le bruit qu'elle fait en tournoyant est le tonnerre. Elle est donc, symboliquement, l'équivalent du Rhombe\* qui joue un rôle essentiel, comme la voix d'une grande divinité ouranienne.

Dans les traditions gréco-romaines, elle semble n'avoir été qu'une arme et ne s'être prêtée ni aux mêmes utilisations plastiques que l'arc\*, ni à des interprétations symboliques.

## FRUIT

Symbole d'abondance, débordant de la corne de la déesse de la fécondité ou des coupes aux banquets des dieux. En raison des graines qu'il contient, Guenon l'a comparé à l'œuf du monde, symbole des origines. Dans la littérature, beaucoup de fruits ont pris une signification

symbolique (figue\*, grenade\*, pomme\*) qui en fait l'expression tantôt des désirs sensuels, tantôt du désir d'immortalité, tantôt de la prospérité.

### FUDÔ-MYÔÔ

Selon l'ésotérisme shingon, symbole de l'énergie dans la mise en œuvre des résolutions, et en particulier dans le choix d'une vie de compassion. C'est la principale figure des *Cinq Grands Rois de science*. Les cinq Bouddha ont chacun un double aspect, qui se traduit par les expressions : *corps de colère* et *corps de compassion*, mais ce ne sont que les deux faces d'un seul et même être, on pourrait même dire les deux modes d'un seul et même sentiment. Car les figures terribles correspondent au corps de colère et n'agissent que *contre les seules forces mauvaises*. Fudô est le plus souvent représenté en bleu-noir, parfois en jaune ou en rouge, avec une silhouette d'adolescent trapu, qui symboliserait la pureté. *Son visage lendit à l'extrême, sa bouche armée de canines débordant sur les lèvres, ses yeux, l'un dilaté, l'autre contracté, indiquent un immense effort. Il porte dans la main droite un glaive\*, et dans la main gauche un lacet\* qui symbolisent la destruction des obstacles et la mise hors d'état de nuire des forces mauvaises. Il se tient assis ou debout sur un roc dur comme le diamant, qui est un symbole de fermeté. Derrière lui une auréole de flammes, symbole de purification* (MYTF, 168). Cette image de Fudô peut parfaitement être universalisée et représenter, dans une conception selon laquelle toutes les vertus sont connexes, la force qui doit affecter la prudence, la tempérance et la justice, pour ne citer que les vertus classiques ; dans le bouddhisme, c'est la force avec laquelle il faut conquérir et garder la compassion, qui n'est point un don de nature. Il va sans dire que cette force s'exerce contre les adversaires intérieurs, autant que contre les ennemis de l'extérieur.

### FUMÉE

1. La fumée est l'image des relations entre la terre et le ciel, soit que, fumée des sacrifices ou fumée de l'encens\*, elle élève vers Dieu la prière et l'hommage, soit que, dans les rituels chinois anciens, fumée de graisse ou d'armoise, elle rappelle du Ciel rame **houen** pour la réunir à l'âme **p'o** en vue d'une restauration de la vie. En Chine encore, et au Tibet, la fumée élève l'âme vers l'au-delà : aussi l'incinération des Taoïstes était-elle un moyen de délivrance. La colonne de fumée s'identifie, quoi qu'il en soit, à l'Axe du monde, et c'est ce qu'exprimé clairement celle qui, du foyer central de la yourte mongole, s'élève et sort par le trou du sommet : c'est, nous l'avons noté, à propos de la caverne\* et du dôme\*, une sortie du cosmos.

Dans la Chine antique, la fumée — de joncs et de roseaux — jouait un rôle de purification rituelle, au même titre que l'eau et le feu (GRAD, GRAR, KALL).

2. Il est question, à plusieurs reprises, des capacités extraordinaires du druide — médecin d'Ulster qui, à voir seulement la fumée qui sortait d'une maison, pouvait dire combien de gens y étaient malades et quelles maladies ils avaient. On ne sait si le détail se rattache à la démesure irlandaise ou s'il ne faut pas plutôt y chercher une intention symbolique. Dans ce cas, le symbolisme serait en relation avec les facultés supranormales du druide et il conviendrait d'y voir une simple extension par la fumée des capacités de diagnostic (à voir des blessures, Fingen peut en nommer les auteurs), la fumée étant en quelque sorte la respiration de la maison, et plus généralement la respiration d'un être (WINI, 5, 795).

3. Chez les Indiens d'Amérique du Nord, parmi les principales fumées rituelles, aux fonctions purificatrices, on peut citer celles de l'encens\*, des résines (dont le copal), du tabac, du cèdre. Les colonnes de fumée s'élevant du bas vers le haut symbolisent la jonction de la terre et du ciel et une spiritualisation de l'homme.

4. Une certaine vapeur s'échappant d'un être qui vient d'expirer, comme une fumée, symbolise ou réalise pour les alchimistes le départ de l'âme du corps. Cette croyance est assez répandue dans de nombreux milieux.

### FUSEAU (KL, TISSAGE)

Le fuseau de la nécessité, dans Platon, symbolise la nécessité qui règne au cœur de l'univers.

Le fuseau tourne d'un mouvement uniforme et entraîne la rotation de l'ensemble cosmique. Il indique une sorte d'automatisme dans le système planétaire : la loi de l'éternel retour. On peut à ce titre le rapprocher du symbolisme lunaire. Les filles de la Nécessité, les Moires, chantent avec les Sirènes, en faisant tourner les fuseaux : Lachésis (le passé), Clotho (le présent), Atropos (l'avenir) ; elles règlent la vie de chaque être vivant à l'aide d'un fil que l'une file, que l'autre enroule, que la troisième coupe.

Ce symbole indique le caractère irréductible du destin : sans pitié, les Parques filent et défilent le temps et la vie. Le double aspect de la vie se manifeste : la nécessité du mouvement, de la naissance à la mort, révèle la contingence des êtres. La nécessité de la mort réside dans la non-nécessité de la vie.

Le fuseau, instrument et attribut des Parques, symbolisera la mort.

## G

L'un des symboles de la Maçonnerie que l'on trouve dans le tableau du grade de Compagnon est la lettre G occupant le centre de l'étoile flamboyante. L'explication de cette lettre comme initiale de tel ou tel mot pris dans les langues modernes, gloire, grandeur, géométrie, etc., ne saurait être satisfaisante. Pourtant, la Maçonnerie anglaise en fait l'initiale de God, et Guenon a noté qu'elle pouvait ainsi se substituer, par assimilation phonétique, au *îod* hébraïque, symbole du principe divin. On en a fait aussi l'initiale de **Géométrie**, qui est la science du *Grand Architecte de l'Univers* : mais une telle explication ne prend tout son sens que si Ton admet la substitution au G du *gamma* grec, dont la forme est celle d'une équerre. Or quatre *gamma* assemblés forment un svastika, symbole polaire, et indiquent les quatre positions de la Grande Ourse, rythme du jour et de l'année ; le fil\* à plomb joint parfois la lettre G au centre du svastika : le G apparaît ainsi comme un substitut de la Grande Ourse, et donc comme une figuration du *pôle céleste* (BOUM, GUET, GUES). Il symbolise un centre directeur ou illuminateur. P.G.

**GAMMADIA****(Voir Equerre)****GANESHA**

Figure vénérée dans l'Inde et souvent reproduite sous forme de statuette : *tête d'éléphant avec une ou deux défenses cassées, une grande trompe, un énorme corps glouton, déformé, assis sur un véhicule minuscule : une souris !* Ou sur une fleur de lotus, et souvent coiffé d'une sorte de tiare. Swâmi Siddhéswarânda voit dans ce symbole : *l'intégralité de la pensée indienne... Maya ou la contradiction de la vie ! Ce mélange d'éléphant et d'homme, cette asymétrie, ce manque d'harmonie, cet ensemble de grotesque et de solennel, de lourdeur et de légèreté, gros ventre sur une souris ou sur une fleur, toutes ces oppositions représentent Maya, la manifestation. Fils de Civa, Ganesha exprime le Principe de la manifestation, avec toutes ses aventures dans le monde mouvant et illogique des apparences ou des réalités éphémères. Il évoque toutes les possibilités de la vie et toutes ses expressions, jusqu'aux plus burlesques, dans le temps et dans l'espace. (Vedanta, n. 5, janvier 1967, P. 8).*

**GANT**

On connaît le *jet du gant*, qui fut dans l'ancienne chevalerie, et demeure dans le langage figuré, un signe de défi, *relevé* avec le gant lui-même.

Le port de gants dans la liturgie catholique, ainsi que de gants blancs dans la Maçonnerie, est un symbole évident de pureté. Il évite en outre le contact direct et sans précautions avec la matière impure.

J. Boucher, observant *qu'un magnétisme réel émane de l'extrémité des doigts*, estime que *les mains gantées de blanc ne peuvent laisser filtrer qu'un magnétisme transformé et bénéfique. D'une assemblée de Maçons, où tous sont gantés de blanc, se dégage une ambiance très particulière... une impression d'apaisement, de sérénité, de quiétude...* (BOUM, 313).

Les gants sont aussi un emblème d'investiture ; leur couleur ou leur forme, quand par exemple, les évêques officient, peuvent indiquer une fonction. Le gant convenait surtout à la noblesse et il était porte de préférence à la main gauche. Prolongé d'un crispin montant sur le poignet, où le faucon venait se poser, il signifiait le droit de chasse.

Le fait d'ôter ses gants devant une personne signifierait qu'on lui reconnaît une supériorité, qu'on lui fait allégeance en se désarmant devant elle.

**GARDIEN****(DRAGON\*, MONSTRES\*, HEROS\*, GENIES\*)****GARUDA**

Coursier de Vishnu, il est figuré par un oiseau de proie à tête humaine, avec trois yeux et un bec d'aigle. *Cousin et ennemi des nâga*, le Garuda est souvent représenté déchirant des serpents de son bec et les écrasant de ses pieds griffus.



GARUDA. - Oiseau Garoud. Toile peinte. Art Tibétain (Bruxelles, collection Verbert).

Les serpents qu'il tue ont souvent à la place d'une tête de reptile un buste et une tête d'homme. Les Tibétains ont généralement donné au Garuda un air féroce et il paraît dominé, sur certaines images, par le roi des enfers (TONT, 19). La lutte de l'oiseau et du serpent est un thème habituel de l'iconographie asiatique ; on y voit l'image de la lutte de la vie contre la mort, du bien contre le mal, des puissances ouraniennes contre les forces chthoniennes, du double aspect de Vishnu qui tue et ressuscite, qui détruit et rebâtit. Peut-être, le psychanalyste découvrirait dans le serpent à la tête humaine, écrasé par l'oiseau, l'image de l'inconscient étouffé par la raison ou des désirs refoulés par des interdits moraux.

## GAZELLE

1. La gazelle est avant tout symbole de vélocité. C'est la valeur qu'on lui reconnaît dans l'Inde, où elle est associée à **Vâyû**, le régent de l'élément air, le vent, ainsi qu'à la **yoginî Vayuvegâ** (*Rapide comme le vent*). Elle est encore le symbole **d'Ishvara** (auquel se rapporte, dans la danse traditionnelle, le mudra **mrîga-cîrsha** = *tête de gazelle*). Dans le Tantrisme, la gazelle correspond à l'élément air, qui est celui du *centre du cœur* (**anâhata-chakra**).

Dans l'iconographie bouddhique, les gazelles évoquent le premier sermon du Bouddha, dans le *Parc aux Gazelles* à Sarnath, près de Bénarès : elles sont généralement représentées agenouillées près du trône, ou de part et d'autre de la Roue de la Loi.

Dans le monde sémite, la gazelle est symbole de beauté. On loue notamment la beauté de ses yeux. *Celles aux yeux de gazelle*, sont les **Hûrî** du Paradis musulman. Dans le *Cantique des Cantiques* on lui compare l'Époux : *Mon bien-aimé est semblable à une gazelle* (2, 8). Se fondant sur une approximation phonétique. Origène en fait le symbole de l'acuité visuelle et, partant, de la vie contemplative (GOVM, JACA, MALA, ORIC). P.G,

2. Dans la tradition mystique chrétienne, la gazelle signifie, en effet, l'acuité du regard et la rapidité. Selon Origène, cet animal tire son nom d'un mot grec qui veut dire *voir*. Sa vue est perçante.

Bernard de Clairvaux et Guillaume de Saint-Thierry utilisent ce thème dans leurs commentaires du *Cantique des Cantiques*. Guillaume de Saint-Thierry dira que la gazelle possède un regard pénétrant, c'est pourquoi l'âme-épouse demande à son Époux d'aiguiser la pointe de ses yeux intérieurs et d'avoir une grande rapidité d'esprit pour comprendre. M.-M.D.

3. De très nombreuses œuvres d'art représentent une gazelle victime d'un fauve, un lion le plus souvent, qui la couvre avant de regorger (*biche\**). La psychanalyse voit volontiers dans ces images l'action autodestructrice de l'inconscient, symbolisé par le fauve, par rapport à l'idéal spirituel, que représente la gazelle. Elle est comme écrasée par le poids de la bestialité ; son clair regard s'assombrit sous le déchaînement de la passion.

## GÉANT

1. Les Géants ont été mis au monde par la Terre (Gaia), pour venger les Titans enfermés par Zeus dans le Tartare. Ce sont des êtres chthoniens, symbolisant la prédominance des forces issues de la terre par leur gigantisme matériel et leur indigence spirituelle. Ils sont la **banalité**

**magnifiée.** Image de la démesure, au profit des instincts corporels et brutaux, comrr<sup>1^</sup> les sauriens des premiers âges, ils renouvellent les batailles des Titans. *Ce sont des êtres énormes, d'une force invincible, d'un aspect effroyable. Ils ont une épaisse chevelure, une barbe hirsute, et leurs jambes sont des corps de serpents* (GRID, 164).

Ils ne peuvent être vaincus, et c'est un des traits les plus remarquables de la mythologie, que sous les coups conjugués d'un dieu et d'un homme. Zeus lui-même a besoin d'Héraclès, avant que celui-ci soit immortalisé, pour abattre Porphyron : le dieu foudroie, le héros achève le géant avec ses flèches. Pour tuer Ephialtès, dont il a crevé l'œil gauche, Apollon a besoin d'Héraclès, qui achève le géant, en lui crevant l'œil droit. Tous les dieux adversaires des Géants, Athéna, Dionysos, Aphrodite, Poséidon, etc., laissent à l'être humain le soin d'exterminer le monstre. On ne saurait exagérer la portée de ce mythe.

Sans vouloir pasticher le titre d'un roman et d'un film célèbres, on peut bien voir ici que *Dieu a besoin des hommes*, dans cette lutte contre la bestialité terrestre, et que l'homme a également besoin de Dieu. L'évolution de la vie vers une spiritualisation croissante est le véritable *combat des géants*. Mais cette évidence implique l'effort propre de l'homme, qui ne doit pas compter sur les seules forces d'en haut pour triompher de tendances involutives et régressives qui sont immanentes en lui. Le mythe des Géants est un **appel à l'héroïsme humain**. Le Géant représente tout ce que l'homme doit vaincre pour libérer et épanouir sa personnalité.

2. Bon nombre de personnages mythologiques celtiques sont aussi des géants, mais en règle générale le gigantisme est une marque, non pas de l'autre monde, mais des Fomiores\* ou **puissances inférieures**. L'un des chefs Fomiores les plus remarquables est ainsi Balor, dont le regard paralyse toute une armée et dont l'équivalent gallois s'appelle, dans le *Mabinogi de Kulhwch et Olwen*, Yspandaden Penkawr *le châtré à tête de géant* (OGAC, 14, 482-483),

### **GÉMEAUX (21 MAI-21 JUIN)**

1. Symbole général de la dualité dans la ressemblance et jusque dans l'identité. C'est l'image de toutes les oppositions intérieures et extérieures, contraires ou complémentaires, relatives ou absolues, qui se résolvent dans une tension créatrice ; la phase des Gémeaux s'achève en débouchant sur **l'épanouissement de l'été**.

2. Troisième signe du Zodiaque, se situant avant le solstice d'été. Signe principal de Mercure, c'est avant tout le symbole double des contacts humains, des transports, des communications, des contingences du milieu dans lequel on vit, de la polarité, même sexuelle. Certains zodiaques représentent ce signe, non par l'image habituelle de deux enfants se tenant la main, mais par un homme et une femme et même, comme dans le zodiaque copte, par deux amants.  
A.V.

3. Après l'intense et le profond, voici le large ; après l'hyper-masculin et l'hyper-féminin, le duo masculin-féminin ; après le Feu et la Terre, l'Air. L'Air dans ce qu'il a de volatil, de léger, de mobile, de rapide. Deux éphèbes enlacés représentent ce signe dit *double*, qui nous introduit dans le monde des contraires polaires : masculin-féminin, ténèbres-lumière, sujet-objet, intérieur-extérieur... C'est en quoi il est en affinité avec Mercure, ce messenger pourvu d'ailes aux pieds et portant en emblème le caducée. Dans le concert zodiacal, la partition du troisième .signe s'assimilerait plutôt à l'égrènement en presto de l'arpège. Ici, nous ne bénéficions plus de la coulée chaude des instincts ; l'esprit intervient dans le jeu de la personnalité qui compose un duo avec la sensibilité. La personnalité ne repose pas d'emblée sur le souffle naturel et la poussée libre de la vie animale. Elle s'élabore, au contraire, à partir d'un mécanisme de défense contre la suprématie de l'affectivité : la vie sensible est tenue en respect, suspectée et raillée, circonscrite à la sphère d'un Moi soucieux de vivre dans la commodité de la libre appartenance à soi. Il en découle un processus de cérébralisation qui donne, entre autres, le goût du jeu, l'agrément de l'exercice des idées et du commerce de l'esprit, l'envol de l'intelligence. L'être vit en somme sur un de doublement **inférieur** : une moitié de lui sent, agit, vit, pendant que l'autre la regarde agir, sentir et vivre ; à la fois acteur et spectateur de soi-même, le spectateur tenant l'acteur sous son regard, narquois ou désabusé. Et cela va de l'être de l'extrême adaptation à celui de l'extrême complexité... (Voir Jumeaux\*).  
A.B.

## GENÊT

Symbole, en certaines régions, du Nord (points cardinaux\*) et de la fonction royale. La fleur de genêt ou d'ajonc pourrait avoir été, dit-on, à l'origine de la fleur de *ifs* héraldique, ou du *rameau d'or* (voir **gui\***), il va sans dire qu'une telle origine botanique ne suffirait pas à en expliquer le symbolisme. Les branches fleuries de genêt étaient utilisées dans les funérailles ; on en couvrait le corps des défunts. P.G.

## GÉNIE

1. Sous divers noms, et dans la plupart des traditions anciennes, un *génie* accompagne tout homme, comme son double, son démon, son ange gardien, son conseiller, son *intuition*, la voix d'une conscience supra-rationnelle. Il symbolise le trait de lumière qui échappe à tout contrôle et qui engendre la conviction la plus intime et la plus forte. Immanent en chaque personne, physique ou morale, le génie symbolise *l'être spirituel* (GRID, 165) (voir **démon\***).

Chaque homme avait son **Genius**, écrit Jean Beaujeu, *dont la nature et la signification exactes sont discutées ; plutôt que la personnification du principe de fécondité (qui gignit = celui qui engendre), il semble que le Guinus ait été plutôt, selon l'expression de G. Dumézil, la personnalité divinisée d'un homme, tel qu'il est venu au monde ; mais il apparaît aussi comme un double du moi et même comme un être distinct qui protège le moi... Plus tard, on a pourvu d'un Génie plus ou moins symbolique les collectivités comme le Sénat, le peuple romain, une cité, une unité de l'armée et même tes dieux qui finirent par avoir chacun le sien.*

Mais il faudra une longue évolution de la conscience pour considérer le ou les *génies*, comme des aspects **de la personnalité** de chaque être humain, avec ses conflits internes de tendances, de pulsions, d'idéal, etc.

2. En Egypte, les *génies* semblent avoir une existence distincte de celle des hommes, tant en ce monde que dans l'au-delà. On distingue les *bons génies*, gardiens des temples et des tombes, *protecteurs d'Osiris* ; et les *génies pervers* : *forces du chaos, êtres hybrides, hommes sans tête, animaux monstrueux... toute une faune mystérieuse... des revenants, incubes, épileptiques, noyés... qui viennent torturer les vivants... et prétendent leur interdire l'accès de l'éternité* (POSD, 122).

3. Dans la tradition des Dogons, huit petits personnages (les Nom- mo) représentent les huit génies, ancêtres des hommes ; ils sont souvent figurés soutenant les sièges, trônes, ou tabourets. Leur corps et leurs membres doivent être souples *comme il convient aux génies de l'eau, par excellence tutélaires, dans des pays de savane sèche*. Ils révèlent aux hommes les règles divines de l'activité humaine. Le mépris de leurs prescriptions provoque de graves troubles et désordres, car ils fixent les types des relations permanentes qui doivent exister entre les êtres et, en particulier, entre les hommes, ils sont considérés comme des **archétypes de l'ordre** social assigné par Dieu. Les personnages de la statuaire africaine sont fréquemment de ces génies : *intermédiaires entre le monde invisible (la divinité suprême en tête, Mère de l'Univers)... ces statuettes\* interviennent aux sacrifices et notamment à la divination* (LAUA, 137, 181, 309).

## GENOU

Les Bambaras appellent le genou le *nœud du bâton de la tête*, et y établissent le siège du pouvoir politique (ZAHB).

Ils rejoignent en cela de nombreuses traditions anciennes qui font du genou *le siège principal de la force du corps... le symbole de l'autorité de l'homme et de sa puissance sociale* (LANS, 6, 1, 26). De là le sens des expressions : plier le genou = faire acte d'humilité ; faire plier les genoux — imposer sa volonté à quelqu'un, voire le tuer ; s'agenouiller devant quelqu'un = faire acte d'*allégeance*, adorer ; dans *les genoux des dieux* = en leur pouvoir ; toucher les genoux = demander protection ; etc. Pline l'Ancien signa l'ait le caractère religieux des genoux, symbole de la puissance.

## GÉOMANCIE

Le terme de *géomancie* — divination par la terre — est tout à fait impropre à désigner la véritable science cosmologique traditionnelle, dont l'actuelle étude des secrets du *vent et de l'eau* (ch. **fong-chouei** ; viêtn. **phong-thuy**) est la survivance.

Héritée de l'époque néolithique, connue des Celtes, de Rome et de Byzance, cette science symbolique était primitivement utilisée en Chine comme **hing-fa**, *an des formes et des situations* (Lionnet). Il s'agissait de la détermination des influences qui permettent à l'homme de vivre en harmonie avec son cadre naturel, et en conséquence en harmonie avec le Ciel. La géomancie sert à déterminer le plan des villes et des fortifications (celles d'Hanoï, tracées par des ingénieurs français, furent modifiées selon les données géomantiques, faute de quoi elles eussent été inefficaces). Elle sert aussi à déterminer l'emplacement et l'orientation des maisons et des tombeaux, voire les règles de la tactique ou de la stratégie. Ce concert heureux d'influences, dont il s'agit de tirer bénéfique, est celui du **yin** et du **yang**, mais il s'exprime moins par les courants aquatiques et aériens que par ceux des énergies vitales qu'on décèle sous la terre à l'aide de la boussole géomantique. Elles prennent les désignations antagonistes de *Dragon bleu* (ou *vert*) et de *Tigre blanc*, qui sont aussi celles des éléments du Grand Œuvre alchimique. Encore les sites ainsi déterminés doivent-ils s'harmoniser avec la disposition des astres dans le ciel, et la réussite de l'opération est-elle également en fonction de la vertu personnelle de l'opérateur. L'esthétique du paysage aménagé est à la fois la conséquence de l'harmonie cosmique et de la vertu de qui est apte à la saisir et à l'interpréter.

Au Cambodge, la *géomancie* se fonde sur la recherche de la position du **nak**, le crocodile\* souterrain — identifié à l'*asura* Bali — dont la fonction est identique à celle du Dragon\* (CHOO, GRAP, HUAV, PORA).  
P, G.

## GÉOMÉTRIE

Les figures géométriques (voir **carré\***, **cercle\***, **cône\***, **croix\***, **pyramide\***, **sphère\***, **spirale\***, **triangle** etc. ; on en compterait plus de 50.000) sont lourdes de signification dans toutes les aires culturelles et tout particulièrement dans les religions aniconiques qui se montrent, par crainte de l'idolâtrie, le plus hostiles aux représentations d'êtres vivants, telles que le judaïsme et l'islam. La célèbre porte de sépulcre de Kefer Yesef, en Palestine, qui se voit aujourd'hui au Musée du Louvre, offre un riche exemple de ce symbolisme géométrique. Elle est esquissée p. 375. Elle permet un excellent exercice de décryptage ; mais notre interprétation ne prétend être ni exhaustive, ni exclusive. D'après M.M. Rutten (*Arts et Styles du Moyen-Orient Ancien*, Paris, 1950, p. 170), la bande verticale qui partage le panneau, avec ses six anneaux\* et les deux boucles triangulaires des extrémités, suggère une ceinture\*, qui est symbole de fécondité. A droite de cette bande, trois motifs sont superposés : en haut, une rosace ; au centre six carrés imbriqués ; en bas, une hélice. La rosace et l'hélice forment un couple : cette rosace est associée à l'Apollon solaire (comme dans le bas-relief de Doueir en Phénicie), tandis que l'hélice signifie l'Artémis lunaire. Entre ces deux formes de cercles\* se trouvent six *carrés\* magiques*. Ce nombre est le signe de la médiation entre le principe et sa manifestation (le monde fut créé en six jours) ; les carrés représentent la création. L'ensemble de ces figures de droite symboliserait donc l'union des deux *régulateurs*, le soleil et la lune, du temps de la vie terrestre, autrement dit, le développement cosmique dans le temps et dans l'espace. A gauche de cette porte sépulcrale, trois autres éléments sont également superposés : en haut, le chandelier\* à neuf branches, qui appartient au mobilier religieux du temple de Jérusalem ; au centre, un motif floral géométrique dans un hexagone\* lui-même inscrit dans un cercle\* : il symbolise à la fois le cycle des révolutions du temps terrestre (le polygone) et la durée infinie (le cercle), l'éternité, l'universalité ; à la base, une sorte de coffre\*, censé renfermer le Livre de la Loi et surmonté d'une conque ou d'une coquille"<sup>1</sup> (une figure semblable a été retrouvée dans la synagogue de Donra-Europos ; elle a pu servir aussi de prototype au mihrab des mosquées) ; le coffre\* renfermant le livre sacré de la révélation, représenté par le carré qui porte un disque en son centre, unit les deux idées du ciel et de la terre. Le triangle à la pointe dirigée vers le haut pourrait signifier, dans la perspective d'une influence néoplatonicienne, la remontée de la création, à travers les révolutions du temps et par la grâce de la loi, vers son créateur céleste. Les deux triangles inversés de la ceinture aux six anneaux prendraient alors le sens de la

puissance créatrice qui féconde l'univers, et de l'ascension du créé vers l'éternel marquant ainsi un double mouvement, descendant et ascendant.

En Côte d'Ivoire, la célèbre porte royale aux deux éléphants des Baoulé est riche également de symboles géométriques ; en particulier, le triangle y est signe de la triade divine ; le losange, signe de la féminité (LAUA, 310).

## GERBE

1. Symbole de la moisson, de l'abondance, de la prospérité. Des rites célèbrent la première ou la dernière gerbe, tombée sous les coups de la faux : elle est *saturée de force sacrée*. Toute l'énergie de la végétation *réside dans cette gerbe, de même qu'elle est concentrée dans les quelques épis qu'on évite de faucher* (ELIT, 285). Mais cette force est elle-même ambivalente. Elle peut devenir nocive, si quelques grains, ou la gerbe entière, n'ont pas été jetés sur le champ du voisin ou donnés en offrande. Propice, elle apporte avec une nourriture assurée, la bénédiction céleste, la protection contre tous les maux, le bonheur et, parfois, un don de prophétie.

2. En tant qu'elle est liée, tiges rassemblées, faisceaux, groupe de semblables, elle symbolise la réduction du multiple à l'un, l'intégration des éléments dans un tout, la puissance qui résulte de l'union, la concorde sociale. Elle peut, en sens inverse, signifier comme le nœud\* une entrave au libre développement individuel.

3. Les gerbes de fleurs, les gerbes d'eau des fontaines et des cascades, les gerbes d'étincelles des feux d'artifice symbolisent la profusion joyeuse de la vie, son éclatement en mille splendeurs et en mille germes, la prodigalité de ses dons éphémères et une sorte d'offrande perpétuelle.

4. Dans toute l'Afrique du nord, la moisson du dernier carré d'un champ, la coupe de la dernière gerbe prennent l'aspect d'épisodes d'une mise à mort rituelle, assurant le départ des âmes qui ont donné la fécondité. Jean Servier décrit ces rites agraires, et en particulier regorgement sacrificiel de la gerbe. La dernière gerbe, qui est conservée jusqu'à l'année suivante, n'est jamais brûlée, parce que jamais il ne faut mettre un terme par le feu à l'humide fécondité des gens de Dessous Terre (SERP, 226, 230 s.).

## GINSENG

Le **ginseng** est la drogue la plus fameuse de la pharmacopée extrême-orientale. Sa valeur se réfère à une double propriété : la forme *humaine* de sa racine, qui n'est pas sans rappeler celle de la mandragore ; son pouvoir thérapeutique *équilibrant* : c'est pourquoi son effet sur l'organisme est comparé à l'activité céleste, ou royale. Le **ginseng** est néanmoins surtout une *nourriture du yang* et en conséquence un symbole de virilité et d'immortalité. Il est *herbe divine*, mais aussi *racine de vie* (BEAM, THAS). P.G.

## GLAIVE

1. L'épée\* transperce comme la flèche\* : elles sont des armes de pénétration. Le glaive tranche : il est une arme de décision ; l'instrument de la vérité agissante. Dans la perspective éthico-bio- logique de Paul Diel, il est le *symbole de la force lucide de l'Esprit qui ose trancher le vif du problème : l'aveuglement vaniteux et ses fausses valorisations contradictoires et ambivalentes* (ores, 98).

Le glaive semble parfois le seul moyen de résoudre un problème et d'atteindre un but. Mais il peut être une arme illusoire : c'est l'aspect nocturne du symbole. Le problème tranché, mais non résolu, ne tarde pas à renaître. Le char du roi Gordias portait un nœud si compliqué que nul ne pouvait le défaire ; un oracle avait promis l'empire d'Asie à quiconque y parviendrait : d'un coup de glaive, Alexandre trancha le nœud. Il devint maître d'une partie de l'Asie ; mais il la perdit aussitôt. Trancher n'est pas résoudre ; c'est l'exemple des solutions apparentes et éphémères. La volonté d'un résultat immédiat l'emporte sur la sagesse, qui recherche un résultat durable.

2. Dans les représentations japonaises, Monju trône sur le dos d'un lion, un glaive à la main ; le glaive se trouve dans les images de Fudômyôdô. Il symbolise la **sagesse** qui tranche les

obstacles à l'Eveil spirituel, la destruction des passions, des rêveries, des désirs : le lion maîtrisé.

3. Avec sa lame et sa garde, qui s'ajustent en forme de croix\*, le glaive est aussi un symbole de conjonction. L'instrument tranchant devient une cause de cohérence interne et d'union féconde, par une de ces contradictions apparentes, mais trompeuses, qui caractérisent tant de symboles.

Le glaive est le symbole de la **puissance** qui est capable de donner et d'ôter la vie.

Le glaive symbolise la **force solaire**. Il possède aussi un sens phallique. Un symbole phallique\* n'est pas forcément sexuel, il indique une énergie génératrice. La coutume antique associait à ce terme le *Marja* créateur, *extraordinairement efficace* selon une expression de Lehmann, que rapporte Jung. On retrouve ce *Mana* dans le taureau, l'âne, l'éclair, etc. Quand Yahvé chasse Adam et Eve de l'Eden, il place à l'Orient du jardin des chérubins dont les glaives tournoyants comme des flammes gardaient le chemin de l'arbre de vie (*Genèse*, 3, 24). La terre bienheureuse devint la terre interdite. Le glaive tournoyant faisait surgir des éclairs semblables à ceux de la foudre ; il rejetait les profanes du lieu sacré. La flamme du glaive\* traçait une ceinture, telle une muraille de feu.

4. Le Christ de *l'Apocalypse*, au visage brillant comme le soleil (*Apoc.* 1, 16), tient dans sa bouche un glaive à deux tranchants. Il est le symbole du feu purificateur et de la vérité illuminante comme l'éclair. On le voit dans nombre d'églises et de miniatures, au portail de Bourges, par exemple. Il est parfois accompagné de saint Jean et des sept chandeliers. Les miniatures du *Commentaire de Beatus* devaient exercer à cet égard une influence étendue dans l'Aquitaine et sur la rive Nord de la Loire. Dans la miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Berlin, le Christ est vêtu d'une robe longue. Il porte une ceinture d'or ; un glaive aigu sort de sa bouche. Il est entouré de sept chandeliers\* d'or : quatre à sa droite et trois à sa gauche. Sept étoiles s'échappent de sa main droite. Un homme, saint Jean, est à ses pieds, illustrant le texte de *l'Apocalypse* (1, 17) : *Quand je le vis, je tombai à ses pieds comme mort, et il posa sur moi sa main droite en disant : Ne crains point ; je suis le Premier et le Dernier et le Vivant* (DAVS, 218).  
M.-M.D.

Le glaive a tranché les limites du temps, entre les commencements et les derniers jours, comme les limites entre le temps et l'éternité. Il prend enfin valeur de symbole **eschatologique**.

5. Le glaive de Nûada, roi des Tûatha Dé Dânnann, fait partie des quatre talismans que ces derniers ont apporté des quatre îles mystérieuses du nord du monde d'où ils sont venus en Irlande. Personne ne peut résister à quiconque le tient en main. L'Irlande chrétienne en a fait le *glaive de lumière*, symbolisant **la foi** catholique (OGAC, 12, 353 ; CELT, 441-442).

## GLOBE

(Voir Calebasse, **Œuf**, Sphère)

Dans les évocations du pouvoir, rois, empereurs, pontifes, dieux, le globe porté dans une de leurs mains représente le domaine ou le territoire sur lequel s'étend l'autorité du souverain et le caractère *totalitaire* de cette autorité. Sa forme sphérique peut revêtir en effet une double signification : la totalité géographique de l'univers et la totalité juridique d'un pouvoir absolu. C'est en cette dernière acception seulement qu'il convient d'interpréter le globe, quand il désigne le territoire limité sur lequel s'exerce le pouvoir d'un personnage : ce pouvoir, lui, est illimité ; et c'est ce que le globe signifie.

## GLOUTON (T'AO-T'IE)

1. Ce mot désigne, notamment chez *Granet*, le symbole chinois appelé **t'ao-t'ie**. Nous l'appliquerons également aux représentations de signification voisine que l'Inde et les pays hindouisés désignent sous le nom de **kâla-mukha** ou **kirtimukha**. Il s'agit dans l'un et l'autre cas de monstres\* à l'aspect terrible, souvent — mais non toujours — dépourvus de mâchoire **inférieure**. Peut-être ont-ils été des dépouilles animales revêtant les chamans ? Le **t'ao-t'ie** orne les bronzes de l'époque Chang, mais figurait déjà, dit-on, sur les chaudrons\* des **Hia**. C'est l'une des quatre influences néfastes bannies par Chouen aux quatre **Orients**. Le **t'ao-t'ie** était

un monstre anthropophage, tenant du **hibou** et du bélier\*, mais représenté peut-être aussi parfois sous la forme d'un double dragon\* stylisé.

**Le kâla** est à la fois lion et monstre marin ; c'est **Rahu**, le démon de l'éclipsé\*, qui dévore le soleil. **Kâla**, c'est le Temps qui dévore la vie ; c'est une désignation de **Yama**, le souverain des morts qui, sous sa forme tibétaine de **Shinje**, paraît dévorer le contenu vivant de la Roue de **l'Existence**. Toutefois, si **Yama est Mrityu** (la mort), il est aussi d'origine solaire et le créateur des vivants. Le kâla-makara javanais a lui-même un caractère solaire et le **t'ao-t'ie** est parfois figuré sur les miroirs\*, qui sont des soleils.

2. On voit que le *glouton* est à la fois destruction et création, mort et vie, d'où le symbolisme possible des deux dragons affrontés. Si le **kâla dévore**, il produit aussi des guirlandes de feuillage, des **makara\*** et, à Angkor, des **nâga\***. C'est pourquoi la gueule du monstre demeure ouverte, pourquoi la caille peut être *délivrée* de la gueule du loup. Le mouvement de va-et-vient cosmique doit pouvoir s'effectuer dans les deux sens, sous peine d'être définitivement interrompu. Il est significatif **que** le **t'ao-t'ie**, comme le **kâla-mukha**, soit le plus souvent représenté au linteau des portes. Si la porte peut être celle de la mort, elle est aussi celle de la délivrance : la *mort* n'est pas destruction, mais transformation ; la vie, émanée du Principe, fait retour au Principe. L'avalement de la caille n'est pas sa destruction, mais son entrée dans la *caverne\**, qui est l'antichambre du Ciel. **Le kâla-mukha**, c'est **le rythme universel de la manifestation, à la fois généreuse et redoutable**, tour à tour flux et reflux, expansion et réintégration, **kalpa et pralaya**. La *face de Gloire* est la face du soleil, par où s'effectue la *sortie du cosmos* ; c'est aussi la **Face** de Dieu, irréelle et véritable, voilée et révélée, le *jeu* éternel et terrible de l'illusion cosmique (BURA, CHRC, COOS, CORA, COMD, DANA, SWAC). P.G.

## GOBELET

Le gobelet se confond avec la coupe\* dont il rejoint le symbolisme général. **Dans** un des récits les plus profondément christianisés de la littérature irlandaise, **l'Altrom Tighe Da Medar**, *la nourriture de la maison des deux gobelets*, il est dit que les dieux Manannan et Oengus ont ramené des Indes, terre **de** justice, deux vaches sacrées, et rapporté en même temps deux gobelets destinés à en boire le lait. Cette boisson sert pendant un mois de nourriture exclusive à une jeune fille, **Eithne** (qui n'est autre qu'une allégorie de l'Irlande) ; ayant été humiliée par un des habitants du **sid**, elle ne pouvait plus, avant sa conversion au christianisme, accepter de consommer la nourriture des dieux du paganisme (ZEIP, 18, 189-229). L.G.

Le symbolisme du gobelet est lié à celui du liquide qu'il contient. Dans le récit irlandais, le lait est la nourriture sacrée, qui découle de l'origine de toute vie, puisque telle est la vache dans la conception védique et hindoue dont le récit s'inspire. Si Eithne humiliée ne boit plus que de ce breuvage divin, c'est qu'elle s'est vouée à une vie principalement spirituelle : c'est son âme qu'elle nourrit. Cet épisode symbolise une sublimation du désir. Avec toutes les transpositions de rigueur, on peut interpréter dans le même sens la communion au Sang du Christ contenu dans le calice. Le gobelet symboliserait par lui-même la médiation de la matière dans cette ascension spirituelle de l'homme.

## GOLEM

1. Le golem, dans la légende judéo-kabbalistique, signifie une sorte d'homme-robot. Le Golem est l'homme créé par des moyens magiques ou artificiels, en concurrence avec la création d'Adam par Dieu. Cette création du Golem s'effectue par imitation de l'acte créateur divin et peut se présenter en conflit avec lui. Le Golem est muet, les hommes étant incapables de lui donner la parole.

2. Dans la littérature juive et allemande du XIX<sup>e</sup> siècle, note G.G. Scholem, beaucoup d'auteurs romantiques ont vu dans le Golem *un symbole des conflits et des combats qui leur tenaient à cœur*.

3. Dans le roman fantastique de Gustave Meyrink, le Golem apparaît comme *une image symbolique du chemin vers la rédemption*.

Procédant de conceptions hindoues autant que de traditions juives, cette figure représenterait *l'âme collective matérialisée du Ghetto, avec tous les côtés sombres du fantomatique, en partie un sosie du héros, un artiste qui combat pour sa rédemption pour lui-même et qui purifie messianiquement le Golem, son propre moi non racheté.*

4. A une certaine phase de sa formation, avant d'avoir reçu le souffle de Dieu et la parole, Adam ne serait que Golem sans forme. Dans un Midrasch des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, Adam est décrit non seulement comme Golem, mais comme Golem de grandeur et de force cosmiques à qui Dieu a montré, dans son état sans vie et sans parole, toutes les générations futures et jusqu'à la fin des temps. La réunion de ces deux motifs, entre lesquels il existe une tension manifeste, sinon une contradiction, fait l'étrangeté même du Golem. L'histoire de la création se serait ainsi déroulée devant les yeux d'un être sans discernement ni raison (SCHS, 181—216 ; les divers développements de l'idée de Golem).

5. Cet être légendaire de la Kabbale a été imaginé de nombreuses façons. *Le magicien qui voulait créer un golem pétrissait avec de l'argile rouge\* — à l'imitation du Dieu de la Genèse quand il fit Adam — une statue humaine à peu près de la taille d'un enfant de dix ans, puis il écrivait sur son front le mot hébreu signifiant vie. Aussitôt le golem devenait doué de respiration, de mouvement et de parole, semblable en tout à un être humain. C'était un esclave docile pour le magicien qui pouvait lui commander les travaux les plus durs, sans crainte de le fatiguer (LERM, 42). Par malheur, ces créatures artificielles croissaient très vite et atteignaient la taille de géants. Le magicien écrivait alors sur leur front le mot hébreu signifiant mort et le géant s'écroulait aussitôt en une masse d'argile inerte. Mais cette masse écrasait parfois sous son poids le magicien imprudent. Si le géant gardait le mot vie, sa puissance pouvait provoquer les pires catastrophes, car elle n'était capable par elle-même que de mauvaises actions. Mais elle pouvait être dirigée par un kabbaliste vers le bien, autant que vers le mal. Un golem était parfois substitué, homme ou femme, à une personne réelle ; ou bien il recevait la forme d'un animal, lion, tigre, serpent... Le golem symbolise la création de l'homme, qui veut imiter Dieu en créant un être à son image, mais qui n'en fait qu'un être sans liberté, enclin au mal, esclave de ses passions. La vraie vie humaine ne procède que de Dieu. Dans un sens plus intériorisé, le golem n'est qu'une image de son créateur même, l'image d'une de ses passions qui grandit et risque de l'écraser. Il signifie enfin qu'une création peut dépasser son auteur, que l'homme n'est qu'un apprenti sorcier et que, si Méphistophélès a raison, le premier acte est libre en nous ; nous sommes esclaves du second.*

## GORGONES

Trois sœurs, trois monstres de l'Extrême-Occident, la tête auréolée de serpents en colère, des défenses de sanglier saillant des lèvres, des mains de bronze, des ailes d'or : Méduse, Euryale, Sthéno. Elles symbolisent *l'ennemi à combattre. Les déformations monstrueuses de la psyché sont dues aux forces perverses des trois pulsions : sociabilité, sexualité, spiritualité.* Euryale serait la perversion sexuelle, Sthéno la perversion sociale, Méduse symboliserait la principale de ces pulsions : la pulsion spirituelle et évolutive, mais pervertie en *stagnation vaniteuse*. On ne peut combattre *la culpabilité issue de l'exaltation vaniteuse des désirs* qu'en s'efforçant de réaliser *la juste mesure, l'harmonie* ; c'est ce que symbolise, lorsque les Gorgones ou les Erinnyes\* poursuivent quelqu'un, l'entrée dans le temple d'Apollon, dieu de l'harmonie, comme dans un refuge.

Qui voyait la tête de la Méduse en restait pétrifié. N'est-ce pas parce qu'elle reflétait l'image d'une culpabilité personnelle ? Mais la reconnaissance de la faute, dans une juste connaissance de soi, peut elle-même se pervertir en exaspération malade, en conscience scrupuleuse et paralysante, Paul Diel observe profondément : *L'aveu peut être — il est presque toujours — une forme spécifique de l'exaltation Imaginative : un regret exagéré. L'exagération de la culpabilité inhibe l'effort réparateur. Elle ne sert au coupable qu'à se refléter vaniteusement dans la complexité, imaginée unique et de profondeur exceptionnelle, de sa vie subconsciente... Il ne suffit pas de découvrir la culpabilité : il faut en supporter la vue de manière objective, pas plus exaltée qu'inhibée (sans l'exagérer ni la minimiser). L'aveu lui-même doit être exempt d'excès de vanité et de Culpabilité... Méduse symbolise l'image déformée de soi... qui pétrifie d'horreur, au Heu d'éclairer justement (DIES, 93-97).*

## GOURDE

Chez les Bambaras, symbole de l'œuf cosmique, de la gestation, de la matrice féminine, où s'élabore la vie manifestée. Les Bambaras appellent le cordon ombilical *la corde de la gourde* de l'enfant (ZAHB).  
A.G.

## GOVERNAIL

Symbole de responsabilité, ainsi que la barre. A ce titre, il signifie l'autorité suprême et la prudence. 11 se trouve sur des médailles, des colonnes commémoratives, des blasons.

## GRAAL

1. Dans la littérature et l'iconographie chevaleresques, *le Graal... est proprement un objet surnaturel, dont voici les vertus principales : il nourrit (don de vie) ; il éclaire (illumination spirituelle) ; il rend invincible.* (Julius Evola, dans BOUM, 53). Hormis d'innombrables explications plus ou moins délirantes, le Graal a donné lieu à des interprétations diverses, correspondant aux niveaux de réalité auxquels se plaçait le commentateur.

Albert Béguin en a résumé l'essentiel : *Le Graal représente à la fois, et substantiellement, le Christ mort pour les hommes, le vase de la Sainte Cène (c'est-à-dire la grâce divine accordée par le Christ à ses disciples), et enfin le calice de la messe, contenant le sang réel du Sauveur. La table, sur laquelle repose le vase est donc, selon ces trois plans, la pierre du Saint-Sépulcre, la table des Douze Apôtres, et enfin l'autel où se célèbre le sacrifice quotidien. Ces trois réalités, la Crucifixion, la Cène, l'Eucharistie, sont inséparables et la cérémonie du Graal est leur révélation, donnant dans la communion la connaissance de la personne du Christ et la participation à son Sacrifice Salvateur* (BEGG, 18).

2. Mais la Quête du Saint Graal exige des conditions de vie intérieure rarement réunies. Les activités extérieures empêchent la contemplation qui serait nécessaire et détournent le désir. Il est tout près et on ne le voit pas. C'est le drame de l'aveuglement devant les réalités spirituelles, d'autant plus intense qu'on croit plus sincèrement les rechercher. Mais on est plus attentif aux conditions matérielles de la recherche qu'à ses conditions spirituelles. La Quête du Graal inaccessible symbolise l'aventure spirituelle et l'exigence d'intériorité, qui seule peut ouvrir la porte de la Jérusalem céleste où resplendit le divin calice. La perfection humaine se conquiert, non pas à coup de lance comme un trésor matériel, mais par une transformation radicale de l'esprit et du cœur. Il faut aller plus loin que Lancelot, plus loin que Perceval, pour atteindre à la transparence de Galaad, *vivante image de Jésus-Christ*.

3. Le Saint Graal de la littérature médiévale européenne est l'héritier, sinon le continuateur, de deux talismans de la religion celtique préchrétienne : le chaudron\* du Dagda et la coupe\* de souveraineté. Une des images préchrétiennes qui en est la meilleure préfiguration est la lance\* magique et dangereuse, projetant des étincelles et tuant d'elle-même, si on ne la maintient pas constamment dans un chaudron rempli de sang. La lance a été assimilée à celle du soldat romain blessant le Christ. D'un autre côté, le Graal chrétien est aussi un symbole de souveraineté et de perfection, un objet de quête qui n'est pas à la portée du premier venu. A l'état préchrétien, il semble contenir et résumer tous les aspects de la tradition celtique (MARG, OGAC, 18,156-157).

4. Pour l'analyse jungienne, le Graal symbolise la plénitude intérieure que les hommes ont toujours recherchée (JUNS, 215).

## GRAIN

Le grain qui meurt et se multiplie est le symbole des vicissitudes de la végétation. Il se trouve souvent mentionné dans les Hymnes homériques. Son symbolisme s'élève cependant au-dessus des rythmes de la végétation pour signifier l'alternance de la vie et de la mort, de la vie dans le monde souterrain et de la vie à la lumière, du non manifesté à la manifestation. *Si le grain ne meurt...* Les rites d'initiation, notamment dans les mystères d'Eleusis, ont pour but de délivrer de cette alternance et de fixer l'âme dans la lumière (voir blé\*).

## GRAISSE

Des morceaux de graisse animale sont utilisés dans de nombreuses cérémonies des Indiens d'Amérique du Nord, comme symbole d'abondance. (ALEC, FLEH).

En Afrique noire les huiles — de karité en zone soudanaise, de palme en zone équatoriale — jouent un rôle analogue, dans les sacrifices, comme dans tous les rites entourant la grossesse et la naissance. Ainsi, en pays bantou, les jeunes mariées s'oignent le corps d'huile de palme pour favoriser leur fécondation. Le symbolisme des matières grasses, associées à la richesse, rejoint ici celui de la couleur rouge.

Dans l'Inde védique puis en Asie centrale c'est le beurre\* qui, dans tous les rites de la vie, intervient comme support du même complexe symbolique.

*Bois le beurre, (O Vishnu), toi qui as pour matrice le beurre...  
Elles jaillissent de l'océan spirituel,  
ces coulées de Beurre cent fois encloses,  
invisibles à l'ennemi. Je les considère :  
la verge d'or (le xoma) est en leur milieu.  
Comme des rivières les coulées confluent,  
clarifiées en dedans par le cœur et par l'âme.  
Ces ondes de Beurre se répandent,  
fuyant comme des gazelles devant le chasseur  
fuyant comme des gazelles devant le chasseur...  
Conduisez aux Dieux notre -sacrifice que voici !  
les coulées de Beurre se clarifient délicieusement.  
Sur la puissance, sur ta vitalité est assis l'univers,  
au-dedans de la mer, au-dedans de l'esprit.*

(Rig Véda, 4, 58, VEDV, 251).

Chez les Yakoutes comme chez les Bouriates, au troisième jour suivant une naissance, on jette du beurre dans un feu spécialement allumé dans la yourte de l'accouchée (HARA, 126). Chez les Torgoutes, la fiancée, pénétrant dans la demeure de son mari, fait trois révérences devant le feu du foyer et lui offre de la graisse ou du beurre ; chez les Téléoutes ce sont les compagnons de l'accordée qui versent sur le foyer du fiancé assez de beurre pour que la flamme monte jusqu'au trou à fumée ; le même rite est observé, à chaque nouvelle lune. Chez les Tatars de l'Altaï, les parents du fiancé placent de la graisse de cheval sur le foyer pendant que l'on dénoue les tresses de l'épousée (HARA, 166).

La graisse animale, symbole de richesse et d'abondance, matière essentiellement précieuse pour des peuples de chasseurs, constitue la matérialisation des pouvoirs particuliers d'un animal. Ainsi, certaines tribus de Nouvelle-Guinée expliquent le pouvoir surnaturel des sorciers qui se transportent par la voie des airs d'un endroit à un autre par le fait que le sorcier mange au préalable *la graisse d'un oiseau qui vole bien. La graisse qu'il a avalée a pour objet de transférer au corps du sorcier la faculté de voler que possède, l'oiseau* (Wirz, Die Marind-anim von hollandisch Süd-Neu-Guinea, cité par LEVM p. 232). A, G.

## GREFFE

La greffe, comme modification de *fécondation* artificielle des espèces végétales, a de tout temps revêtu, au Proche-Orient, un aspect rituel et symbolique. La greffe n'est efficace que si elle correspond à une conjonction déterminée du soleil et de la lune. Elle est liée à l'activité sexuelle du greffeur. D'une façon générale, elle a une signification sexuelle. Elle désigne une intervention dans l'ordre de la génération. Elle constitue, dans certains cas, au moins, une union **sexuelle contre** nature : aussi la consommation de fruits greffés a-t-elle pu être proscrite chez les Hébreux. Tout le problème du greffage est lié au pouvoir — et au droit — pour l'homme de contribuer à modifier le règne végétal, aux modalités et aux limites de l'exercice de ce pouvoir et de ce droit (EPEM). P.G.

## GRENADE

1. Le symbolisme de la grenade relève de celui, plus général, des fruits à nombreux pépins (cédrat\*, courge\*, orange\*). C'est un symbole de fécondité, de postérité nombreuse : dans la Grèce antique, elle est un attribut d'Héra et d'Aphrodite ; et, à Rome, la coiffure des mariées est faite de branches de grenadier. En Asie, l'image de la grenade ouverte sert à l'expression des souhaits. D'après une légende d'une image populaire vietnamienne : *la grenade s'ouvre et laisse venir cent enfants* (DURV). De même au Gabon, ce fruit symbolise la fécondité maternelle. En Inde, les femmes boiraient du jus de grenade pour lutter contre la stérilité.

La mystique chrétienne transpose ce symbolisme de la fécondité au plan spirituel. C'est ainsi que saint Jean de la Croix fait des pépins de la grenade le symbole des **perfections divines** dans leurs *effets innombrables* ; à quoi il ajoute la rondeur du fruit comme expression de l'éternité divine, et la suavité du jus comme celle de la jouissance de l'âme aimante et connaissante. En quoi, la grenade représente finalement *les plus hauts mystères de Dieu, ses plus profonds jugements et ses plus sublimes grandeurs. (Cantique spirituel)* (DURV). Les Pères de l'Eglise ont aussi voulu voir dans la grenade un symbole de l'Eglise elle-même. *De même que la grenade contient sous une écorce unique un grand nombre de grains, de même l'Eglise unit dans une seule croyance des peuples divers* (TERS, 204).

2. Le pépin de grenade aurait dans la Grèce ancienne une signification en rapport avec la faute. Perséphone raconte à sa mère comment elle fut séduite malgré elle : *il m'a mis sournoisement dans la main un aliment doux et sucré — un pépin de grenade — ci malgré moi, de force, il m'a contrainte à le manger.* (Hymne homérique à Déméter). Le pépin de grenade vouant aux enfers est un symbole des douceurs maléfiques. Ainsi Perséphone, pour l'avoir mangé, passera un tiers de l'année *dans l'obscurité brumeuse et les deux autres auprès des Immortels*. Dans le contexte du mythe, le pépin de grenade pourrait signifier que Perséphone a succombé à la séduction et mérite ainsi le châtement d'un tiers de sa vie passé aux Enfers. D'autre part, en goûtant au pépin de grenade, elle avait rompu le jeûne, qui était la loi des Enfers. Quiconque y prenait une nourriture ne pouvait rejoindre le séjour des vivants. Ce fut par une faveur spéciale de Zeus qu'elle partagea son existence entre les deux domaines.

Si les prêtres de Déméter, à Eleusis, les hiérophantes, *étaient couronnés de branches de grenadier pendant les grands Mystères*, la grenade elle-même, ce fruit sacré qui avait perdu Perséphone, était rigoureusement interdite aux initiés, parce que, *symbole de fécondité, elle porte en elle la faculté de faire descendre les âmes dans la chair* (SERP, 119, 144). Le pépin de grenade qu'avait absorbé la fille de Déméter l'avait vouée aux Enfers et, par une contradiction du symbole, condamnée à la stérilité. La loi permanente des Enfers prévalait sur l'éphémère plaisir d'avoir goûté à la grenade.

3. Dans la poésie galante persane, la grenade évoque le sein : *ses joues sont comme la fleur du grenadier, et ses lèvres comme le sirop de grenades ; de sa poitrine d'argent poussent deux grenades* (Firdousi, cité par HUAS, 77). Une devinette populaire turque citée par Sabahaltin Eyuboglu (Siirle Fransizca, Istanbul 1964) parle de la fiancée comme *d'une rose pas sentie, une grenade pas ouverte*.

## GRENOUILLE

1. La grenouille est utilisée en diverses acceptions symboliques, dont la principale est en rapport avec son élément naturel : l'eau. Dans la Chine ancienne — aujourd'hui encore au Cambodge — les grenouilles sont utilisées, ou imitées, pour obtenir la pluie. Des grenouilles étaient figurées sur les tambours\* de bronze, parce qu'ils rappellent le tonnerre\* et appellent la pluie\*. La grenouille — elle se distingue parfois assez mal du crapaud — est un animal lunaire, qui correspond à l'eau, à l'élément **yin**. Aux équinoxes, la caille, oiseau du feu (**yang**) est censée se transformer en grenouille, animal aquatique (yin), puis redevenir caille, selon le rythme fondamental de la nature. Mais — et les différents points de vue ne sont pas sans rapport — la *Grande Grenouille (maha-mandûka)* est aussi en Inde le support de l'univers et le symbole de la matière obscure, indifférenciée. C'est pourquoi le nom de *grenouille* est parfois donné au **mandala\*** à 64 cases, **mandala** dont on dit qu'il est le corps d'un **asura** vaincu.

En Occident même, la grenouille a été considérée comme un symbole de résurrection, en raison de ses métamorphoses. Pour les montagnards du Sud-Vietnam, elle est, au même titre

que l'araignée, une forme de l'âme en voyage, tandis que dort le corps : la maltraiter, c'est risquer d'attenter à la vie du sujet.

Elie l'Ecdicos fait des grenouilles les symboles des pensées fragmentaires et dispersées qui *tiraillent* les méditants encore attachés aux soucis matériels du monde. Ce point de vue trouve un écho dans celui des Vietnamiens modernes qui retiennent surtout l'inlassable et stupide coassement de l'animal : ils en ont fait, en de multiples images, le symbole de l'enseignement ânonnant et routinier (BURE, DAMS, DURV, PHIL, PORA). P.G.

2. Dans la poésie védique, les grenouilles sont présentées comme l'incarnation de la terre fécondée par les premières pluies de printemps ; leur chœur s'élève alors pour remercier le ciel des promesses de fruits et de richesses qu'il a faites à la terre. On parle de leur ivresse, on les qualifie de *brahmanes du soma, d'officiantes qui suent à chauffer la cuve*. Elles sont les chantres, les prêtres de la terre-mère, et l'hymne aux grenouilles du Rig Veda se termine ainsi :

*Plaise aux grenouilles, lors du multiple pressurage  
nous gratifiant de vaches par centaines,  
de prolonger le temps de notre vie !*

La terre est muette et aride pendant les mois d'hiver et de sécheresse ; le chant soudain des grenouilles, c'est la manifestation du renouveau accompli, le signal du réveil annuel de la nature.

3. La grenouille a l'habitude d'aspirer. Au Japon, l'on croit ainsi que la grenouille attire le bonheur. On dit aussi que la grenouille retourne toujours à son point de départ, même si on l'éloigné. Le mot japonais *kaeru* signifie aussi retourner. Elle est devenue une sorte de protecteur des voyageurs. Certaines personnes portent en guise d'amulette l'image d'une grenouille appelée *la grenouille remplaçante*, c'est-à-dire que cette grenouille se substitue à l'homme qui est son propriétaire, s'il survient un sinistre quelconque. La poésie suivante, la plus connue peut-être au Japon, résume ce symbolisme :

*Le vieil étang !  
Une grenouille y plonge :  
Ah ! Quel clapotis /...* (Bashô, 1644-1694).

4. Dans l'ogdoade, *le groupe des huit égyptien*, qui comprend les quatre couples de forces élémentaires précédant la création organisée du monde, figurent des grenouilles avec des serpents : *forces obscures d'un monde encore inorganique... créatures spontanées des eaux primordiales* (POSD, 196).

## GRIFFON

1. Oiseau fabuleux à bec et à aile d'aigle, au corps de lion. Le griffon de l'emblématique médiévale participera du symbolisme du lion\* et de l'aigle\*, ce qui paraît être un redoublement de sa nature solaire;



GRIFFON. - Suaire en soie de Saint-Siviard (cathédrale de Sens).

En réalité, il participe aussi de la terre et du ciel, ce qui en fait un symbole des deux natures — humaine et divine — du Christ. Il évoque également la double qualité divine de force et de sagesse.

Si l'on compare la symbolique propre à l'aigle avec celle du lion, on peut dire que le griffon relie la puissance terrestre du lion à l'énergie céleste de l'aigle. Il s'inscrit ainsi dans la symbolique générale des forces du salut.

2. Le griffon semble avoir été pour les Hébreux le symbole de la Perse — qui a fait un large usage de cette figure — et en conséquence de la doctrine qui la caractérise : la science des Mages.

Il est également figuré sur la balustrade d'un **stupa** de Sanchi où il figure **l'Adrishta**, *l'invisible*. Le double symbolisme solaire lion-oiseau y est particulièrement affirmé, mais demeure néanmoins proche de celui du lion et de la lionne, montures et symboles de la **shakti** (BURA, DEVA, KRAA).

3. Cependant le griffon est interprété dans un sens défavorable suivant une tradition chrétienne, peut-être plus tardive que la précédente... *sa nature hybride lui enlève la franchise et la noblesse de l'un et de l'autre (l'aigle et le lion)... Il représente plutôt la force cruelle. En symbolique chrétienne, il est l'image du démon, à tel point que, pour les écrivains sacrés, l'expression **hestisequi** est synonyme de Satan. Mais dans le domaine civil, il désigne la force majeure, le péril imminent* (E. Gevaert, *l'Héraldique*, dans DROD, 90).

4. Chez les Grecs, les griffons sont assimilés aux monstres\* gardiens de trésor : ce sont eux qui gardent les trésors au pays des Hyperboréens ; ils surveillent le cratère de Dionysos rempli de vin ; ils s'opposent aux chercheurs d'or dans les montagnes. Ils servent de monture à Apollon. Ils symbolisent la force et la vigilance, mais aussi l'obstacle à franchir pour arriver au trésor.

## GRILLON

Le grillon qui dépose ses œufs dans la terre, y vit sous forme de larve, puis en sort pour se métamorphoser en imago, était pour les Chinois le triple symbole de la vie, de la mort et de la résurrection. Sa présence au foyer était considérée comme une promesse de bonheur et cela se retrouve dans les civilisations méditerranéennes. Mais l'originalité des Chinois reste marquée dans le fait qu'ils ont spécialement élevé des grillons chanteurs, les ont gardés près d'eux dans de petites cages d'or ou des boîtes plus simples et sont même allés jusqu'à organiser des combats de grillons (BEUA, 89 s.).

## GRIS

1. La couleur grise, faite en égales parties de noir et de blanc, désignerait dans la symbolique chrétienne, selon F. Portai (PORS, 305) la résurrection des morts. Les artistes du Moyen Age, ajoute cet auteur, donnent au Christ un manteau gris, lorsqu'il préside au jugement dernier.  
A.G.

2. C'est la couleur de la cendre et du brouillard. Les Hébreux se couvraient de cendre pour exprimer une intense douleur. Chez nous, ce gris-cendre est une couleur de demi-deuil. La grisaille de certains temps brumeux donne une impression de tristesse, de mélancolie, d'ennui. C'est ce que l'on appelle un *temps gris* et nous disons *faire grise mine* pour désigner un air rébarbatif.

Quant aux rêves qui apparaissent dans une sorte de brume grisâtre, ils se situent dans des couches reculées de l'**Inconscient**, qui demandent à être éclairées et clarifiées par la prise de conscience. De là, l'expression *se griser* pour être à moitié ivre, c'est-à-dire dans l'état d'obscurcissement de la semi-conscience.  
J.R.

3. Dans la génétique des couleurs, c'est, semble-t-il, le gris\* qui est perçu en premier lieu et c'est le gris qui reste pour l'homme, au centre de sa sphère des couleurs. Le nouveau-né vit dans le gris. C'est le même gris que nous voyons, les yeux fermés (das physiologische Augengrau), même dans l'obscurité totale. A partir du jour où l'enfant vit les yeux ouverts, toutes sortes de couleurs l'entourent de plus en plus. L'enfant prend conscience du monde de la couleur, au cours de ses trois premières années. Habitué au gris, il s'identifie avec le gris. Quand il se trouve au milieu des êtres et des objets, son gris devient le centre du monde de la couleur, son terme de référence ; il comprend que tout ce qu'il voit est couleur. La prédominance

de la couleur dans le monde des formes explique le mimétisme dans le monde animal et le camouflage dans le monde humain.

L'**homme** est gris au milieu du monde chromatique, représenté par analogie avec la sphère céleste dans la sphère chromatique. L'homme est le produit des sexes opposés et s'il se trouve au gris central, entre les couleurs\* opposées, qui forment une sphère chromatique harmonique, toutes les paires de contre-couleur se trouvent dans un équilibre parfait. L'image imparfaite de cette sphère chromatique peut être concrétisée par un acte matériel (voir *Harmonie des couleurs*,).

4. L'homme de tous les temps a cherché à concrétiser les couleurs parfaites qu'il imagine et voit dans ses rêves. Il colore son entourage et encore sa peau. Il a besoin de la couleur et de la contre-couleur, car il est le gris moyen entre toutes les couleurs opposées, entre le jaune et le bleu, le rouge et le vert, le blanc et le noir, les passages de l'une à l'autre et des innombrables paires de contre-couleur ayant toujours au milieu d'elles le gris moyen.

L'homme conscient au centre du monde de la couleur, de la sphère chromatique parfaite, idéale, où se trouvent les couleurs réelles et irréelles en parfait équilibre, l'homme sent qu'il se trouve dans un champ de forces chromatiques très puissantes, au milieu de cet espace tridimensionnel des paires de contre-couleur et en même temps au milieu d'un autre espace semblable au premier, mais sans équilibre, où toutes les couleurs dans une sphère chromatique homogène sont régulièrement réparties. Cet ensemble de deux sphères est vivant, car il y a pulsation. C'est la pulsation de l'homme au centre gris moyen.

5. L'orientation dans le monde de la couleur\* est possible grâce aux quatre tons absolus ; les quatre tonalités fondamentales, appelées jaune absolu, vert absolu, bleu absolu, et rouge absolu. Ces quatre tons restent constants, leur aspect jaune, vert, bleu et rouge ne dépend pas des intensités de la lumière ; toutes les autres couleurs modifient leur tonalité selon les conditions d'éclairage. Les quatre tons absolus correspondent aux **quatre points cardinaux**. L'homme attribue à chaque point une couleur dont le choix dépend de ses conditions de vie.

Chaque tonalité fondamentale domine d'innombrables couleurs affines, qui sont plus chaudes ou plus froides qu'elle. Toutes les couleurs ayant une tendance vers le jaune, le rouge et leur intermédiaire appelé orange montrent une tendance vers le chaud ; toutes les couleurs ayant une tendance vers le bleu, le vert et leur intermédiaire appelé pers, montrent une tendance vers le froid. L'homme sent que l'orangé est le pôle qui attire toutes les tendances chaudes, le pers est le pôle du froid.

Beaucoup de jeunes gens aiment le violet, qui est indifférent au chaud et froid ; les jeunes s'identifient avec cette indifférence chromatique. Le stil, un jaune-vert, contre-couleur du violet, attire beaucoup de jeunes filles, qui s'identifient pareillement.

L'attitude de l'homme au centre gris change selon les conditions de son caractère et de sa vie. Il trouve dans la zone circulaire qui contient les douze tonalités principales, les quatre tons absolus et leurs intermédiaires, un reflet très **sensible du zodiaque**. Chacun se tourne donc inconsciemment vers la région chromatique à laquelle il appartient, sa couleur de prédilection. Des groupes d'hommes, des peuples entiers, peuvent se tourner conformément et trouver une attitude semblable au centre gris. La couleur devient significative pour l'homme, pour les peuples ou encore peut-être pour l'humanité d'une manière irraisonnée et imprévisible. H.P.

## GRUE

1. La grue est, en Occident, un symbole commun de sottise et de maladresse, sans doute en raison de l'allure gauche de l'oiseau posé sur une seule patte. On verra plus loin que la Chine tire du même fait un tout autre parti. La grue légendaire du philosophe Léonicus Thomaëus, dont Buffon rappelle l'existence fameuse, évoque déjà la **longévité**, constante du symbolisme extrême-oriental, mais surtout la **fidélité** exemplaire. Plus significative est la *danse des grues*, exécutée par Thésée à la sortie du labyrinthe, et dont on trouve l'équivalent en Chine. Elle est sans aucun doute en rapport avec l'aspect *cyclique* de l'épreuve labyrinthe elle-même, la grue étant un oiseau migrateur. La danse des grues évoque, dans la Chine antique, le pouvoir de voler, et en conséquence d'atteindre les Iles des Immortels. On imite cette danse à l'aide

d'échasses. Car, si la grue est symbole de longévité — on l'associe, dans ce cas, à la tortue — elle est surtout un symbole taoïste de **l'immortalité**. Les Japonais croient que les grues (Tsuru) vivent des milliers d'années. On offre souvent aux vieillards des peintures ou gravures où figurent des grues, des tortues et des pins, tous trois symboles de longévité. Selon des traditions égyptiennes, une grue à deux têtes aurait apparu au-dessus du Nil, sous le règne du fils de Mânes : elle annonçait une période de **prospérité**.

2. La grue était censée vivre mille ans et posséder une technique respiratoire de longue vie qu'il convenait d'imiter. Sa blancheur était symbole de **pureté**, mais sa tête rouge-cinabre indiquait la permanence de sa **puissance vitale**, la concentration du **yang** : *Après mille ans, une grue est revenue, dit un texte d'époque T'ang ; le cinabre poudre sa tête, la neige immaculée vêt son corps* (d'après Belpaire). Aussi la grue est-elle la monture habituelle des Immortels. Les œufs de grue servent à la préparation des drogues d'immortalité. Le retour cyclique de la grue est de toute évidence un symbole de **régénération**. C'est aussi pourquoi, associée au prunier, elle est emblème du printemps. Coiffée de cinabre\*, la grue est également mise en rapport avec le fourneau\* de l'alchimiste, avec le feu du fourneau. Et l'oiseau Pi-fang, semblable à la grue, doté d'une seule patte, est un génie du feu. Il annonce l'incendie (cigogne\*).

Interprétation toute différente en Inde : la grue, sans doute en raison de quelque trait de son comportement, y est le symbole de la **traîtrise**. **Balgala-mukhî**, la divinité à tête de grue est la **trompeuse**, la personnification des instincts destructeurs et du sadisme (CHRC, DANA, BELT, GRAD, KALL). P.G.

3. La grue couronnée, dans la tradition initiatique bambara, est à l'origine de **la parole**. Dans une tirade épiphanique (ZAHB), on lit ces mots : *Le commencement de tout commencement du verbe est la grue couronnée. L'oiseau dit ; je parle*. La grue couronnée, est-il expliqué, réunit par son plumage par son cri et par sa danse nuptiales les trois attributs fondamentaux du verbe : **beauté** (il passe pour le plus beau des oiseaux) ; son (il est le seul, dît-on, à **infléchir** la voix quand il crie) ; **mouvement** (sa danse à l'époque des amours offre un spectacle inoubliable). C'est pourquoi on affirme que les hommes ont appris à parler en l'imitant. Mais la raison profonde de la valorisation de cet oiseau résulte de la certitude, chez les Africains, qu'il est conscient de ses dons (il en a tout l'air), qu'il a la connaissance de lui-même. C'est donc en sa qualité de symbole de la contemplation de soi-même que la grue couronnée est à l'origine de la parole de Dieu, de la connaissance que l'homme a de Dieu. Le *raisonnement* (implicite, intuitif) serait le suivant : l'homme n'a connu la *parole* concernant Dieu qu'à partir du moment où il s'est connu lui-même. Il laisse ainsi entendre que la connaissance de Dieu dérive de celle de soi-même. Tel serait le symbolisme profond de la grue couronnée (*Thomas, Textes religieux négro-africains, à paraître chez Fayard*).

4. Les échassiers dont la grue et le héron sont, dans les pays celtiques, les principaux représentants, sont quelquefois nommés en concurrence avec les cygnes, à cette réserve près qu'ils sont presque toujours vus en mauvaise part, dans une fonction prophylactique. Leur symbolisme semblerait donc inverse ou contraire. Mais il est peu probable que ce symbolisme péjoratif ait prévalu aussi en Gaule, où l'on possède quelques témoignages de grues à valeur mythologique sûre (taureau aux trois grues, sur un autel gallo-romain retrouvé dans les fondations de Notre-Dame de Paris). (ETUC, 9, 405-338). Dans certaines régions germaniques, la grue jouait un rôle religieux ; elle était consacrée, vivante ou en effigie, au dieu qui remplissait les fonctions analogues à celles d'Hermès, le dieu des voyages.

## GUÉ

Le gué, dans tous les textes celtiques, est le lieu obligatoire des combats singuliers et c'est dans des gués que Cùchulainn tue la plupart des guerriers que les Irlandais envoient contre lui. Le gué est donc avant tout un point de rencontre ou une limite. Beaucoup de localités d'Irlande sont des *gués*, à commencer par la capitale actuelle Dublin, **Baile Atha Cliath la ville du gué des claies** (WINI, 5, **passim**).

Les découvertes archéologiques faites dans l'ancienne Gaule ont souvent mis au jour des armes à l'emplacement de gués, ce qui tendrait à prouver que la coutume irlandaise du combat

de gué, en celtique continental et brittonique, se rattache à celle du *passage* et de la *course*. Il a existé une déesse **Ritona**, attestée par l'épigraphie d'époque romaine, qui a pu être considérée comme la spécialiste ou la patronne des combats de gués. Le héros irlandais Cùchulainn est au combat dans un gué lorsque la déesse de la guerre vient s'enrouler autour de sa jambe sous la forme d'une anguille (LOUP, 186).

Le gué symbolise le combat pour un passage difficile, d'un monde à un autre, ou d'un état intérieur à un autre état. Il réunit le symbolisme de l'eau (lieu des renaissances) et celui des rivages opposés (lieu des contradictions, des franchissements, des passages périlleux).

## GUÊPE MAÇONNE

La guêpe maçonne qui narcose les araignées sur lesquelles se développent ses larves et vit à proximité de l'homme, bâtissant son nid dans les cheminées et sur les murs des cases, joue un rôle important dans le bestiaire symbolique et mythologique africain. En Rhodésie du nord, elle est considérée comme le chef de tous les oiseaux et reptiles de la terre. Maîtresse du feu, ce fut elle qui l'obtint de Dieu, à l'origine des temps, pour le transmettre aux hommes (FRAF, 80). Pour les Bambaras du Mali, insigne d'une classe d'initiés supérieurs, elle incarne le pouvoir de sublimation, de transfiguration, de mutation du profane en sacré (ZAHV), A.G.

## GUERRE

### (Voir Jeux)

La *guerre*, dont le sentiment général depuis l'Antiquité, les mœurs contemporaines et l'augmentation des capacités d'autodestruction font l'image du fléau universel, du triomphe de la force aveugle, possède en fait un symbolisme extrêmement important.

1. D'une manière idéale, la *guerre* a pour fin la destruction du mal, le rétablissement de la *paix*, de la justice, de l'harmonie, tant sur les plans cosmique et social, c'était notamment le cas dans la Chine ancienne, que spirituel ; c'est la manifestation défensive de la vie.



GUERRE. - Engin de siège d'Arabie. Gravure extraite des "douze livres de Robert Valturin touchant l'art de la guerre" 1555.

La guerre est la fonction des **kshatriya**. Mais dans le combat de Kurukshôtra, tel que, le décrit la **Bhagavad Gîta**, *ni l'un ne tue, ni l'autre n'est tué* : c'est le domaine de l'action, du Karmayoga, le combat pour l'unification de l'être. **Krishna** est un kshatriya, mais le **Bouddha** l'est aussi. Il n'en est pas autrement dans l'islam où le passage de la *petite guerre sainte* à la *grande guerre sainte* est celui de l'équilibre cosmique à l'équilibre intérieur. Le vrai *conquérant* (**Jina**) est celui de la paix du cœur. Le même symbolisme peut être relevé dans l'action des ordres militaires médiévaux, et plus particulièrement des Templiers ; la conquête de la *Terre sainte* ne se différencie pas symboliquement de celle du **Jina**. Le **Mahâbhârata** dit de **Vishnu** lui-même qu'il *conquiert tout* : ce qu'il *combat*, ce sont les puissances destructrices. Les aventures d'un Guesar de Ling au Tibet, les cérémonies guerrières des *Turbans jaunes* dans la Chine des Han, n'avaient d'autre but que le combat contre les puissances démoniaques. Les *combats* légendaires des sociétés secrètes chinoises — où l'on fait usage d'épées magiques en bois de pêcher — sont des combats d'initiés ; leurs guerres pour *abattre Ts'ing et restaurer Ming* visent en fait à la restauration de la *lumière* (**ming**). Au sens mystique, comme au sens cosmique du terme, la guerre est le combat entre la lumière et les ténèbres. Matgioi a noté que

la traduction de **Kiao-tse** par *Boxer* était un contresens. Ce n'est pas si sûr ; il existait une école de boxe au centre d'initiés de Chao-lin, et des manuels de boxe dans certaines loges : l'homophonie est donc très certainement le support d'un symbolisme *combatif*. Autre aspect du *combat* entre l'ombre et la lumière : celui du jeu d'échecs\*.

2. Le Bouddhisme même, dont le *pacifisme* est bien connu, use largement du symbolisme guerrier : *le guerrier brille dans son armure*, est-il dît du Bouddha dans le **Dhammapâda**. **Avalokitésvara** pénètre dans le monde des asuras sous l'aspect du guerrier : il s'agit de la conquête de vive force des fruits de la connaissance. Si le *Royaume des Cieux appartient aux violents*, la *violence* bouddhique n'est pas non plus l'apanage de la secte Nichiren : *Guerriers, guerriers nous appelons-nous, lit-on dans l'Anguttara-nikâya. Nous combattons pour la vertu élevée, pour le haut effort, pour la sublime sagesse ; aussi nous appelons-nous guerriers. La victoire sur le soi dompté, l'honneur de la mort dans le combat* rappellent la bravoure du **kshatriya**, mais aussi celle du **samouraï** japonais ou du guerrier sioux. Le Bouddha est un **Jina**. C'est aussi le titre du fondateur de la secte jaïniste. La guerre intérieure tend à réduire le monde de la dispersion, celui des apparences et des illusions, au monde de la concentration, à l'unique réalité ; le multiple à l'un ; le désordre à l'ordre.

3. L'ardeur guerrière s'exprime symboliquement par la colère et par la *chaleur* : **kratu** est l'énergie guerrière d'Indra, mais c'est aussi l'énergie spirituelle. La paix (**shanti**) est l'extinction du feu. Et c'est aussi en rapport avec le feu que le sacrifice rituel est assimilé au *rite de la guerre*, outre que la victime sacrificielle est *apaisée* par sa mort, *l'apaisement* étant traditionnellement une *mon* à ses passions et à soi-même. Ce rite accompli dans le **Râmâyana par Parashurâma**, est l'équivalent du sacrifice védique : *l'offrande de flèches est délivrée par l'arc*, l'armée est le combustible ; les princes ennemis le *bétail sacrifié*. Le taoïsme connaît lui-même une libération *du cadavre* par les armes, qui est en rapport direct avec ce qui précède (COOH, DAVL, ELIY, GOVM, GRIB, GRIH, MAST, MATM, SCHO). P.G.

4. Quand il est parlé de guerre dans les textes traditionnels chrétiens, cette expression doit être aussi comprise dans un sens de guerre intérieure.

Il ne s'agit pas d'une guerre extérieure livrée avec des armes. La guerre sainte est la lutte que l'homme livre en lui-même. Elle est l'affrontement des ténèbres et de la lumière en lui. Elle s'accomplit dans le passage de l'ignorance à la connaissance. D'où le sens *d'armée de lumière*, selon l'expression de saint Paul.

C'est un contresens et un abus des mots que de parler de guerre sainte à propos des combats armés matériels. Selon la tradition, aucune guerre de ce genre n'est sainte ; le mot, appliqué aux Croisades, est une grave erreur. Les armes et les combats de la guerre sainte sont d'ordre spirituel. M.-M.D.

5. Chez les Indiens Ojibwa, la préparation, à la guerre n'est pas un simple entraînement physique ; c'est *une introduction à la vie mystique par l'ascèse*. Les volontaires, *pendant un an pratiquent le jeûne, l'isolement dans la forêt, demandent et obtiennent des visions, car la guerre est considérée avant tout comme une libation de sang*, un acte sacré (SERH, 160-161). Soustelle ne manque pas de souligner cet aspect symbolique de la guerre : *le sort normal d'un guerrier, c'est d'offrir des victimes aux dieux, puis de tomber lui-même sur la pierre à sacrifices. Il devient alors dans les deux un compagnon du soleil* (SOUM, 21).

## GUI

Sauf en breton moderne, le gui porte, dans tout le domaine celtique, des noms caractéristiques de son symbolisme, Pline, dans le fameux passage où il en décrit la cueillette, dit que les Gaulois le nomment d'un nom signifiant *qui guérit tout*. C'est exactement le sens de **uilleceadh** et de **oll-iach** et il faut y voir un **symbole d'immortalité et de vigueur ou de régénération physique**. Dans le mythe germanique de Balder, un roi faisait mourir par le gui, qui était sa personnification : ce trait pourrait symboliser le passage d'une forme de vie à une vie supérieure quasi-divine. En breton de Vannes, on relève, parmi les substituts divers du gui, l'appellation curieuse de **deur derhue** *eau de chêne* ; mais il n'est pas du tout certain qu'elle ait une valeur linguistique ou symbolique ancienne. Le gui de chêne est très rare et cela explique

sans doute en partie l'usage que les druides gaulois en faisaient. *il est très rare de trouver ainsi le gui, et quand on le trouve, on le cueille dans une grande cérémonie religieuse, le sixième jour de la lune, car c'est par cet astre que les Gaulois règlent leurs mois et leurs années, de même que leurs siècles de trente ans. On choisit ce jour parce que la lune y a déjà une forme considérable, sans être cependant au milieu de sa course. Ils appellent le gui d'un nom qui signifie celui qui guérit tout. Après avoir préparé un sacrifice au pied de l'arbre, on amène deux taureaux blancs dont les cornes sont liées pour la première loi. Vêtu d'une robe blanche, le prêtre, monte, à l'arbre, coupe avec une faucille d'or le gui qui est recueilli dans un linge blanc. Ils immolent alors les victimes en priant la divinité de rendre ce sacrifice profitable à ceux pour qui il est offert. Ils croient que le gui, pris en boisson, donne la fécondité aux animaux stériles et constitue un remède contre tous les poisons. (Hist. Nat. 16, 249).* Le rituel décrit par Pline se rapporte très probablement à la fête de novembre qui marque le début de l'année celtique et cela correspond bien au symbolisme d'immortalité et de régénération du gui. Le choix du gui de chêne est sans doute en relation avec le symbolisme végétal du druide, mais il est peu probable que le gui symbolise aussi la sagesse. C'est l'arbre qui est lui-même symbole, à la fois de force et de sagesse (équivalence du bois\* et de la science\*). Mais la classe sacerdotale a aussi le pouvoir de guérir. On peut ajouter à cela que le gui est véhiculé par les oiseaux du ciel, ce qui renforce le symbolisme de l'immortalité (voir **rameau\*** d'or) (LERD, 60-62). L.G.